

SOCIETE D'HISTOIRE DU CANTON DE LAPOUTROIE VAL D'ORBÈY



Dépôt légal
3ème trimestre 2011

Conseil Général

Haut-Rhin

N°ISSN 0753 8413

Bulletin N° 30 - 2011

**BULLETIN DE LA
SOCIÉTÉ D'HISTOIRE
DU CANTON DE LAPOUTROIE
VAL D'ORBÉY**

N°30 - 2011

**Nouveau SIEGE SOCIAL
27, rue Charles de Gaulle
68370 ORBEY**

*La Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie – Val d'Orbey est inscrite au
Registre des Associations du Tribunal d'Instance de Kayserberg, Volume 5, Folio n° 40.
Elle est affiliée à la Fédération des Sociétés d'Histoire d'Alsace.*

Le présent Bulletin n° 30 – 2011 a été tiré à 300 exemplaires.

Le Code de la propriété intellectuelle (loi n° 92-597 du 1er juillet 1992) interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective (art L 122-5) Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Reçus fiscaux : La Société d'Histoire entre dans les dispositions des articles 200 et 238 bis du Code Général des Impôts et peut délivrer des reçus fiscaux pour les dons reçus. Elle est confirmée être «un organisme d'intérêt général ayant un caractère philanthropique, éducatif [...] culturel, ou concourant à la mise en valeur du patrimoine artistique [...] ou à la diffusion de la culture française ». (Rescrit de décembre 2010)

Dépôt légal : 3^{ème} trimestre 2011

N° ISSN 0753-8413

SOMMAIRE

PAGE	TITRE	AUTEUR
2	Sommaire	
3	Éditorial	SIMON Armand
4	Assemblée générale du 1er mai 2011 à Lapoutroie	HERMANN Maurice
8	Membres de la Société d'Histoire en 2010	DUPONT Rose-Blanche
10	Restauration des croix rurales du Fossé et de Bermont	SIMON Armand
11	L'immigration italienne dans le Val d'Orbey au XVIII ^e siècle	BARADEL Yvette
14	Les causes d'accidents dans le Val d'Orbey au XVIII ^e siècle	BARADEL Yvette
20	Les pauvres dans le Val d'Orbey au XVIII ^e siècle	BARADEL Yvette
24	Les doléances des habitants de Labaroche en août 1789	JEHIN Philippe
29	Un cas de pollution des rivières à Orbey ... en 1866	MUNIER Bertrand
33	L'Hôtel du Lac Noir ou Hôtel Masson à Pairis : 1903-1920	JECKER Lucien
37	Une arrestation rocambolesque à Orbey en 1911	JEHIN Philippe
38	Les Américains dans le secteur d'Anould - Vallée de la Weiss en 1918 (2 ^e partie)	GRIMM Vincent HAAS Denis
62	Effacer les séquelles de la guerre : la remise en état du champ de bataille du Linge (1919-1934)	HENSEL Florian
70	La crèche de l'usine d'Orbey dans les années Trente	HERMANN Maurice
72	Une exposition : les écoles d'Orbey de 1830 à 1930. De la création à la reconstruction.	DODIN Raymond
73	Au XX ^e siècle, les patoisants welches dans l'armée allemande. Malgré nous et déserteurs, de père en fils.	MATHIEU Jean
79	Les richesses du colloque des patoisants : Orbey le 25 septembre 2010	MICHEL Gilbert
83	Petite étude lexicale de mots patois (3) Lé jnach ; lè djonay do morkèr, lé-z-ot	MICHEL Gilbert
86	Les tables de patois 2011	SIMON Armand
87	Lé saus è lé bochtey ; Les saules et les paniers	BAUMANN Gaby
88	Dé morkèr ertrètè ; Des agriculteurs retraités	HERMANN Maurice
89	Prako i paww patwè - Parlons un peu patois Quelques expressions bien de chez nous Conjuguons le verbe Tni : tenir	HERMANN Maurice
90	Les événements dans le canton de Lapoutroie en 1911	JEHIN Philippe
95	Nos publications : les cahiers du généalogiste	SIMON Armand
96	Bon de commande et d'adhésion	
97	Fonds d'aide à la protection et la restauration du patrimoine rural	

ÉDITORIAL

Trente numéros ! Notre Bulletin créé en 1982, de 43 pages, fabriqué et assemblé par quelques membres, s'est peu à peu étoffé pour prendre sa forme actuelle.

Depuis le numéro 4 de 1985, il est imprimé à l'imprimerie ICMA de Saint-Dié. Vingt-sept ans d'une belle collaboration avec M. Blaison puis M. Jérôme Mille et leur équipe si compétente !

Dès le premier numéro, notre revue a publié des articles novateurs, souvent cités par les spécialistes ou les passionnés de notre histoire. Elle a aussi été un excellent support écrit pour notre patois. Grâce aux articles des généalogistes, elle a permis de mieux connaître la vie de nos ancêtres.

Dans ce trentième numéro, vous trouverez comme d'habitude des articles variés, grâce à nos valeureux auteurs. Mme Baradel et M. Jehin nous décryptent de nouveaux aspects du XVIII^e siècle, en particulier l'immigration italienne.

M. Bertrand Munier raconte un cas de pollution en 1866. M. Lucien Jecker présente le tourisme à l'aube du XX^e siècle. M. Raymond Dodin a présenté aux Orbelais le passé de leurs écoles.

Messieurs Grimm, Haas et Hensel révèlent des aspects méconnus de la Grande Guerre. M. Jean Mathieu narre la résistance de sa famille durant les guerres.

Une fois de plus les articles patoisants de Mme Gaby Baumann, messieurs Gilbert Michel et Maurice Hermann sont remarquables.

J'espère que cette aventure éditoriale et surtout humaine se prolongera encore longtemps. Je regrette seulement la diffusion modeste de notre bulletin, qui pèse sur son prix de revient.

Mais vous pourrez agir efficacement en appréciant nos articles, en en parlant autour de vous et en encourageant vos amis à se procurer notre revue.

Bonne lecture !

Pour le Comité,
Le Président
Armand SIMON

ILLUSTRATIONS DE COUVERTURE

Page 1 de couverture : Photo de Gérard MILLION

La réplique du bildstock de Bermont dans son bel environnement

Page 4 de couverture: Photo de Gérard MILLION

Le bildstock de Bermont, restauré par l'entreprise Scherberich, veille dans le porche latéral de l'église sainte Odile de Lapoutroie.

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 1^{ER} MAI 2011 A LAPOUTROIE

Maurice HERMANN et Armand SIMON

Le président Armand SIMON accueille les membres de la Société et les élus locaux,

L'assemblée observe une minute de silence à la mémoire des membres et sympathisants disparus, notamment Guy GUÉRIN, qui a rédigé plusieurs ouvrages et articles sur notre région, Ernest MARCHAND puis son fils Christian MARCHAND.

M. Jean-Marie Muller, maire de Lapoutroie, prend la parole pour encourager la Société d'Histoire dans ses activités et s'excuser de devoir quitter l'assemblée assez rapidement à cause d'autres obligations.

Le secrétaire-adjoint, Maurice HERMANN, donne lecture du compte rendu de l'assemblée générale de 2010. Le président indique la démission du secrétaire Jacques DEMANGEAT. M. Philippe JÉHIN assiste provisoirement M. HERMANN.

Compte rendu d'activités

Réunions du comité

- **En 2010, réunion** les 27 février, 3 juillet, 16 octobre
- La trésorière, le secrétaire et le président se sont réunis pour élaborer le **projet de conventions** avec les communes et pour boucler le dossier de la **déductibilité** fiscale.
- **Déductibilité fiscale** Les services fiscaux ont confirmé par rescrit, en décembre 2010, que la Société d'Histoire entre dans les dispositions des articles 200 et 238 bis du Code Général des Impôts et peut délivrer des reçus fiscaux pour les dons reçus. Elle est confirmée être «un organisme d'intérêt général ayant un caractère philanthropique, éducatif [...] culturel, ou concourant à la mise en valeur du patrimoine artistique [...] ou à la diffusion de la culture française ». Nous enverrons les reçus aux personnes concernées : donateurs et membres bienfaiteurs.
- **Une convention avec les communes de Lapoutroie et d'Orbey** a été signée, concernant les actions de la Société d'Histoire et les dons éventuels récoltés.

Déménagement du local

La Société d'histoire a déménagé de la Maison Lefébure fin 2010, avec l'aide précieuse des ouvriers communaux. Depuis 2011, elle occupe un local dans la bibliothèque rénovée, 27 rue Charles de Gaulle.

Bertrand Munier a consacré beaucoup de temps au déballage et au rangement dans cette petite pièce très fonctionnelle. Le local est d'accès plus pratique. La coordination et l'aide mutuelle avec la bibliothèque sont largement renforcées.

Le patois

- **Tables de patois en 2010 -2011**

	Thèmes	Samedis à 14h00	Localité
1	Sorzir é jnach : sorciers et sorcières	9 janvier 2010	Lapoutroie ; Restaurant du Faudé
2	Lè djonay do morkèr : la journée du paysan	20 février 2010	Fréland ; Maison du Pays welche
3	Lé zott : les fêtes de village	27 mars 2010	Orbey ; Restaurant Les Bruyères
1	L'automne : lo wèñi	29 janvier 2011	Hachimette ; Restaurant A la Bonne Truite
2	Les travaux des femmes : lé bzagn dé fam	12 mars 2011	Labaroche ; Restaurant du Tilleul
3	Les métiers ambulants : sô k'pèssan da lo vilèdj	9 avril 2011	Lapoutroie ; Restaurant du Faudé

La participation se maintient, entre 30 et 50 participants. À part à Labaroche où se réunissent plus de 80 personnes. Chaque table donne lieu à la réalisation d'une chanson en patois, à l'étude de certains mots, à des exercices variés et sympathiques. Merci à Jean-François Million, Gilbert Michel, Joseph Didierjean et Claude Jacques.

- **Préparation du colloque des patoisants du 25 septembre 2010.**

Le colloque a mobilisé l'académie patoise de Labaroche, l'Association de sauvegarde et valorisation du patrimoine de Fréland, Mme Baldinger de l'hôtel du Faudé, la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey. De nombreuses réunions ont été nécessaires, tout particulièrement dans la dernière quinzaine où un véritable atelier a assemblée la brochure des chansons patoises et préparé le sachet remis à chaque participant. Beaucoup de bénévoles ont assuré l'accueil, les pâtisseries, le service.

Plus de 200 personnes ont assisté à ce colloque, dans une excellente ambiance ; le repas a été préparé et servi par l'Hôtel-Restaurant du Faudé.

Le budget du colloque a été tenu, en particulier grâce à la générosité de l'OLCA, du Conseil Général du Haut Rhin et des communes. Il dégage même un petit bénéfice.

Les publications

- **Sortie du bulletin annuel n° 29-2010.** Une sortie assez tardive, suite à la préparation du colloque, puis à la difficulté du président à organiser son temps nouveau de retraité... Ce bulletin présente une nouvelle fois une grande variété d'articles.

- **Cahiers du Généalogiste :**

Poursuite de la publication, avec un rythme trimestriel : n° 5, 6, 7 en 2010 ; n° 8 et 9 cette année. Les deux prochains numéros (1883-1892, 1893-1902) verront la fin du travail de l'équipe en 2011. Merci une nouvelle fois au trio Jean Claudepierre, Bertrand et Jean-Marie Munier.

La vente se fait à Guebwiller, au Centre Départemental de l'Histoire des Familles, et à la Bibliothèque municipale d'Orbey, au prix de 15 Euros l'exemplaire.

Présence de la Société

- **Nous étions aussi présents au Salon du livre de Colmar** en novembre 2010: les ventes sont modérées mais les contacts toujours chaleureux et fructueux avec les visiteurs.
- **Mais pas à la fête du Hogey** à Orbey, en décembre 2010.

Patrimoine : Croix de Bermont:

L'entreprise Scherberich a terminé son minutieux travail de restauration et de sculpture au courant de l'année 2010.

Profitant de ce beau printemps, elle a rapatrié les monuments ce mercredi 13 avril 2011.

Au col se trouve maintenant une **réplique**, sur un socle bien renforcé et stabilisé. Il ne manque plus que quelques finitions et peut-être une inauguration.

L'**original** a trouvé une place bien abritée dans le porche latéral de l'**église de Lapoutroie** et accueille les fidèles qui peuvent apprécier la consolidation et la restauration faites dans les règles de l'art.

Rapport financier

La trésorière Rose-Blanche Dupont présente le compte d'exploitation et la situation financière de 2010. Les détails ont été donnés dans la dernière feuille de liaison. L'année se termine par un léger excédent de 995,14 Euros. Mais il n'y a pas eu de publications en dehors du bulletin 2010.

Le colloque des patoisants a été couvert par la participation des membres et par des subventions d'un montant de 1550,00 Euros.

Réviseurs aux comptes et renouvellement

Annie BALTHAZARD et Claude JACQUES, réviseurs aux comptes, certifient la fidélité et la sincérité des comptes. Ils donnent quitus à la trésorière.
Le rapport financier est adopté à l'unanimité.
Les réviseurs aux comptes sont réélus à l'unanimité moins 2 abstentions.

Cotisations

Le président propose le maintien du niveau actuel des cotisations et du prix du bulletin. C'est adopté à l'unanimité.

Rapport moral du président

La publication du Bulletin 2011 s'annonce bien.

Le sommaire est fourni. Le tirage pourrait être réduit car il y a des invendus, mais le prix de revient augmenterait.

Les Cahiers du Généalogiste.

Michel Masson participera à la collection « Cahiers du Généalogiste » par un Hors-série sur l'État-civil du Bonhomme au XX^e siècle, qui paraîtra au Salon du Livre du 26-27 novembre 2011.

L'équipe de Bertrand et Jean-Marie Munier s'apprête à reprendre leur analyse de l'État-civil d'Orbey pour la période 1903-1912. Jean-Marie terminera l'état-civil des Huttes. Il y aura une rupture temporaire de la parution trimestrielle. Jean Claudepierre assurera le scannage des registres.

Le nouveau local de la Société bénéficiera de quelques légers aménagements. Il faut valoriser le fonds en répertoriant le tout

Le site Internet : le comité hésite entre un modèle réalisé par nous ou un site réalisé par un professionnel. Le président et le vice-président travailleront cet été.

Les relations avec les communes sont fréquentes : réponses à des demandes de renseignement, sites Internet. La signature de conventions sera étendue à Fréland, Labaroche, Le Bonhomme. Il faut souligner que chaque commune entretient des relations étroites avec les associations défendant le patrimoine.

Les relations avec ces associations de défense du patrimoine sont une des priorités de notre Société. Ainsi la renaissance des Compagnons du château du Hohnack à Labaroche : le président fait partie du comité et peut apporter son aide pour la documentation, en particulier.

Le patois

Notre Société continue à assurer la liaison du groupe de préparation des tables de patois. Un véritable trésor s'accumule avec les enregistrements, les chansons, les travaux de Gilbert Michel, les exercices de Jean-François Million. Reste à exploiter ce fonds...

Le renforcement de notre Association.

Le recrutement de nouveaux membres est important surtout dans les communes hors d'Orbey. Et encore plus celui de personnes endossant des responsabilités. Bertrand Munier est prêt à donner un coup de main pour la distribution des bulletins. Le président se demande s'il faut intégrer l'envoi du bulletin dans la cotisation.

En conclusion, notre Société produit de beaux fruits, mais elle doit assurer sa pérennité.

Les interventions des participants.

Le vice-président Philippe Jéhin félicite la commune de Lapoutroie pour la réparation et la restauration de la croix du Fossé. Il suggère de renforcer la présence de notre Société dans les bulletins municipaux. M. Pierre Crenner, après avoir félicité la Société d'histoire, souligne le problème de la croix du pont sur la Weiss en haut d'Orbey, trop souvent salie par les crottes de chiens. Le président indique les difficultés de la commune à mettre fin à ces incivilités.

M. Michel Masson donne des précisions sur son travail d'étude de l'état-civil du Bonhomme.

M. Achille Twarog suggère de renforcer la communication en direction des jeunes.

Conférence de M. Benoît Wirrmann : « L'Alsace, pays de l'orgue : les orgues du canton de Lapoutroie. »

M. Benoît Wirrmann, encouragé par Mme Baradel, est depuis longtemps actif dans notre société. Il a déjà rédigé plusieurs articles dans notre bulletin. Passionné par les orgues, il a travaillé chez le facteur Kern. Actuellement, il est employé à la Bibliothèque Nationale Universitaire de Strasbourg.

Il vient de publier aux Éditions Do Bentzinger un ouvrage sur Maurice Moerlen, qu'il a la joie de bien connaître(1).

Il termine aussi un ouvrage sur les orgues de la vallée de Kaysersberg. (2)



Il nous rappelle d'abord que l'Alsace était considérée dès 1844 comme « le pays de l'orgue ». L'Alsace compte pas moins de 1250 orgues. Et notre petit canton ne démerite pas avec neuf orgues, symboles de la foi profonde des gens, des ambitions des communes et de l'amour de la musique.

Dans la première partie de sa conférence, il nous présente les différents facteurs d'orgue ayant travaillé dans la vallée. Jean-André Silbermann travaille à l'abbaye de Pairis, de 1751 à 1755. Le XIX^e siècle connaît un grand engouement pour les orgues d'église et chaque paroisse veut le sien, réalisé par les illustres Callinet ou Rinckenbach. Notons que l'orgue de Joseph Rinckenbach, au Bonhomme, a encore son aspect et sa sonorité d'origine (1928).

Depuis quelques années, Antoine Bois travaille aux Allagouttes, rénove des orgues à Orbey, Pairis, réalise celui de Labaroche.

Dans la deuxième partie, M. Wirrmann décrit les buffets d'orgue. Élément le plus visible de l'instrument, le buffet met en valeur les tuyaux. D'inspiration classique, néogothique ou moderne, il permet de juger de la virtuosité des ébénistes.

Après son exposé, M. Wirrmann répond aux questions du public qui a beaucoup apprécié la passion et les connaissances du conférencier.

Le président lève la séance à 12h05 et invite les personnes inscrites à rejoindre le restaurant « la Bonne Truite » de Hachimette où un excellent repas nous attend.

L'assemblée générale 2012 se tiendra à Fréland.

(1) **Benoît WIRRMANN** : « **Maurice Moerlen, une vie à l'orgue** » Format 14x21cm, 272 pages. 22 Euros, septembre 2011. Jérôme Do Bentzinger Éditeur. En vente en librairie ou chez l'éditeur, 8 rue Roesselmann à Colmar ou 27 rue du Fossé des Tanneurs à Strasbourg.

(2) Le président Armand Simon présente le conférencier Benoît Wirrmann. *Photo Philippe Jéhin.*

MEMBRES DE LA SOCIETE D'HISTOIRE

Rose Blanche DUPONT

MEMBRES BIENFAITEURS 2010

- | | |
|---|---|
| 1 BALDINGER Jean-Marie 68370 Orbey | 11 GERY-RIETTE Jacqueline 87100 Limoges |
| 2 BARLIER-PIERRE 68230 Soultzbach les Bains | 12 JACQUEY Guy 68370 Orbey |
| 3 CHIODETTI Suzy 68370 ORBEY | 13 JENNES Michel 13821 Le Penne/Huveaune |
| 4 CLAUDEPIERRE Roger 68920 Wintzenheim | 14 MAIRE Marcel 68370 Orbey |
| 5 DELAROQUE Christophe 68000 Colmar | 15 MARTISCHANG Mireille 68370 Orbey |
| 6 DEL GRANDE Pierre 68240 Fréland | 16 MUHR Cécile 68370 Orbey |
| 7 DEPARIS Fernand 68370 Orbey | 17 OLRV Simone 58370 Orbey |
| 8 DIENY Jean-Pierre 91400 Orsay | 18 PETITDEMANGE Francine 68650 Le Bonhomme |
| 9 DUPONT Rose-Blanche 68370 Orbey | 19 PETITDEMANGE Jacques 59700 Marcq-en-Barœul |
| 10 FOESSEL Georges 67000 Strasbourg | |

MEMBRES ACTIFS 2010

- | | |
|--|--|
| 20 ALBRECHT Aimé 68110 Illzach | 53 CRENNER Pierre 68370 Orbey |
| 21 ANCEL Annette 68370 Orbey | 54 DANIEL François 68370 Orbey |
| 22 ANCEL Bernard 01280 Prévessin | 55 DEFRASNE Gaby 68650 Lapoutroie |
| 23 BALDINGER Thierry 68650 Lapoutroie | 56 DELACOTE Évelyne 68370 Orbey |
| 24 BALTHAZARD Annie 68370 Orbey | 57 DEMANGEAT Jacques 68370 Orbey |
| 25 BALTHAZARD Christelle 68370 Orbey | 58 DIDIERJEAN Jeannine 68370 Orbey |
| 26 BANNWARTH Jean-Paul 68650 Le Bonhomme | 59 DODIN Gilbert 68650 Lapoutroie |
| 27 BARADEL Yvette 68240 Fréland | 60 DUPONT Alice 68370 Orbey |
| 28 BARLIER Bernard 68240 Fréland | 61 DUPONT Gérard 68370 Orbey |
| 29 BATOT Annie 68370 Orbey | 62 DUPOURTAIL Guy 67100 Strasbourg |
| 30 BATOT Marcel 68000 Orbey | 63 FREBOURG Odile 68910 Labaroche |
| 31 BATOT Marguerite 68370 Orbey | 64 GANDER Pierre 68370 Orbey |
| 32 BATOT Roger 68370 Orbey | 65 GANTER André 68500 Guebwiller |
| 33 BAUMANN Christel 68370 Orbey | 66 GAUDEL Gérard 54700 Pont à Mousson |
| 34 BAUMANN Gaby 68370 Orbey | 67 GEISSLER Robert 68650 Lapoutroie |
| 35 BEAULIEU Laurent 68370 Orbey | 68 GIRARDIN Philippe 68650 Lapoutroie |
| 36 BEDEZ Jacques 68650 Lapoutroie | 69 GRIMM Bernard 68370 Orbey |
| 37 BEDEZ Pierre 68370 Orbey | 70 GRIMM Vincent 68370 Orbey |
| 38 BERBACH WIRRMANN Fr. 67 Niederaltdorf | 71 GRUNENWALD Jean-Michel 67370 Reitwiller |
| 39 BERTHIER Marie-Christine 68370 Orbey | 72 GSELL Fernand 68370 Orbey |
| 40 BILHAUT Gilles 68920 Wettolsheim | 73 GUERIN Noël Guy 68240 Fréland |
| 41 BIREBENT Christine 68370 Orbey | 74 GUIDAT François 68370 Orbey |
| 42 BLAISE Odile 68370 Orbey | 75 GUIDAT Jean-Paul 68370 Orbey |
| 43 BONIFACI Anne-Marie 68650 Lapoutroie | 76 GUILLEMAIN Jean-Luc 13009 Marseille |
| 44 BOPP Jean-Paul 68370 Orbey | 77 HAAS Denis 67150 Erstein |
| 45 BOULEAU Aurélie 68370 Orbey | 78 HAXAIRE Jacques 68650 Lapoutroie |
| 46 BRICHLER Benoît 92160 Antony | 79 HELDERLE Daniel 68370 Orbey |
| 47 BRUNI Michel 51470 Saint-Memmie | 80 HELFER Roland 67450 Lampertheim |
| 48 BUCKEL Danielle 68910 Labaroche | 81 HENRY Christine 68370 ORBEY |
| 49 BUSSE Christian 67210 Niedernai | 82 HERMANN Joseph 68370 Orbey |
| 50 CLAUDEPIERRE Jean 68370 Orbey | 83 HERMANN Maurice 68370 Orbey |
| 51 COPPE Bernard 68370 Orbey | 84 HERQUE Raymond 68370 Orbey |
| 52 COUZINET Françoise 68650 Le Bonhomme | 85 HUSSON Christopher Pittsford USA |

- | | |
|---|---|
| 86 JACKY Marcel 68240 Fréland | 123 MULLER Irène 68650 Lapoutroie |
| 87 JACKY- MARION Claude 68650 Lapoutroie | 124 MUNIER Bertrand 68370 Orbey |
| 88 JACQUES Claude 68240 Fréland | 125 MUNIER Jean-Marie 06800 Cagnes/Mer |
| 89 JAEGER J. Henri 68650 Lapoutroie | 126 MUNIER Lucie 68240 Fréland |
| 90 JAEGLER Bernard 67220 Triembach au Val | 127 PARFAIT François 75116 Paris |
| 91 JAGER Jeanne 68910 Labaroche | 128 PARMENTIER Clotilde 68910 Labaroche |
| 92 JECKER Lucien 68370 Orbey | 129 PARMENTIER Michel 68370 ORBEY |
| 93 JEHIN Guy 68920 Wintzenheim | 130 PECORELLI Joseph 68370 Orbey |
| 94 JEHIN Irène 68000 Colmar | 131 PERRIN André 67150 Erstein |
| 95 JEHIN Marie-Alix 68000 Colmar | 132 PERRIN Monique 68650 Lapoutroie |
| 96 JEHIN Philippe 68000 Colmar | 133 PIROLA Jeanne 68370 Orbey |
| 97 JENNES FLORENCE Germaine 67 Strasbourg | 134 POMMOIS Lise 67110 Niederbronn |
| 98 JOANNES Jean 84490 St Saturnin/Apt | 135 PRUD'HOMME André 68370 Orbey |
| 99 JUCHS Bernard 68370 Orbey | 136 SCANDELLA Alex 68370 Orbey |
| 100 KELLER Geneviève 68040 Ingersheim | 137 SCHMITT Christian 68910 Labaroche |
| 101 KILLY Yvette 68000 Colmar | 138 SCHUSTER Jean 68370 Orbey |
| 102 LAMOUCHE Patrick 68650 Lapoutroie | 139 SCHUSTER Suzy 68370 Orbey |
| 103 LAMOUCHE Thérèse 68370 Orbey | 140 SIMON Armand 68370 Orbey |
| 104 LIDY Cécile 68370 Orbey | 141 SIMON Georges 67330 Dossenheim/Zinsel |
| 105 MAIRE Raymond 68370 Orbey | 142 SIMON Maria 68370 Orbey |
| 106 MARCHAL Jean-Marie 68500 Issenheim | 143 STELLY Michel 91190 Gif-sur-Yvette |
| 107 MARCHAL Marcel 68650 Lapoutroie | 144 STOFLIQUE Roger 68150 Auboure |
| 108 MARCHAND Christian 68040 Ingersheim | 145 THIRIET Jacques 68650 Lapoutroie |
| 109 MARCHAND Ernest 68040 Ingersheim | 146 THOMANN Jean-Bertin 88100 Saint-Dié |
| 110 MARCHAND Louis 78230 Le Pecq | 147 TISSERAND Jean-Pierre 68370 Orbey |
| 111 MASSON Michel 68650 Le Bonhomme | 148 TOSCANI Armand 68650 Le Bonhomme |
| 112 MATHIEU Jean 68650 Lapoutroie | 149 ULMER Marie-Louise 68000 Colmar |
| 113 MATTERN Stéphane 68920 Wettolsheim | 150 VIE Annick 09600 Laroque d'Olmes |
| 114 MEYER Dominique 68770 Ammerschwihl | 151 VOINSON Etienne 68370 Orbey |
| 115 MICHALOWSKI André 68370 Orbey | 152 VOINSON Maurice 68370 Orbey |
| 116 MICHEL Gilbert 68230 Walbach | 153 WALTER Odile 68370 Orbey |
| 117 MICLO Jean-Pol 88520 Ban de Laveline | 154 WALTZER Paul 68370 Orbey |
| 118 MICLO Raymond 68370 Orbey | 155 WETTERER Marguerite 68370 Orbey |
| 119 MILLION Gérard 68370 Orbey | 156 WITT Pierre 67000 Strasbourg |
| 120 MILLION Roland 68160 Ste Marie/Mines | 157 ZANN Philippe 68370 Orbey |
| 121 MINOUX Jean 68650 Hachimette | 158 ZANN Suzanne 68370 Orbey |
| 122 MULLER Germain 67540 Ostwald | |

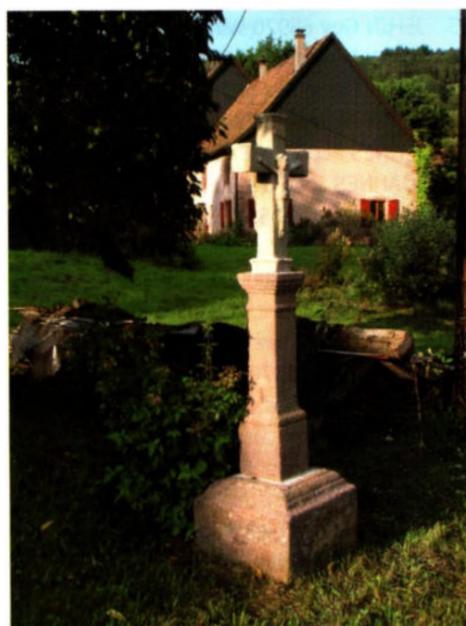
Cette liste est établie et éditée avec le plus de soin possible. Si malgré tout, nous avons oublié un membre, cette année ou l'année précédente, nous vous prions d'accepter nos excuses les plus sincères.

Le président

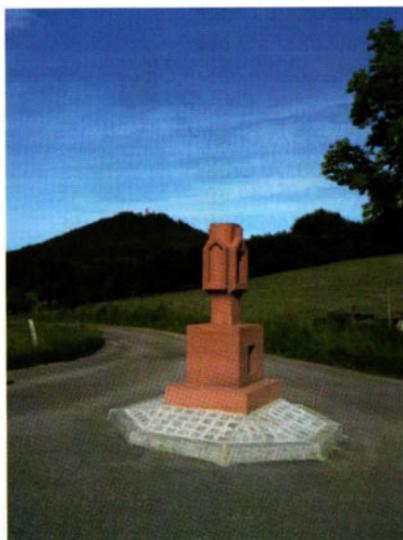
PRÉSIDENTE HONORAIRE : YVETTE BARADEL		
MEMBRES DU COMITE DEPUIS 2010		
Bureau		Assesseurs
▪ Président	Armand SIMON	▪ Gaby BAUMANN
▪ Vice-président	Philippe JÉHIN	▪ Pierre BEDEZ
▪ Secrétaire		▪ Gérard DUPONT
▪ Secrétaire adjoint	Maurice HERMANN	▪ Irène MULLER
▪ Trésorière	Rose-Blanche DUPONT	
▪ Trésorière adjointe	Odile FREBOURG	

RESTAURATION DES CROIX RURALES DU FOSSÉ ET DE BERMONT

Armand SIMON



La belle croix du Fossé, gravement abîmée en 2009, a été soigneusement restaurée par la commune de Lapoutroie et remise en place à son emplacement originel.



La réplique à l'identique de la croix de Bermont a été mise en place au col sur une nouvelle base. Le bildstock original a pris place dans le porche latéral de l'église Sainte Odile de Lapoutroie.

Ces trois travaux ont été réalisés avec virtuosité par l'entreprise Scherberich de Colmar.
(Photos Armand Simon)

L'IMMIGRATION ITALIENNE DANS LE VAL D'ORBÈY AU XVIII^e SIECLE

Yvette BARADEL

Des maçons tailleurs de pierre italiens sont venus travailler dans le Val d'Orbey à la fin du XVII^e siècle et au cours du XVIII^e siècle. Certains s'y sont installés.
Pourquoi cette immigration ? Qui sont ces Italiens ? Quel rôle ont-ils joué dans le Val ?

LES CHANTIERS

C'est vers 1680 que l'on voit apparaître des maçons italiens dans les registres paroissiaux. (1)
On était au lendemain de la Guerre de Trente Ans. L'Alsace était ruinée et il fallait reconstruire.
Les chantiers les plus importants se trouvaient sur les bords du Rhin. Le roi de France, nouveau maître de l'Alsace, voulait renforcer la frontière du Rhin face à l'Empire. Dans le Sundgau, on construisait la place-forte d'Huningue en 1680 et non loin de Colmar, on renforçait les défenses de Brisach, occupé par la France depuis 1639, et considéré comme une des portes de l'Allemagne. En 1674, le Conseil Souverain d'Alsace s'y installa. En 1698, par le traité de Ryswick, la ville fut rendue à l'Empereur d'Autriche. C'est alors que fut décidée la construction de Neuf-Brisach en face de Brisach.

Parmi les maçons qui travaillaient sur ces chantiers, il y avait des Italiens qui étaient probablement nombreux car on note à Huningue l'existence "d'un Consul des Italiens". (2)

Quand cette main d'œuvre n'avait plus assez de travail, elle se tournait vers d'autres horizons.
Pour les Italiens, le Val d'Orbey présentait certains avantages. On y trouvait des carrières, dont la pierre de grès était appréciée et qui d'ailleurs fut fournie, pendant tout le XVIII^e siècle, à l'entrepreneur des fortifications de Neuf-Brisach.

C'était un pays de langue romane et un pays catholique qui pouvait les attirer, d'autant plus que le roi de France voulait promouvoir l'église catholique en Alsace. Il ordonna, en 1682, aux autorités ecclésiastiques de réparer et reconstruire les églises et les maisons curiales et des prêtres actifs s'y employèrent.

Dès 1651, un fidèle du roi de France, l'abbé Pierre Dulys, avait rétabli le pèlerinage des Trois Épis en créant le prieuré des Trois Épis. En 1656, le roi nommait un abbé normand, Olivier de Foulongne, comme abbé de Pairis, abbaye cistercienne sur le ban d'Orbey.

Les principaux chantiers dans le Val furent donc des chantiers d'église ou de maisons curiales. Pour les églises, les donneurs d'ordre étaient à la fois le collateur et la communauté. Le collateur, qui avait le droit de patronage, c'est à dire de présenter le curé à l'évêque, devait maintenir en état le chœur, la sacristie, le clocher et les objets de culte. La communauté devait s'occuper de la nef.

Une enquête de 1664 signale que les églises et les maisons curiales du Val sont en bon état, ce qui n'était pas le cas de l'abbaye de Pairis dont la salle capitulaire en particulier, était en ruines. (3)

Des chantiers s'ouvrirent peu à peu : en 1687 la maison curiale de Fréland puis, une dizaine d'années plus tard, la nef de l'église. En 1730, l'agrandissement de l'église de Lapoutroie, en 1735, la reconstruction de l'église de Pairis. Entre 1750 et 1760, les chantiers se multiplièrent. À la suite d'un incendie, l'église de Lapoutroie en 1750 et celle de Pairis en 1753 furent reconstruites. Puis ce fut la reconstruction de l'église du Bonhomme en 1757 et celle de Labaroche en 1787.

On vit alors des équipes de maçons italiens s'installer dans le Val.

À Fréland, le curé passa le marché de la maison curiale avec Antoine Ange et son associé Jacques Jaale "pour la massonerie de laquelle maison on a promis auxdits Ange et Jaale la somme de cent trente florins faissant celle de deux cent seize livres, treize sols, quatre deniers tournois payable en trois fois..." (4). Toujours à Fréland, une autre équipe travailla en 1700 à l'église. Il s'agit d'Alexandre Presto, Jean Zanaux, Pierre Alaigne et leurs domestiques Bartolomé Zanaux et Pierre Gallicia.

Un deuxième chantier important s'ouvrit à eux, celui de la nef de l'église du Bonhomme dont se rendirent adjudicataires Joseph Anselme, Jean et Antoine Allegre et Jean Pierre Gilard (5).

Ces maçons étaient recherchés comme tailleurs de pierre.

Alexandre Presto, qui travailla à Fréland, tailla en 1702 deux croix en pierre pour la communauté de Labaroche. En 1708, la même communauté demanda à un autre italien, Pierre Gaillard, peut-être le Pierre Gallicia de Fréland, de tailler une croix pour la Haute Baroche. La communauté de Fréland suivit l'exemple de celle de Labaroche en 1718 en faisant tailler une croix par un italien, Nicolas Anselme, qui tailla aussi les tablettes et escaliers du cimetière de Lapoutroie en 1732. (6)

Certains d'entre eux avaient acquis une bonne réputation et étaient appelés hors du Val.

En 1712, Jean Anselme, marié et installé à Orbey, signa un contrat avec le prieur de l'abbaye de Munster pour la reconstruction de la chapelle de Schweinsbach. Ce contrat nous montre ce que l'on pouvait demander à un maçon italien : *"Le dit Jean Anselme s'oblige de mettre bas toute la voûte du sanctuaire du chœur de ladite église, et de la réparer tout à neuf, qu'il fournira toute la pierre de taille pour faire la grande arcade du milieu de la voûte... pour les deux pilastres avec leur base.... Item pour une fenêtre... qu'il mettra bas aussi trois arc boutants, les rétablira et y fera de nouveaux les fondements, qu'il démolira et restablira la muraille depuis l'arcade de la nef du costé du midi jusqu'au dernier arc boutant qui est vers la montagne regardant l'Orient. En lui fournissant par les RR. PP. prieur et procureur de l'abbaye dudit Munster les matériaux nécessaires, la chaux, pierre de maçonnerie ou moillons, bois de planches pour les échaffauds et ceintres qu'il fera lui-même ou fera faire à ses frais..."*

Comme salaire, Jean Anselme recevait 400 livres tournois, 4 sacs de grains mêlés de froment et de seigle, 4 mesures de vin dont trois prises à Munster et une à Turckheim. (7)

Que pouvons-nous connaître de ces maçons ?

LES MAÇONS ITALIENS

Nous avons relevé dans les registres paroissiaux vingt-cinq maçons italiens dont un tiers s'est marié et installé dans le Val.

Ils arrivaient rarement seuls. On les voyait soit avec des camarades, souvent originaires de la même paroisse, soit en famille.

Lors de son mariage à Orbey, le 22 janvier 1686, Jean Ancel ou Anselme avait comme témoins Antoine Angel et Alexandre Presto qui étaient originaires, comme lui, de la paroisse de Biassono dans le diocèse de Milan.

Antoine Renel, du diocèse de Novare, maître maçon de l'abbaye de Pairis, fit venir son frère Jean, qui se maria à Labaroche le 26 juillet 1738, et un cousin Jean Baptiste Zaneto, enregistré aussi sous le nom de Jeannot ou Chanot, qui se maria à Labaroche le 3 novembre 1739. A son tour, ce dernier fit venir un neveu, Jean Geanon, qui se maria à Labaroche le 22 novembre 1751.

Deux familles fréquentèrent le Val au cours du siècle, toutes deux originaires de la paroisse de Boccioletto dans le diocèse de Novare, les Allegre ou Alaigre et les Togneto appelés aussi Dognety ou Tonette. On ne peut malheureusement pas préciser les liens de parenté.

Quatre Allegre se sont succédé entre 1700 et 1774. Pierre travaille à l'église de Fréland en 1700, Antoine et Jean à l'église du Bonhomme en 1757. Jean meurt en 1768 à Lapoutroie. Le dernier, Jean Pierre, est le seul qui se marie dans le Val. Il se marie à Pairis, le 21 janvier 1772, mais meurt deux ans plus tard.

Les Togneto sont plus nombreux. On en compte six. Dominique meurt à Orbey en 1710, Laurent construit un mur à Hachimette en 1738. On voit trois Tonette à Orbey entre 1768 et 1776 : Dominique, Laurent et Antoine. Le dernier, Bartolomé Tognetto, se marie à Labaroche le 15 novembre 1774 et s'y trouve encore en 1800.

Ces maçons sont arrivés par vagues, appelés par les chantiers.

La première arrivée a eu lieu entre 1680 et 1700. C'est l'équipe dont on aperçoit certains membres au mariage de Jean Ancel en 1686, et sur les chantiers de la maison curiale et de l'église de Fréland, en 1700 : liens de famille et même origine géographique se mêlent. Antoine Angel et

Alexandre Presto sont de la même paroisse que Jean Ancel, probablement aussi Jacques Jallez, Pierre Gallicia est son cousin. L'équipe s'agrandit de Charles Meingin venu du diocèse de Côme.

Mais cette équipe se dissout peu à peu. Certains membres disparaissent des registres : Antoine Angel après 1700, Alexandre Presto après 1702, Pierre Gallicia après 1708. Jacques Jallez meurt en 1701, Charles Meingin en 1715 et Jean Ancel en 1717.

Le relais est pris par un fils de Jean Ancel, Nicolas Anselme, connu comme tailleur de pierre. Nous avons vu qu'en 1718, il réalise la croix de la communauté de Fréland et, en 1732, taille les tablettes et escaliers du cimetière de Lapoutroie. A la même époque travaillent quelques nouveaux venus : Charles Patriole qui paraît être arrivé seul, Jean Renel et Jean Baptiste Zanetto.

La deuxième vague importante est celle des Allegre et des Tognetto, appelée par le chantier de l'église du Bonhomme. Mais le groupe s'éclaircit peu à peu. Les uns meurent dans le Val, d'autres le quittent. Il ne reste plus à la veille de la Révolution que Bartholomé Tognetto installé à Basse Baroche.

Sept maçons se sont mariés dans le Val : Jacques Jallez à Fréland, deux à Orbey : Jean Ancel et Charles Meingin, trois à Labaroche : Jean Renel, Jean Baptiste Zanetto et Bartholomé Tognetto, Charles Patriolle à Lapoutroie. Alors que tous s'installèrent dans la paroisse de leur mariage et y moururent, Charles Patriolle se promena à travers le Val : à Lapoutroie, puis au Bonhomme, à Orbey, à Fréland, enfin à Lapoutroie où il mourut.

Après leur mariage, ils restaient en relations. Alexandre Presto fut parrain du premier fils de Jean Ancel et de celui de Jean Renel, Jean Ancel de celui de Charles Meingin.

Mais ils s'intégraient aussi dans la famille de leur épouse, qui était du Val. Jean Renel épousa à Labaroche, en 1738, Barbe Perrin qui apporta des biens : la moitié d'une maison, deux prés et deux champs. Trois ans après son mariage Jean Renel partit en Italie pour recevoir l'héritage qui lui venait de ses parents, soit 53 louis d'or. De retour à Labaroche, il acheta des terrains et l'autre moitié de la maison, si bien qu'en 1759, il avait une maison, deux prés et cinq champs. (8)

Cette immigration italienne n'a pas été une exception dans le Val. Après la Première Guerre Mondiale, des maçons italiens sont à nouveau venus pour participer à la reconstruction. En 1936 à Orbey, sur les 455 ménages composant la population agglomérée, une trentaine étaient italiens arrivés après 1920. (9)

NOTES

A.D.H.R. : Archives départementales du Haut-Rhin

BSH : Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey

1 - Registres paroissiaux SAIREPA

Cahier n° 28 Le Bonhomme

" " 64 Fréland

" " 50 Labaroche

" " 46 Lapoutroie

" " 35 Orbey et Pairis

2 - Louis ABEL, *Kembs*, Imprimerie Prospecta, Saint-Louis, 1986, p. 163

3 - Benoît JORDAN, *Les édifices religieux dans le Val d'Orbey de la Guerre de Trente Ans à la Révolution française*, BSH. n° 15 1996

Benoît JORDAN, *L'abbaye de Pairis de 1585 à 1753*, *Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey*, n° 14, 1995

4 - Charles SCHILLINGER, *Fréland, Tome I*, éditions d'Alsace, 1991, p. 68

5 - A.D.H.R. C 1467, Requête à l'intendant, mars 1758

6 - Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey, *Les croix de chemin dans le Pays welche*, 2006, p. 8

7 - Pierre SCHMITT, *Schweinsbach, Annuaire de la Société d'Histoire du Val et de la ville de Munster*, 1934

8 - A.D.H.R. 4 E Val d'Orbey 14, Inventaire après décès de Barbe Perrin, 9 mai 1759

9 - A.D.H.R. Purg. 201079, Recensement nominatif Orbey 1936

LES CAUSES D'ACCIDENTS DANS LE VAL D'ORBÉY AU XVIII^e SIECLE

Yvette BARADEL

Dans les registres paroissiaux les curés font parfois mention des causes de la mort de leurs paroissiens. Le relevé de ces causes nous introduit dans le quotidien des habitants du Val d'Orbey. (1)

LE CLIMAT

1) La neige

Le Bonhomme, 7/3/1785

Jean George, bourgeois d'Anould, *frigore nivis* (mort de froid dans la neige)

Le Bonhomme, 25/12/1788

Nicolas Ancel, 49 ans et ses deux fils, Nicolas, 19 ans et Jean Baptiste, 17 ans *oppressus nivibus* (tués par la neige)

Lapoutroie 16/11/1786

Jean Tisserand, 64 ans, célibataire, mort après une forte chute sur glace

Lapoutroie 26/12/1788

Humbert Paulus, 65 ans, veuf, mort enfoui sous la neige

Labaroche 29/1/1784

Nicolas Voinson, 47 ans, *suffocatus nivibus in nemoribus* (étouffé par la neige dans les bois)

Orbey 15/3/1691

Mangeon de la Maze, trouvé mort dans la neige sur la chaume

Orbey 8/1/1770

Nicolas Miclo, 30 ans, trouvé étouffé dans la neige

Ces accidents dans la neige se produisent de novembre à mars et ils ont lieu sur les hauteurs où elle est particulièrement épaisse. À Aubure, située à 800 mètres il fallut attendre trois jours en janvier 1768 pour baptiser un enfant « parce qu'on ne pouvait pas sortir des maisons à cause de la grande quantité de neige qui était tombée ces jours-là ». (2)

Il était donc dangereux de s'aventurer sur les sommets. Mangeon de la Maze est mort sur la chaume. Jean George d'Anould avait entrepris son voyage en mars en passant par la route du col du Bonhomme mais la neige devait être encore bien épaisse et il mourut de froid.

Une violente tempête de neige, celle de Noël 1788, apparaît dans notre liste. Elle a provoqué trois morts au Bonhomme, un père et ses deux fils et une à Lapoutroie, un homme âgé. La croix du Rain de la Hollée au Bonhomme rappelle la mort des trois premiers : Nicolas Ancel et ses deux fils Nicolas et Jean Baptiste.

2) Les orages

Labaroche 8/7/1742

Elisabeth Balthazar, 10 ans, *correpta ab inopinato fulguris ictu* (frappée par un coup imprévu de la foudre)

Fréland 3/6/1792

Joseph Bertrand 6 ans 9 mois, tué du tonnerre

Les orages les plus violents éclatent pendant l'été, accompagnés de fortes pluies, de tonnerre et parfois de foudre. Un des événements les plus spectaculaires, dû à la foudre, est l'incendie d'une partie du village de Lapoutroie, le 2 septembre 1750. Le procès-verbal du bailli du Val d'Orbey du 5 septembre donne des précisions : « Un coup de foudre serait tombé dans la maison de Claude Joannes qui y a mis le feu, lequel s'est communiqué par les vents, lesquels ont pousse le feu sur plusieurs autres

maisons dont la plupart étaient couvertes de paille... toutes les maisons des deux côtés de la rue a commencer par le bas du village ont été brûlées et réduites en cendre sans compter l'église qui a été pareillement brûlée avec le clocher. » (3)

L'ENVIRONNEMENT

1) Les rivières

Le Bonhomme, 5/4/1718

Claude Mougin, vers 45 ans, maréchal-ferrant, mort noyé au Grand Trait

Le Bonhomme, 4/7/1746

Jean Colin, 80 ans, trouvé, noyé dessous le pont qui traverse la rivière pour aller chez Nicolas Baradé de la Verse

Le Bonhomme, 31/1/1747

Quirin Bresson vers 5 ans 4 mois, trouvé noyé dans la rivière

Lapoutroie 8/4/1748

Jean Valentin, 76 ans, trouvé mort dans la rivière à Hachimette

Lapoutroie 10/8/1775

Joseph Conraux, 42 ans, meunier, mort subitement sous son moulin

Lapoutroie 8/3/1783

Marie Richard, 17 ans, enlevée par un torrent d'eau

Lapoutroie 29/2/1788

Nicolas Louis 10 ans 1/2, tombé dans la rivière du Grand Trait

Labaroche 8/12/1738

Nicolas Turnay, 2 ans, *aquis suffocatus* (étouffé par l'eau)

Orbey Pairis, 16/6/1754

Inconnu trouvé noyé dans le Lac Blanc. On lui a trouvé un chapelet et une miche de pain dans un *abresach*. On garde à l'abbaye de Pairis son chapeau, ses habits et son *abresach*, son chapelet.

Trois rivières traversent le Val d'Orbey : la Weiss venue des lacs Blanc et Noir, rivière d'Orbey, La Béhine qui prend sa source au pied du col du Louschpach, rivière du Bonhomme et de Lapoutroie et l'Ur, rivière de Fréland. La Weiss et la Béhine confluent à Hachimette et, sous le nom de Weiss, s'écoule vers Kaisersberg.

Toutes sont des torrents à forte pente avec des hautes eaux d'hiver et des basses eaux de saison chaude.

En 1732 un ingénieur du Génie estimait que la rivière du Val d'Orbey à Hachimette « est des plus rapides et entraîne de très gros cailloux avec elle Elle est guéable partout où les bords ne sont pas trop escarpés.... » (4) La rivière était donc facile d'accès à certains endroits.

Les accidents que nous voyons ont surtout eu lieu au bord de la Béhine au Bonhomme et à Lapoutroie. Sur six accidents, deux sont ceux d'enfants, deux de vieillards. Le torrent d'eau qui a « enlevé » Marie Richard au mois de mars 1783 était dû à une crue de la rivière.

L'inconnu noyé dans le Lac Blanc est un étranger de passage. Au XVIII^e siècle, Lac Blanc (1058 m.) et Lac Noir (953 m.) faisaient partie du domaine de l'abbaye de Pairis. En partant de l'abbaye (650 m.), on pouvait les atteindre en remontant le Blanc Rû ou le Noir Rû, effluents des lacs. Ensuite, par des sentiers, on atteignait le col du Calvaire puis celui de Louschbach et on passait en Lorraine. La miche de pain laisse supposer que l'homme était passé par l'abbaye et avait reçu en aumône la miche de pain. Le havresac, à l'époque, était un sac qui contenait l'équipement militaire d'un fantassin. On aurait donc à faire à un soldat. Mais le chapelet nous fait penser aussi à un pèlerin.

En effet des pèlerins traversaient la région comme Joseph François, un Lorrain, qui mourut à Hachimette le 23 octobre 1758 ; « Joseph François de Hablainville en Lorraine proche Baccaras âgé de 68 ans étant de retour de Notre Dame des Ermites est arrivé à Hachimette paroisse de La Poutroy, le 22 octobre 1758 chez Nicolas Villmain, cabartier, tout fatigué et malade, ayant son fils petit garçon avec luy, lequel s'est en allé seul le 23 octobre le matin et a abandonné son père, qui a été trouvé mort le même matin vers dix heures et fut enterré ».

Un autre pèlerin lorrain mourut à Fréland le 4 janvier 1789 « est décédé un étranger pauvre qui n'est arrivé dans la paroisse de Fréland que le premier jour de l'an...Il s'appelle Nicolas Duprey...né à St Diez...et âgé de 38 ans.....Il était en pèlerinage à Rome et à Notre Dame de Lorette.. » Pour aller au col du Bonhomme ce pèlerin avait emprunté la route de Fréland que l'on utilisait quand la zone marécageuse d'Hachimette était impraticable.

2) Les rochers

Orbey 30/3/1773

Jean Joseph Petitgenez, 30 ans, *suffocatus et oppressus sub rupe* (étouffé et mort sous un rocher)

Orbey 29/4/1779

Nicolas Bato, quadragénaire, célibataire, *suffocatus et ruina petrae oppressus* (étouffé et tué par la chute d'un rocher)

Lapoutroie 16/3/1790

Jean Valentin, 44 ans, tombé sur une pierre

Ces accidents dus aux rochers se sont passés probablement dans des carrières du Val. A Orbey il y avait celles du Faudé et du Noirmont et à Labaroche celle du Hohnack qui était la plus importante. L'exploitation était donnée à bail par la seigneurie mais les habitants allaient aussi y retirer des pierres pour leur usage personnel.

3) La forêt

Le Bonhomme, 5/11/1720

Joseph Conraux, vers 45 ans, attrapé par un arbre au bois

Le Bonhomme, 12/11/1762

Nicolas Conraux, 72 ans, a été trouvé mort dans le bois au-dessus de Renouge, après l'avoir cherché l'espace de cinq jours

Le Bonhomme 4/11/1791

Nicolas Haxaire, 15 ans, *oppressus in sylva* (tué en forêt)

Le Bonhomme 20/11/1748

Marie Anne Bresson, vers 10 ans, trouvée morte à la montagne ayant eu l'estomac cassé par un bois qui lui tomba dessus

Fréland 17/1/1718

Antoine Frantz, 18 ans, trouvé presque tué au bois

Fréland 21/2/1720

Antoine Frantz, 60 ans, trouvé presque mort au bois

Fréland 2/11/1745

Nicolas Ring, 20 ans, tué par un arbre dans la forêt

Labaroche 16/4/1739

Georges Gérard, 20 ans, *contusus et sufocatus in sylva* (blessé et tué en forêt)

Orbey 27/9/1715

Élisabeth Blaise trouvée morte dans le bois près Allagouttes

Orbey 4/3/1717

Urbain Maire tué et écrasé par un bois

Orbey 31/7/1740

Catherine Ancel, 64 ans, morte par une chute d'arbre

Orbey 20/12/1762

Anonyme, plus de 20 ans, trouvé dans la forêt avec la tête blessée

Orbey 31/12/1778

Jean Désiré Ancel, 56 ans, mort subitement en forêt

Au milieu du XVIII^e siècle, les forêts du Val d'Orbey s'étendaient sur environ 4 000 ha. 80% appartenaient aux bans du Bonhomme, de Fréland et d'Orbey. Au Bonhomme et à Fréland, la forêt s'étendait sur la moitié du ban. On voit que c'est dans ces trois villages qu'ont lieu les accidents.

Les forêts étaient seigneuriales et les habitants avaient seulement des droits d'usage. Moyennant une autorisation accordée par le Seigneur, ils pouvaient avoir du bois pour le chauffage et la construction. Ils pouvaient librement couper des arbres secs ou du mort-bois c'est à dire des arbustes ou arbrisseaux. Mais bien souvent ils agissaient sans autorisation. (5)

Neuf de ces accidents sur treize ont lieu entre novembre et février, période de la plus grande activité en forêt. Certains de ces accidentés ont été « trouvés » dans le bois, ce qui signifie qu'ils s'y étaient rendus seuls. Il fallut même cinq jours pour retrouver Nicolas Conraux.

ACCIDENTS DU TRAVAIL

1) Dans les maisons

a) Les chutes

Labaroche 1/8/1772

Marguerite Olry, tombée du haut du grenier

Lapoutroie 26/8/1749

Joseph Roudot, 60 ans, tombé chambre du haut

Lapoutroie 6/4/1771

Balthazar Quebre, 54 ans, charpentier, originaire de Brisach, mort d'une chute

Orbey 14/6/1705

Claude Vaudechamp, tombé d'un toit

Orbey 24/12/1713

Nicolas Laurent, maréchal, tombé mort dans sa forge

Les deux premiers accidents sont dus à la disposition intérieure des fermes. Tout est sous le même toit : l'habitation avec au rez-de-chaussée la cuisine et le poêle et au-dessus les chambres, puis la grange, l'écurie et la remise. Le haut grenier s'étend sur les chambres. On y met les gerbes et la paille. Le grenier bas est sur l'écurie. Il a une ouverture extérieure par où l'on rentre le foin et une ouverture intérieure au-dessus de la grange par où on lance le foin destiné à la nourriture des bêtes. Cette dernière ouverture, à laquelle on accède par une échelle, n'est pas protégée et par suite source d'accident. Il en est de même pour le grenier du haut. (6)

b) Le feu

Le Bonhomme, 21/10/1752

Joseph Didier, 14 ans, mort d'apoplexie, ayant tombé en allumant une lampe dans le feu sans voir plus aucun signe de vie et ayant eu le visage et les mains brûlés

Orbey-Pairis 15/1/1704

Nicolas Fiché, 20 ans, de Tournus, domestique à l'abbaye, trouvé mort dans son lit par la fumée du charbon qu'il avait allumé dans sa chambre

Fréland 23/4/1714

Madeleine Valentin, 15 ans, brûlée dans une maison par accident

Fréland 4/9/1774

Morts dans l'incendie de leur maison : Catherine Gérard, enceinte et ses deux enfants trois et deux ans

Labaroche 31/5/1780

Urbain (2 ans) et Joseph (7 mois) Michel morts dans l'incendie de leur maison

Les accidents dus au feu étaient nombreux et variés. Joseph Didier voulait allumer la mèche d'une lampe à huile, avec une allumette qui, à l'époque, ne s'enflammait qu'au contact du feu. Sa chute dans le foyer a probablement été facilitée par le manque de garde-feu, grille qui aurait dû protéger le foyer. Les femmes qui prenaient des enfants en nourrice étaient tenues d'avoir un garde-feu.

Nicolas Fiché était dans une chambre probablement sans cheminée où il faisait très froid. On était en janvier. Il alluma un réchaud à charbon de bois dans une pièce sans aération et mourut asphyxié.

Ces imprudences pouvaient entraîner de graves incendies. Le 30 janvier 1753, une partie de l'abbaye de Pairis, l'abbatiale et un autre bâtiment furent détruits par un incendie. Le rapport de deux experts, un maître architecte et un maître charpentier, expose clairement les causes de l'incendie dues à une négligence : « *Nous avons remarqué le grand dommage causé aux deux bâtiments, tant à l'abbatiale, dans laquelle le feu a pris et gagné le boisage et le lit dans la chambre où le sculpteur couchait et non pas dans son laboratoire où il travaillait et ce, par sa pure faute et négligence, ainsi qu'au bâtiment sur lequel s'est encore trouvé une grande quantité de bois de charpente, des planches, des madriers, de bois pour les échaffauts et autres semblables matériaux et le feu, ayant gagné ces sortes de matières combustibles a été rapide et ce dans un temps que les eaux étaient fort petites et même gelées...* » (7)

2) Hors des maisons

a) Les animaux domestiques

Le Bonhomme, 10/8/1734

Jean Petitdemenge, 16 ans, tué par un cheval à Lapoutroie

Le Bonhomme, 18/7/1751

Jeanne Didier, vers 33 ans, renversée par les vaches qu'elle conduisait

Les chevaux servaient comme cheval de selle, de bât ou de trait. Nous le voyons en parcourant les inventaires après décès en particulier au Bonhomme. Jean Joseph Finance, maréchal-ferrant et cabaretier au Bonhomme avait « un cheval avec la selle, harnais et équipage », Joseph Colin « une jument avec bât, collier, traits, bride ». Nicolas Husson harnachait son cheval soit avec une selle, soit avec un bât : « un cheval avec la selle, le bât, collier, les traits ».

Le prix d'un cheval oscillait entre 35 et 45 livres au milieu du siècle. Avec le harnachement on arrivait à 120 livres. Les prix augmentèrent et on atteignit 100 livres pour un cheval vers 1785.

Alors qu'un cheval était responsable de la mort de Jean Petitdemenge, c'était des vaches qui l'étaient de celle de Jeanne Didier. Le père de Jeanne, Jean Didier qui était prévôt au Bonhomme, en avait onze. Son mari, Nicolas Finance en avait huit quand il mourut en 1780.

Vers 1760 une vache était estimée entre 40 et 50 livres. Mais à partir de 1780, les prix montèrent brusquement et on arrivait à 100 livres.

b) Les transports

Orbey 29/7/1699

Elisabeth Tappe, 16 à 17 ans, écrasée par un chariot de foin

Le Bonhomme, 25/9/1782

Joseph Flayeux, bourgeois de Fraize trouvé mort sous son chariot. Cet homme s'est trouvé mort sous sa voiture chargé. Il paraît qu'il n'a pas été assassiné.

c) Les arbres fruitiers

Labaroche 12/10/1769

Nicolas Million, *ex arbore relapsus fracta cervice misera* (tombé d'un arbre, le cou rompu)

Orbey 12/9/1715

Joseph Simon, 35 à 36 ans, tombé d'un poirier

Orbey 24/6/1723

Marie Bato, tombée d'un arbre

Orbey 6/8/1764

Nicolas Patri, 19 ans, tombé d'un arbre

Orbey 4/9/1771

Joseph Miclo 53 ans, tombé d'un arbre

Ces accidents : tomber d'un arbre fruitier au cours d'une cueillette, montrent l'intérêt que l'on portait aux fruits.

Ces fruits, pommes, poires, prunes, cerises étaient séchés pour être conservés. Au cours du XVIII^e siècle apparut « l'eau de cerise » qui devint une ressource importante au XIX^e siècle. On récoltait « *beaucoup de cerises qui sont employées à la distillation et dont le produit est fort estimé et d'un revenu considérable pour les habitants* ». A Fréland on fabriquait « *de l'eau de cerises qui est la plus estimée du Val d'Orbey* ». (8)

Nous trouvons encore de nos jours deux variétés anciennes de pommes rustiques, adaptées au climat de montagne et inconnues dans la plaine : la Mélélande et la Kmat do mat (la pomme du maître). La première « *est bien connue à Labaroche. On la trouve jusqu'à 850 m. d'altitude ce qui en fait une des pommes les mieux adaptées à l'altitude en montagne vosgienne* ». La seconde « *est bien connue à Lapoutroie et à Orbey. C'est une pomme rustique, peu sensible aux gels printaniers. Comme toutes les variétés anciennes, on ne la connaît qu'en hautes tiges dans les pâtures. On la rencontre jusqu'à 650-700 m. d'altitude* ». (9)

d) Les distractions

Lapoutroie 10/3/1772

Humbert Jaque, 28 ans, ayant reçu un coup de boule de quille par mégarde et non malicieusement de Nicolas Bedez, du quel coup il est mort le même jour après avoir été visité par le chirurgien et la justice.

Nous avons le récit de cet accident car il donna lieu à un procès qui se termina par une lettre de rémission accordée à l'auteur de l'accident : Nicolas Bedez « *jouait fort tranquillement une partie de quilles avec d'autres garçons du même lieu, serait intervenu le nommé Humbert Jaque qui s'avisait pour abrégier son chemin de passer imprudemment quoiqu'averti de rester au travers du jeu de quilles dans le temps que le suppliant lâchait et jetait sa boule de manière que ledit Humbert Jaque ayant été atteint au front fut envoyé du coup par terre et fut à l'instant transporté plein de sang au cabaret de la Croix d'or où il mourut quelques heures après* ». (10)

NOTES

BSH : Bulletin de la Société d'Histoire du Val d'Orbey, canton de Lapoutroie

- 1 - Registres paroissiaux, Cahiers Sairepa, Fédération généalogique de Haute-Alsace N° 68 Le Bonhomme, n° 64 Fréland, n° 50 Labaroche, n°46 Lapoutroie, n° 35 Orbey
- 2 - Registres Paroissiaux Aubure, Cahier Sairepa n° 65, 5/1/1768
- 3 - Yvette BARADEL, A propos de l'incendie de Lapoutroie en 1750, *BSH n° 22 (2003)*, p.30
- 4 - Claude MULLER, Ce qui intéresse un ingénieur militaire en 1732, *BSH n° 25 (2006)*, p. 17
- 5 - Philippe JÉHIN, *Les hommes contre la forêt*, La Nuée bleue, 1993
- 6 - Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey, *Glossaire thématique du parler welche*, 1998, p. 50
- 7 - Claude MULLER, Incendie de l'abbaye de Pairis le 30 janvier 1753, *BSH n°10 (1991)*, p. 46
- 8 - Jacques BAQUOL, *Dictionnaire géographique, historique et statistique du Haut-Rhin et du Bas-Rhin*, 1849
- 9 - Philippe GIRARDIN, Mélélande et Kmat do mat deux pommes de chez nous, *BSH n° 13 (1994)*, page 89
- 10 - Archives Départementales du Haut-Rhin, 1B 944 p. 21

LES PAUVRES DANS LE VAL D'ORBÈY AU XVIII^e SIECLE

Yvette BARADEL

Les registres paroissiaux de baptêmes et de sépultures des communautés du Val d'Orbey, s'étendant sur la période 1680-1789, relèvent des pauvres dans le Val d'Orbey. (1)

Trois noms sont employés pour exprimer cette pauvreté : pauvre, mendiant, vagabond. Pauvre est aussi employé comme adjectif précédant un nom et évoquant des sentiments de pitié ou de mépris. On voit alors apparaître des catégories de pauvres : pauvre veuve, pauvre fille, pauvre marchand...

Quel est ce monde de la pauvreté présenté par ces registres ?

QUI SONT CES PAUVRES ?

Sur une centaine d'actes consultés, un tiers sont des actes de baptême, les deux tiers des actes de décès.

A part une ou deux exceptions, tous ces pauvres sont des étrangers. Ceux qui viennent de Lorraine et des Vosges et ceux qui viennent de la plaine d'Alsace, surtout du Haut-Rhin, sont les plus nombreux formant 80% de l'ensemble. Viennent ensuite les Suisses, 18%. On compte quelques Allemands et quelques sujets du roi de France, venus de Bourgogne.

On peut entrevoir le rythme de leur passage dans le Val, en relevant les dates des baptêmes.

Pendant la période 1680-1720, on compte dix baptêmes, puis aucun baptême jusqu'en 1750. A partir de 1750, les baptêmes reprennent et, entre 1750 et 1790, on en compte vingt.

Ce rythme des baptêmes peut s'expliquer par la situation économique de l'époque.

En période de crise, la pauvreté augmente et le Val voit passer un plus grand nombre de pauvres cherchant du travail, venant de Lorraine ou d'Alsace. En effet, entre 1680 et 1720, la France est en guerre et la paix n'est signée qu'en 1715.

Par contre, à partir de 1720, il y a reprise économique. La France s'enrichit, la population augmente et on n'a peut-être plus besoin de prendre la route pour chercher du travail, ce qui expliquerait la disparition des baptêmes. Mais à partir de 1770, de mauvaises récoltes, le manque de terre dû au surpeuplement et des impôts trop lourds plombent l'économie et les pauvres reprennent la route.

Nous avons divisé le monde de la pauvreté en mendiants, vagabonds et pauvres suivant la terminologie employée dans les actes.

La moitié des mendiants et 80% des pauvres se trouvent à Orbey. C'est là en effet, qu'on peut recevoir des aumônes distribuées par les moines de l'abbaye de Pairis. Les vagabonds sont plutôt à Lapoutroie et au Bonhomme sur la route qui joint l'Alsace à la Lorraine.

LES INCONNUS

Une douzaine d'actes de décès concernent des personnes dont on ne connaît pas le nom et qu'on appelle étranger, pauvre homme étranger, créature errante et misérable.

On connaît parfois leur origine et leur âge ce qui laisse supposer qu'ils ont pu avoir des contacts avec les habitants : étranger se disant des environs de Nancy, mendiant de Suisse.

Parmi ces pauvres, dont certains sont quadragénaires ou sexagénaires, apparaît un jeune mendiant de 16 ans, originaire de Voegtlinshoffen, qui meurt à Orbey (21/5/1790).

Cet anonymat reflète la situation tragique de vagabonds et de mendiants qui n'ont pu s'intégrer à leur entourage. D'ailleurs, pour la moitié d'entre eux, aucun témoin ne figure sur leur acte de décès.

LES MENDIANTS

Sur 18 actes, 13 sont des actes de décès, 5 des actes de baptêmes.

Mendier semble être une profession que l'on ajoute au nom à l'âge et à l'origine de chaque mendiant : Nicolas Bauchet, 74 ans, mendiant, originaire de Ramonchamp (Le Bonhomme 29/11/1785). Pour les femmes, le nom est parfois mal connu : Geneviève, vers 50 ans, mendiante, se disant de Basse Lorraine (Orbey 13/1/1699).

Des mendiants résident dans le Val. C'est le cas de Claude Denry, originaire de Sainte-Marie-aux-Mines, qui meurt en 1684 à Orbey, y résidant depuis 4 ou 5 ans (Orbey 23/1/1684).

Mais la plupart du temps ce sont des passants parfois recueillis par des habitants.

Humbert Gory, âgé de 20 à 25 ans, est un pauvre passant mendiant de Saulieu (Orbey 23/1/1685). Joseph Germain, âgé de 75 ans, originaire de Nancy, est veuf, mendiant, tombé malade ici, c'est à dire à Fréland où il meurt en 1779 (Fréland 3/4/1779). Madeleine Toussaine, mendiante, est morte sur la rive de la Weiss (Orbey 11/11/1686).

Par contre le couple Elisabeth Schreck et Joseph Lienter qui mendient à Labaroche vivent dans la maison de Jean Toussaint où ils meurent tous les deux à une semaine d'intervalle (Labaroche 27/2/1752 et 8/3/1752). De même Anne Char, mendiante et passagère, qui met au monde une fille et choisit comme parrain Claude Gaucher, chez qui elle était par charité (Orbey 24/9/1681).

LES VAGABONDS

Vingt actes concernent les vagabonds : 6 actes de décès, 14 actes de baptêmes. Les vagabonds se déplacent soit seuls, soit par couple.

Vagabond, pauvre vagabond, errant çà et là, voyageant. Il semble que, comme 21 les mendiants, les vagabonds forment une catégorie de pauvres bien identifiée. On connaît leur nom, leur âge et leur origine : Joseph Mathieu, 88 ans, pauvre vagabond né à Vagney (Lapoutroie 12/11/1779).

Il y a peu de décès : trois vieillards, l'un originaire de Kientzheim, un autre de Vagney dans les Vosges et un troisième de Suisse et pour les couples, deux enfants et une épouse.

Par contre les naissances sont nombreuses : 6 à Lapoutroie, 7 au Bonhomme, une seule à Orbey.

Quelques couples restent un certain temps dans le Val.

Joseph Echart ou Egart et son épouse Anne Marie Uhlmann, originaires de Wasserbourg, sont à Lapoutroie en 1774, où ils ont un fils, Jean Pierre (Lapoutroie 15/11/1774) puis ils sont au Bonhomme, entre 1776 et 1780, où naissent trois filles : Marguerite (21/2/1776), Odile (31/5/1778) et Marie Elisabeth (16/7/1780). Pendant toute cette période, Joseph Egart est considéré comme vagabond et mendiant. Ensuite le couple quitte le Val.

Jean Jacques Koch, lui, vagabonde pendant vingt ans dans le Val. Originaire de Ribeauvillé, c'est un soldat qui a eu son congé. Son frère Jean George est installé à Orbey comme chasseur de la seigneurie. Jean Jacques épouse, en 1771 à Orbey, Marie Madeleine Keigler dont les parents, originaires d'Ammerschwihr, sont considérés comme des pauvres (28/1/1771).

On trouve ensuite le couple à Fréland où naissent une fille, Anne Marie en 1773 et un fils en 1775, Jean Nicolas (4/1/1773 et 21/1/1775). Jean Jacques Koch apparaît alors comme un soldat ayant son congé, qui en passant par Fréland fut obligé de s'y arrêter, sa femme étant prête d'accoucher. Puis le couple s'installe à Lapoutroie où naissent deux garçons ; l'un en 1779 et l'autre en 1782 (15/3/1779 et 22/6/1782). Jean Jacques Koch est alors considéré comme un errant.

On les retrouve au Bonhomme en 1784 où leur naît, en avril, un fils Blaise (14/4/1784). Mais celui-ci meurt une semaine après.

Ils retournent la même année à Lapoutroie où, en juillet 1784, meurt Marie Madeleine Keigler qui a environ trente ans (21/7/1784). Sur l'acte de décès son mari est un vagabond de Ribeauvillé.

Celui-ci réapparaît en 1788 au Bonhomme où il épouse une jeune fille de 18 ans, Geneviève Louis. Il a alors 46 ans et se dit vannier (31/3/1788). En 1792, il est encore au Bonhomme où meurt leur enfant (12/2/1792).

Grégoire Schommer, originaire de Bavière, s'installe aussi dans le Val mais différemment de Jean Jacques Koch. C'est un errant çà et là mais il est cordonnier et cherche à exercer sa profession. Il est marié à Rosine Mayier. On les trouve à Orbey en 1688 où ils ont un fils André (30/11/1688). Deux autres fils naissent, Joseph en 1690 et Jean en 1694 (19/3/1690 et 21/2/1694). Grégoire Schommer est alors qualifié d'habitant et non plus d'étranger. Il est donc installé et intégré à la société du Val. Son fils André se marie à Fréland en 1709 (15/6/1709).

LES PAUVRES

46 actes font référence à des pauvres : 35 actes de décès et 11 actes de baptêmes. 26 actes de décès et 8 actes de baptêmes sont enregistrés à Orbey, soit les deux tiers de l'ensemble. Orbey offre probablement aux pauvres plus de ressources que les autres villages. Il est plus peuplé, vit dans l'orbite de l'abbaye de Pairis dont les moines, nous l'avons dit, distribuent régulièrement des aumônes.

Ces pauvres vivent seuls ou en couples.

Les hommes seuls ne paraissent pas être de simples passants mais plutôt avoir élu leur domicile dans le Val. Nicolas Durant, mort à 40 ans au Bonhomme (20/11/1727), venu soi-disant de Bourgogne, a reçu un surnom : le Bacqué-Colas, donc il est connu dans le village. Jean Michel, originaire de Lunéville, mort à 65 ans à Lapoutroie (21/4/1787), a fait ses Pâques à Labaroche.

Il en est de même pour les femmes seules qui sont soit des filles, soit des veuves.

Marie Patriole est considérée comme une pauvre fille. C'est la seule qui ne soit pas une étrangère. Née en 1722 (29/3/1722) à Lapoutroie, c'est la fille aînée d'un maçon italien, Charles Patriolle, et d'une fille de Fréland, Marie Garadois. Elle perd sa mère en 1749 et son père en 1760. Elle a alors 38 ans, n'est pas mariée et ne se mariera pas. Il lui reste deux frères : Nicolas qui a 30 ans et Jean Joseph qui en a 26. Le premier est marié et vit à Fréland. Le second se partage entre Lapoutroie et Fréland. Tous les deux quittent le Val après 1770, Nicolas pour aller à Sainte-Croix-aux-Mines. Mais ils restent probablement en rapport avec leur sœur puisqu'ils viennent signer son acte de décès en 1778 (19/3/1778). Malgré l'existence de ses deux frères, Marie, célibataire, vivant seule et probablement sans beaucoup de ressources, est considérée comme une pauvre fille.

Quant aux pauvres veuves, on en compte une dizaine, toutes étrangères, et dont les maris étaient aussi des étrangers.

Elles sont, elles aussi, depuis quelque temps dans le Val. Marie Hanzo de Délémont, veuve de Joseph Schaller, morte septuagénaire à Orbey (27/11/1786) y vivait avec sa fille Catherine qui était morte deux ans avant elle (24/3/1784).

Nous connaissons mieux Marguerite Guérin, morte à 50 ans à Lapoutroie (25/2/1717), veuve de Rodolphe Guasser, pauvre mendiant originaire de Suisse.

Originaire de la région de Berne, elle épouse à Lapoutroie en 1704 (22/4/1704) Rodolphe Gasser, lui aussi venant de la région de Berne et installé à Ribeaugoutte. Rodolphe Gasser a environ 60 ans. Il est veuf de Catherine Tisserand qui est d'une famille de Lapoutroie et qu'il a épousé en 1686 (20/1/1686). Sa femme meurt en 1703 (14/6/1703) après lui avoir donné trois fils. Pendant cette période, il fréquente ses deux beaux-frères, Antoine Tisserand et Jean Chirmann et un voisin, Humbert Paulus, ces deux derniers vivant à Ribeaugoutte.

Rodolphe Gasser se remarie donc. Le couple a un fils, Barthélémy, en 1706 (24/8/1706). Mais Rodolphe Gasser meurt en 1707 (7/03/1707).

Ainsi, quand elle meurt en 1717, Marguerite Guérin est veuve depuis dix ans. Elle est encore en relation avec Humbert Paulus qui signe son acte de décès.

Des pauvres veuves vivent probablement ensemble. Anne Zuger, une septuagénaire, originaire de Constance, est témoin sur l'acte de décès d'Élisabeth Zuger, âgée de 88 ans, originaire d'Altkirch (Orbey 25/4/1778).

Des couples de pauvres traversent le Val ou s'y installent.

Les couples de passage sont souvent des pauvres marchands ambulants. Florent Gérard et Catherine Germain sont originaires de Blamont en Lorraine et font baptiser leur fils Florent à Orbey en 1762 (27/4/1762). Il en est de même de Joseph Marcurin du diocèse de Besançon, dont le fils Joseph est baptisé à Orbey en 1774 (25/7/1774).

Mais des couples y séjournent, les uns temporairement, les autres jusqu'à la mort du chef de famille.

Jean Jacques Betschmann arrive avec sa femme Marie Anne Dietrich à Lapoutroie vers 1768, se disant marchand passant à Ribeaugoutte. Il s'installe ensuite à Orbey comme marchand mercier et tous les deux sont considérés comme pauvres habitants. Ils quittent Orbey vers 1779 ayant eu quatre enfants pendant la période.

Cinq couples de pauvres se sont définitivement installés à Orbey : André Blattmann et Catherine Fassbinder de Suisse, François Hatton et Jeanne Cuny du Valtin, Jean Hoch et Catherine Mangin de Berwiller près de Guebwiller, Charles Keigler et Anne Marie Hecht d'Ammerschwihr enfin Charles Soudieux et Christiane Callot de Gremecey dans le diocèse de Metz.

Quand ils arrivent ils vont d'abord à Lapoutroie comme François Hatton ou à Pairis comme André Blattmann puis ils s'installent à Orbey. Le chef de famille a environ 50 ans, l'épouse est plus jeune d'une dizaine d'années. Certains ont des enfants. Charles Keigler a une fille, Marie Madeleine, d'une vingtaine d'année, qui épouse en 1771 Jean Jacques Koch que nous connaissons (28/1/1771). Charles Soudieux a un fils, Louis, qui se marie à Orbey en 1780 (10/1/1780).

Après leur arrivée, ces familles continuent à s'agrandir. Jeanne Cuny donne deux enfants à François Hatton en 1758 (Lap. 10/2/1758 et Or. 26/1/1763) mais elle meurt en 1764 (31/1/1764). François Hatton se remarie avec Madeleine Duby d'Épinal et entre 1765 et 1774 ils ont six enfants. André Blattmann et sa femme en ont aussi six entre 1761 et 1777.

Ces couples, qui vivent dans le Val, ne sont pas intégrés à la communauté. Après 12 ans de séjour, Charles Soudieux est considéré à sa mort (2/3/1769) comme un pauvre étranger de Gremecey, André Blattmann, après 23 ans de séjour, est un *incola* (habitant) de nation suisse (11/11/1784).

Les registres paroissiaux ne nous ont présenté comme pauvres que des étrangers alors que la pauvreté touchait aussi les familles du Val. Cette pauvreté nous est révélée par une enquête faite par les officiers municipaux d'Orbey en 1790. Le tableau est très différent de celui que nous venons de présenter et le complète. (2)

Sur 3 669 habitants à Orbey, on comptait « 150 individus qui ne paient aucune taxe, 225 vieillards hors d'état de travailler, 150 infirmes et 1 350 enfants de pauvres au-dessous de 14 ans ou hors d'état de gagner leur vie », donc 525 adultes et 1 350 enfants soit la moitié de la population. L'enquête ajoutait : « Il n'y a aucun fond de charité de la municipalité et aucun denier ni biens matrimoniaux pour en établir, ni aucun autre moyen ».

Il faut attendre le milieu du XIX^e siècle pour que commence la lutte contre la pauvreté : création d'un hospice à Orbey, d'une médecine cantonale et de distributions de secours par les municipalités.

NOTES

1 - Cahiers Sairepa, Fédération généalogique de Haute-Alsace

N° 68 Le Bonhomme

N° 64 Fréland

N° 50 Labaroche

N° 46 Lapoutroie

N° 35 Orbey

2 - Lucien Jecker, Le Val d'Orbey en 1789, *Bulletin de la Société d'histoire du Val d'Orbey*, n°8 (1989), p. 48-49-50

LES DOLÉANCES DES HABITANTS DE LABAROCHE EN AOÛT 1789

Philippe JÉHIN

Au printemps 1789, tous les Français sont amenés dans le cadre des États généraux, à élire des députés et à rédiger leurs revendications politiques et sociales consignées dans des cahiers de doléances. En parlant de ces cahiers de doléances du printemps 1789, l'historien Pierre Goubert écrivait : « les Français ont la parole ». Quelles étaient les principales revendications des habitants au début de la Révolution ? Ces textes constituent un document essentiel pour la compréhension de la société de la période pré-révolutionnaire et révolutionnaire. Malheureusement, ces cahiers ont souvent disparu en Alsace.

En revanche, plusieurs villages ont composé, au cours de l'été, un second cahier de doléances, destiné à leur seigneur. C'est ainsi que les habitants de Lapoutroie, le 1^{er} août 1789, et ceux de Labaroche, le 2 août 1789, établissent une liste de leurs réclamations. Si le cahier de doléances de Lapoutroie a été présenté dès 1989¹, celui de Labaroche n'avait jusqu'à présent jamais été publié et commenté. Pourtant, le document est très accessible : il est conservé aux archives départementales du Haut-Rhin, dans le fonds de la seigneurie de Ribeaupierre, bailliage du Val d'Orbey². Sa présentation comble enfin une lacune bibliographique majeure³.

Au courant de l'été 1789, quatre habitants de Labaroche sont désignés pour présenter les demandes de la communauté villageoise aux représentants du prince Maximilien de Deux-Ponts, seigneur de Ribeaupierre. Il s'agit de Jean-Nicolas Joannes, Jean-Pierre Labarre, Antoine Million, syndic du village, et Jean-Claude Million. Le 2 août 1789, ils se rendent au Bureau intermédiaire du district de Colmar où leur texte est enregistré par trois administrateurs, MM. Metzger, Mûeg, procureur syndic, et Blanchard, secrétaire du district de Colmar.

LA CONTESTATION FORESTIÈRE

Le cahier de doléances comprend neuf articles qui abordent les trois préoccupations majeures des Barochiens en 1789 : l'accès aux forêts, le paiement des impôts et la conservation des archives concernant le village de Labaroche. Les droits d'usage forestiers constituent une revendication essentielle. Les habitants les évoquent dès le premier article.

Art. 1. *Que le jugement de cantonnement de tout le Val d'Orbey du 11 février 1778 [...] rendu par surprise et à l'insu tant de tout le Val d'Orbey, que de la communauté de la Baroche en date du 8 may 1773, soit cassé et annulé comme toutes lettres patentes du roi et arrêts du Conseil de Colmar.*

Art. 7. *Persiste ladite communauté à demander à leur seigneur, comme elle percevait avant l'arrêt du Conseil de 1716, qui confirmait la communauté dans ses droits, à ce ordonnant auxdits bourgeois les délivrances des bois de chauffage et de marnage suivant leur nécessité, mais le seigneur n'ayant pas respecté cet arrêt qui était contre sa volonté et s'étant toujours tenus contre son exécution avec M. l'intendant.*

¹ SIMON (Armand). « Le cahier de demande d'abolition des droits seigneuriaux de Lapoutroie », *Bulletin de la Société d'Histoire du Val d'Orbey*, n° 8, 1989, p. 51-59

² A.D.H.R. E 1601. Une présentation simplifiée a été publiée dans le quotidien des Dernières Nouvelles d'Alsace, édition de Colmar, le 30 juillet 2009.

³ Dans son Histoire du pays welche, Yvette BARADEL présente la situation politique, économique, religieuse et administrative lors de la Révolution, mais n'évoque pas ces deux documents. BARADEL (Yvette). *Du val d'Orbey au canton de Lapoutroie*, Orbey : Société d'histoire du canton de Lapoutroie, 2003, p. 81-91.

Les habitants souhaitent la suppression du cantonnement des forêts réalisé en 1778 qui les prive d'une grande partie des forêts situées sur leur ban qui leur procuraient notamment du bois de chauffage et de construction (bois de marnage). Cette préoccupation se retrouve dans les doléances de Lapoutroie (article 17). Ils désirent en outre un accès plus large aux forêts qui représentent aussi une zone de pâturage pour leurs troupeaux⁴. En revanche, les habitants de Labaroche ne vont pas aussi loin que leurs voisins de Lapoutroie qui demandent eux, l'amnistie pour les amendes forestières et la suppression du droit seigneurial de pêche et de chasse.

LA CONTESTATION FISCALE

La contestation fiscale constitue le second grief. Cinq articles sur neuf soulèvent ce problème.

Art. 2. *La communauté demande à payer à leur seigneur tout ce qu'il pourra lui prouver par titres anciens et lettres patentes et reconnues pour authentiques par les États généraux et provinciaux et persiste à ne payer autres corvées que celles fondées avant lesdites lettres.*

Art. 3. *La communauté persiste également à la réformation que d'une réduction très forte de rentes usurpées et successivement augmentées par la volonté du seigneur ou de ses officiers à ce commis, des rentes sur les biens fonds, savoir des trentièmes deniers, le cinquantième sur les meubles, deux tailles seigneuriaux sur les biens fonds et autres, poules de Carnaval, avoine et argents sur les biens fonds emphytéotiques, les subsides et dons gratuits, que de droits d'umgeld à ce qu'ils soient renvoyés à la décision des États généraux et provinciaux, et à rien payer jusqu'à ladite décision.*

Art. 4. *Persiste ladite communauté à ce que la rente de 6 sacs 4 boisseaux de grains appelée dîme des chiens, soit abolie à moins que le seigneur produise des titres authentiques.*

Art. 6. *Persiste ladite communauté à ne plus payer de droit de carrière n'ayant pas payé anciennement.*

Art. 9. *Comme aussi de décharger leurs sexagénaires, les veuves, les garçons ou filles des droits de corvées.*

La communauté villageoise dénonce le poids des impôts et des taxes ainsi que leurs augmentations successives. Certains impôts sont rejetés totalement comme le droit de carrière, la « dîme des chiens » de six sacs de grains et les corvées pour les sexagénaires, veuves et adultes célibataires. Les habitants dénoncent la multiplicité des taxes et impôts à acquitter : corvées, rentes, « trentième denier », taille seigneuriale, « poules de Carnaval », « umgeld » etc. La contestation de la pression fiscale est un thème récurrent dans la société d'Ancien Régime et le Val d'Orbey n'y fait pas exception. Un siècle plus tôt, un long litige fiscal avait opposé de 1686 à 1716 les habitants du Val d'Orbey à leur seigneurie⁵.

Hormis la forêt, les carrières semblent constituer la seconde ressource naturelle du ban de Labaroche. Elles se situent au Hohnack, au Gestion et au Cras⁶. Une fois abandonnés, les châteaux du Gestion puis du Hohnack ont pu constituer des carrières où l'extraction de pierres déjà taillées était grandement facilitée. Ces carrières de grès sont exploitées au moins du XVII^e au XIX^e siècle pour les besoins locaux, mais aussi pour des constructions dans la plaine comme un pont à Horbourg ou les fortifications de Neuf-Brisach⁷. Les habitants de Labaroche refusent dorénavant de payer au seigneur

⁴ Pour les problèmes forestiers et en particulier le cantonnement de 1778 voir : JÉHIN (Philippe). *Les Hommes contre la Forêt*, Strasbourg : La Nuée bleue, 1993, p. 153-187.

⁵ BARADEL (Yvette). *Op. cit.* p. 66. Pour la répartition et la perception des impôts, voir : BARADEL (Yvette). « Des communautés du Val d'Orbey à travers leurs comptes de l'année 1709 », *Bulletin de la Société d'Histoire du Val d'Orbey*, n° 9, 1990, p. 54-64.

⁶ BARADEL (Yvette). « Transport et travail de la pierre dans le Val d'Orbey au XVIII^e siècle », *Bulletin de la Société d'Histoire du Val d'Orbey*, n° 25, 2006.

⁷ Le chemin pour exploiter la carrière du Hohnack est élargi en 1775 (A.D.H.R. C 1228), des pierres sont livrées à Neuf-Brisach en 1783 (A.D.H.R. E 1493), une importante exploitation des carrières se déroule dans la première moitié du XIX^e siècle (A.D.H.R. 2 O 1049).

une taxe sur ces pierres prélevées, notamment dans le cadre de l'essor démographique du XVIII^e siècle où les besoins en construction sont très importants dans la contrée.

Les corvées sont, à l'origine, des journées de travail gratuit pour le seigneur. Cependant, les communautés villageoises ont généralement « racheté » ces corvées : elles ont offert au seigneur une redevance annuelle fixe en argent en échange de la dispense de ces travaux. La corvée est donc devenue un impôt supplémentaire acquitté par chaque foyer fiscal. Les habitants n'ont pas oublié qu'il s'agissait à l'origine de travaux agricoles auxquels n'étaient pas soumis les veuves, les jeunes gens célibataires et les personnes âgées. La demande de dispenses leur semble donc légitime, surtout que celles-ci sont attribuées au cas par cas tout au long du XVIII^e siècle⁸, mais les habitants souhaitent la généralisation de ces exemptions. Les habitants de Labaroche se montrent plus modérés dans ce domaine que ceux de Lapoutroie qui réclame l'abolition complète des corvées⁹.

Parmi les impôts directs et indirects honnis figure « l'umgeld ». Il s'agit d'une taxe versée au seigneur et prélevée sur le vin et les alcools débités en détail¹⁰. Dans le Val d'Orbey, l'umgeld s'élève à 10 sous par mesure de vin (48 litres). Il est payé par les cabaretiers qui, bien entendu, le répercutent sur le prix de vente des boissons. Les habitants de Lapoutroie réclament eux aussi l'abolition de cette taxe¹¹. Si plusieurs impôts sont rejetés, les habitants de Labaroche ne contestent pas globalement la fiscalité comme les contribuables de Lapoutroie plus virulents qui refusent le paiement de tout impôt seigneurial « refus des subsides au seigneur », des droits de mutations « des lods et ventes », voire royal « la capitation » et ecclésiastique comme la dîme.

LA CONSERVATION DES ARCHIVES

Les habitants de Labaroche demandent surtout aux autorités seigneuriales de prouver par des documents officiels le bien-fondé de ces taxes et leur dépôt à Labaroche et non plus dans les archives seigneuriales à Ribeauvillé. La conservation des archives fiscales permettrait de les contrôler mais surtout de ne produire en justice que les documents qui seraient uniquement favorables à la communauté villageoise. La seigneurie se dépouillerait ainsi des preuves irréfutables en cas de contestation.

Art. 5. Demande la communauté très instamment à leur seigneur de vouloir ordonner à ce que sans delay toutes les pièces et papiers justificatives de leur communauté et se trouvant à leur chancellerie seigneuriale de Ribeauvillé, lui soit rendus lesquels lui ont été enlevés par le sieur Radius, supplie en outre le seigneur de vouloir priver ledit Radius de toutes fonctions et charges seigneuriales dans ses terres en Alsace, déclarant pour mal et incapable desdites fonctions et charges.

Art. 8. La communauté supplie son Altesse sérénissime de vouloir ordonner comme il est déjà dit dans le 5e article la restitution de leurs titres et papiers pour pouvoir justifier leur transaction faite entre la communauté représentant et communautés limitrophes et voisines d'Orbey, Wyhr et Keisersberg, Ammerschwihl et Turckheim pour raison de pâturage, et enfin qu'ils n'ayent plus d'amande dédictés pour raison des pâturages faits dans des cantons qui n'ont jamais été mis en défenses.

Dès le début des troubles révolutionnaires, le conseiller seigneurial Radius quitte précipitamment Ribeauvillé pour se réfugier à Strasbourg où vit le prince Maximilien de Deux-Ponts, seigneur de Ribeaupierre. Le conseiller Radius est dans la réalité le chef du gouvernement de la seigneurie de Ribeaupierre, il devient donc la cible de tous les opposants de l'autorité seigneuriale. L'hostilité des habitants se focalise sur lui bien avant la Révolution car il est l'homme qui a pris toutes les mesures impopulaires. Le seigneur, lui, n'est pas attaqué personnellement. D'ailleurs, le conseiller

⁸ Ainsi en 1758 : « Jacques Balthazard de Labaroche supplie [la seigneurie] de lui accorder l'exemption des corvées eu égard à sa pauvreté et à son grand âge de 71 ans ». Il joint à sa requête un certificat de baptême. Les autorités seigneuriales accèdent volontiers à sa demande : « vu l'extrait dont est fait mention, l'exemption des corvées est accordée au suppliant à commencer avec l'année courante ». A.D.H.R. E 938 n° 200.

⁹ SIMON (Armand). *Op. cit.* Doléances du 1^{er} août 1789 (article 1).

¹⁰ HOFFMANN (Charles). *L'Alsace au XVIII^e siècle*, Colmar : Huffel, T. 3, 1907, p. 507-521.

¹¹ SIMON (Armand). *Op. cit.* Doléances du 1^{er} août 1789 (article 9).

Radius a une très mauvaise opinion des habitants du Val d'Orbey : il les décrivait ainsi à l'intendant d'Alsace : « les sujets du Val d'Orbey [...] se raidissent depuis plusieurs siècles contre le bon ordre et le règlement d'une saine police. Obsédés par une brutalité qui est sans exemple en Alsace et peut-être dans toute la France, ils ne trouvent l'assouvissement de leurs plaisirs que dans les vols, les rapines et tout le désordre que la licence la plus effrénée peut entraîner avec soi »¹².

LA RÉPONSE SEIGNEURIALE

La rédaction de ce cahier de doléances s'inscrit dans le contexte de l'effervescence révolutionnaire de l'été 1789 appelée la Grande Peur. Dans le Val d'Orbey comme dans l'ensemble du royaume, les habitants rechignent à payer les impôts et se livrent au pillage des forêts¹³. Les habitants de Sainte-Marie-aux-Mines et ceux du Val d'Orbey se rendent en masse à Ribeauvillé avec l'intention de se saisir du conseiller Radius, directeur de la chancellerie, mais celui-ci avait déjà pris la fuite.

Face à l'agitation populaire, le prince Maximilien se montre disposé à faire des concessions pour rétablir l'ordre dans son comté de Ribeaupierre. Il prend cependant soin de faire protéger son château de Ribeauvillé par un petit détachement de vingt-cinq soldats. Les transactions sont rapidement conclues avec les diverses communautés venues réclamer. Dès le 30 juillet, l'œuvre de pacification commence avec la conclusion d'accords avec les communautés de Sainte-Marie-aux-Mines et de Walbach. Le 2 août, le seigneur cède aux revendications des autres communes de la vallée de Munster relevant du comté de Ribeaupierre. Le 4 août, il en fait de même avec les habitants de Houssen, Thannenkirch, et du Bonhomme... Le bureau de Colmar venu à Ribeauvillé pour les transactions pouvait ainsi écrire au prince Maximilien : « le feu de la sédition était éteint par la signature généreuse à la convention que nous avons cru dans l'intérêt de votre Altesse conclure... »

Comment sont reçues les revendications de la communauté de Labaroche ? Le document conservé aux archives départementales contient le compte-rendu des tractations. Le 5 août, une confrontation est organisée au bureau intermédiaire du district de Colmar avec les quatre députés de Labaroche et deux représentants seigneuriaux, Messieurs Weber et Hédingier, conseillers de S.A.S. Mgr le prince Maximilien de Deux-Ponts, « porteurs d'une procuration de sa part pour régler sous la ratification de sadite Altesse les différends élevés dans les communautés de ses terres et seigneuries ». Les neuf articles du cahier de doléances sont examinés successivement.

Sur l'article 1. que les États généraux et provinciaux seront suppliés de faire nommer incessamment des commissaires pour faire la révision du procès de cantonnement terminé le 11 février 1778 et par lequel la communauté soutient avoir été considérablement lésé.

Article 2. Accordé jusqu'à ce qu'il aura été autrement statué par le tribunal qui sera assigné par les États généraux.

Sur l'Article 3. Accordé, ladite Seigneurie ne lèvera aucun nouveau droit et se contentera de ceux qui étaient usités dans le lieu entièrement aux Lettres patentes de 1712 jusqu'à ce qu'il ait été statué sur le mérite d'icelles.

Sur l'Article 4. La seigneurie consent à ne point percevoir la rente dont s'agit à moins qu'elle ne puisse se justifier légalement que cette Rente lui est due.

Sur l'Article 5. La S. seigneurie donnera ses ordres pour qu'il soit fait des recherches dans ses archives, afin d'y trouver les pièces, titres et papiers de la communauté, lesquels lui seront rendus sans frais relativement à ceux qui seraient trouvés lui appartenir et quant à ceux qui seraient connus à la seigneurie, et à la Communauté il en sera délivré des copies collationnées moyennant les simples frais d'expédition.

Sur l'Article 6. la S. Seigneurie est priée d'accorder aux habitants de la Baroche la libre faculté comme d'ancienneté d'extraire des pierres des carrières pour leurs constructions et cloture de leurs héritages sans rétribution.

Sur l'article 7. Il a été pris en considération dans les observations sur l'article premier.

Sur l'article 8. Accordé par l'article 5 et sera ladite S. Seigneurie suppliée de faire remise des amendes forestales édictées jusqu'à ce jour.

¹² A.D.H.R. E 1528, rapport de septembre 1759.

¹³ JECKER (Lucien). «Le Val d'Orbey en 1789», *Bulletin de la Société d'Histoire du Val d'Orbey*, n° 8, 1989, p. 45-50.

Sur l'article 9, la S. Seigneurie est suppliée d'accorder cette dernière grâce si conforme à son Cœur bienfaisant et généreux.

Concernant les problèmes forestiers, une révision du cantonnement est envisagée. En attendant, la seigneurie accorde une amnistie pour tous les délits forestiers. En matière fiscale, les Barochiens obtiennent aussi satisfaction. Aucune taxe ne sera levée pour l'extraction des pierres. Un moratoire est accordé pour tous les impôts mis en place après 1712. La seigneurie se range aux discussions en cours au niveau national dans le cadre des États généraux sur la refonte complète du système fiscal. Elle accepte de rechercher dans ses archives et de rédiger des copies de tous les titres sur lesquels se base la perception des impôts.

Les habitants semblent obtenir gain de cause pour toutes les revendications. Cependant, une lecture plus attentive des accords permet de nuancer quelque peu la victoire des Barochiens. La seigneurie cède globalement car face à la pression populaire, elle n'a guère le choix, mais elle se réserve quelques échappatoires. En matière fiscale, elle se retranche derrière les débats politiques au niveau national et les futures décisions s'appliqueront à tous, communautés villageoises et seigneuries. Elle temporise aussi pour le cantonnement en transférant le différend à une commission. Quant à l'extraction de pierres des carrières, elle n'est librement permise que les besoins des habitants de Labaroche, et non pas pour en faire commerce. La municipalité de Labaroche n'obtient pas les titres officiels qui demeurent la propriété du seigneur, mais seulement des copies établies à ses frais.

Ces accords semblent satisfaire les deux parties qui les signent en attendant la ratification par le prince de Deux-Ponts. Deux procès-verbaux sont établis, l'un est déposé aux archives seigneuriales et l'autre est conservé par le Bureau du district de Colmar. La convention établie par les négociateurs est finalement ratifiée par le prince de Deux-Ponts le 10 août 1789. Le contexte politique avait contraint le prince à accepter toutes les revendications paysannes.

EN CONCLUSION

Le cahier de doléances de l'été 1789 de la communauté de Labaroche présente de nombreuses similitudes avec les revendications des habitants de Lapoutroie. Certes, les populations sont confrontées aux mêmes problèmes comme la pression fiscale ou l'accaparement des forêts. Il est fort probable que les communautés du Val d'Orbey se soient concertées au moment de la rédaction de leurs doléances. Le cahier de doléances de Labaroche apparaît finalement modéré, les revendications sont limitées en nombre et en portée, contrairement au cahier de doléances de Lapoutroie qui contient plus de points de contestation, plus de revendications qui montrent un rejet assez net du système seigneurial avec la contestation des officiers seigneuriaux ou le refus du paiement des rentes sur les usines et moulins. Le cahier dispose d'un intérêt supérieur car, contrairement à celui de Lapoutroie, il contient la réponse des autorités seigneuriales. Cependant, pour reconstituer le déroulement précis des événements et des mentalités, il serait intéressant de connaître les revendications du printemps 1789 et celles des autres communautés du Val d'Orbey, dont les textes ont été malheureusement perdus. Il conviendrait aussi de mieux connaître des éléments prosopographiques des principaux négociateurs ou meneurs lors de ces troubles révolutionnaires.

BIBLIOGRAPHIE

- Yvette BARADEL. *Du val d'Orbey au canton de Lapoutroie, une histoire du pays welche* ; Orbey : Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey, 2003, 198 pages.
- Lucien JECKER. « Le Val d'Orbey en 1789 », *Bulletin de la Société d'Histoire du Val d'Orbey*, n° 8, 1989, p. 45-50.
- Philippe JEHIN. *Les Hommes contre la Forêt*, Strasbourg : La Nuée bleue, 1993, 205 pages.
- Armand SIMON. « Le cahier de demande d'abolition des droits seigneuriaux de Lapoutroie », *Bulletin de la Société d'Histoire du Val d'Orbey*, n° 8, 1989, p. 51-59.

UN CAS DE POLLUTION DES RIVIÈRES À ORBEY ... EN 1866

Bertrand MUNIER

UNE PAPETERIE AU FAING

A l'origine la papeterie appartenait à François Joseph Brucker papetier domicilié au Faing né à Kaysersberg le 1 mars 1795 décédé à Orbey le 12 janvier 1850 époux de Marie Élisabeth Agathe Blaise (1798 - 1842). Aux termes d'une adjudication le 22 février 1843 Jean Baptiste Blaise époux de Marie Guidat (frère de M. Élisabeth Agathe Blaise) devint le nouveau propriétaire.

La société en nom collectif Louis Keller (1), Nicolas Arragon (2) et Jean Baptiste Houillon (3) ayant pour objet l'exploitation d'une papeterie située au Faing, la fabrication et la vente de toutes sortes de papiers fut créée le 6 Octobre 1855 par devant Maître Erard notaire à Orbey. De laquelle papeterie les comparants sont propriétaires chacun pour un tiers, ensemble de machines et matériel servant à son exploitation au moyen de l'acquisition qu'ils ont faite de Monsieur Jean Baptiste Blaise époux de Marie Guidat propriétaire papetier demeurant à la Camme commune d'Orbey au prix de 18000 francs.

Depuis Messieurs Keller et Arragon fabriquaient du papier dans le hameau du Faing. En 1863 la construction d'une machine à vapeur fut autorisée.

LA POLLUTION DES EAUX

Dans un courrier du 2 mars 1866 le Maire d'Orbey par son premier adjoint Jean Baptiste Ruest faisait observer à Monsieur le Préfet que : « quel que soit le degré d'innocuité des eaux que l'Établissement Keller et Arragon déverse dans la Weiss, le public est loin d'être rassuré à cet égard. Cependant il se plaint à reconnaître qu'aucun malheur n'a été conté d'une manière certaine par l'usage de ces eaux ainsi altérées. »

Le 20 juin 1866 Messieurs Keller et Arragon demande l'autorisation de continuer la fabrication de papiers en tous genres. Une enquête de commodo et d'incommodo fut ouverte.

« Les comparants, propriétaires et industriels à Orbey réunis dans le même intérêt on déclaré qu'aucun esprit de rancune ne les a portés à s'opposer à la fabrication de papiers quelconques de la part de MM. Keller et Arragon et que au contraire ils reconnaissent l'utilité de leur établissement dans la localité mais qu'ils ne peuvent plus tolérer que les matières et les eaux colorées qui servent à la fabrication de papiers de couleur se déversent dans la rivière. Que les eaux de cette rivière si limpide et saine et qui sont une propriété du domaine public soient converties en eaux de cloaque et d'égout pour le seul intérêt d'une industrie privée au détriment de plusieurs centaines de famille placées en aval... »

Le sujet suscite un sentiment de tristesse et d'injustice publique.

Les comparants ont déclaré s'opposer formellement à la poursuite de cette activité.

Le 7 septembre 1866 l'ingénieur ordinaire des Ponts et Chaussée écrit dans son rapport : « Se trouvant à Orbey a pu sur la demande de M. l'adjoint et d'un grand nombre de particuliers présents, constater que les eaux de la Weiss étaient ce jour-là teintées en rouge de la façon la plus prononcée. Certains jours elle verte, d'autres bleue ou même jaune.

Les matières qui produisent cette coloration sont les ocres jaunes, le bleu de Prusse, le rouge d'Angleterre et le jaune de chrome. Ces substances sont, il est vrai, insolubles dans l'eau mais elles n'en sont pas moins dangereuse pour les poissons car il ne faut oublier que pour eux, l'eau est non seulement une boisson mais encore le seul véhicule de l'air atmosphérique dont ils ne peuvent se passer, par conséquent les matières insolubles dans l'eau doivent leur devenir nuisibles à la longue en

encombrant leurs ouïes. Les truites ne vivent et ne se développent convenablement que dans des eaux pures et limpides

Les opposants font aussi remarquer que l'eau de la Weiss salie par les matières colorantes n'est plus aussi propre aux divers usages auxquels l'emploient les habitants de la vallée.

Ces deux considérations ont une grande valeur mais comme chargé de la surveillance de la pêche nous devons insister sur la première. Il n'est pas admissible qu'au moment où le Gouvernement se préoccupe de résoudre le problème de repeuplement des rivières de l'Empire on laisse aux établissements industriels la faculté d'infecter les cours d'eau et de détruire ainsi par avance le fruit des soins et des sacrifices que l'État a résolu de s'imposer... »

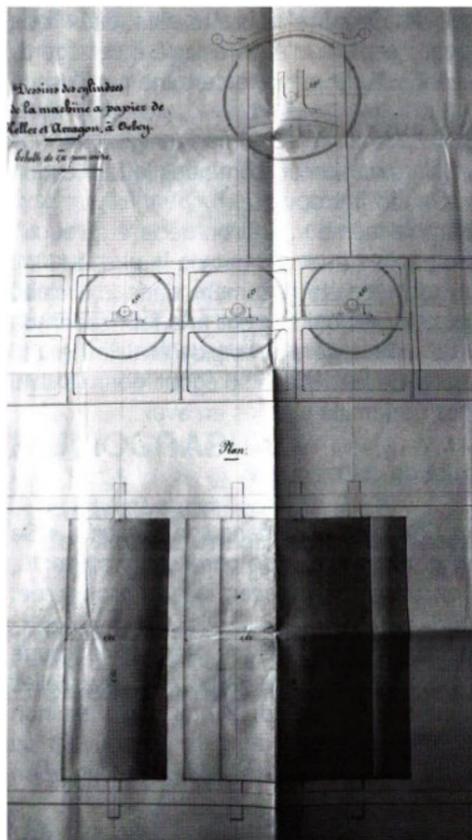
Il fut demandé aux Sieurs Keller et Arragon de construire des bacs de rétention avec un lit de gravier afin de filtrer les rejets de leur industrie avant le retour des eaux dans la Weiss.

NOTES :

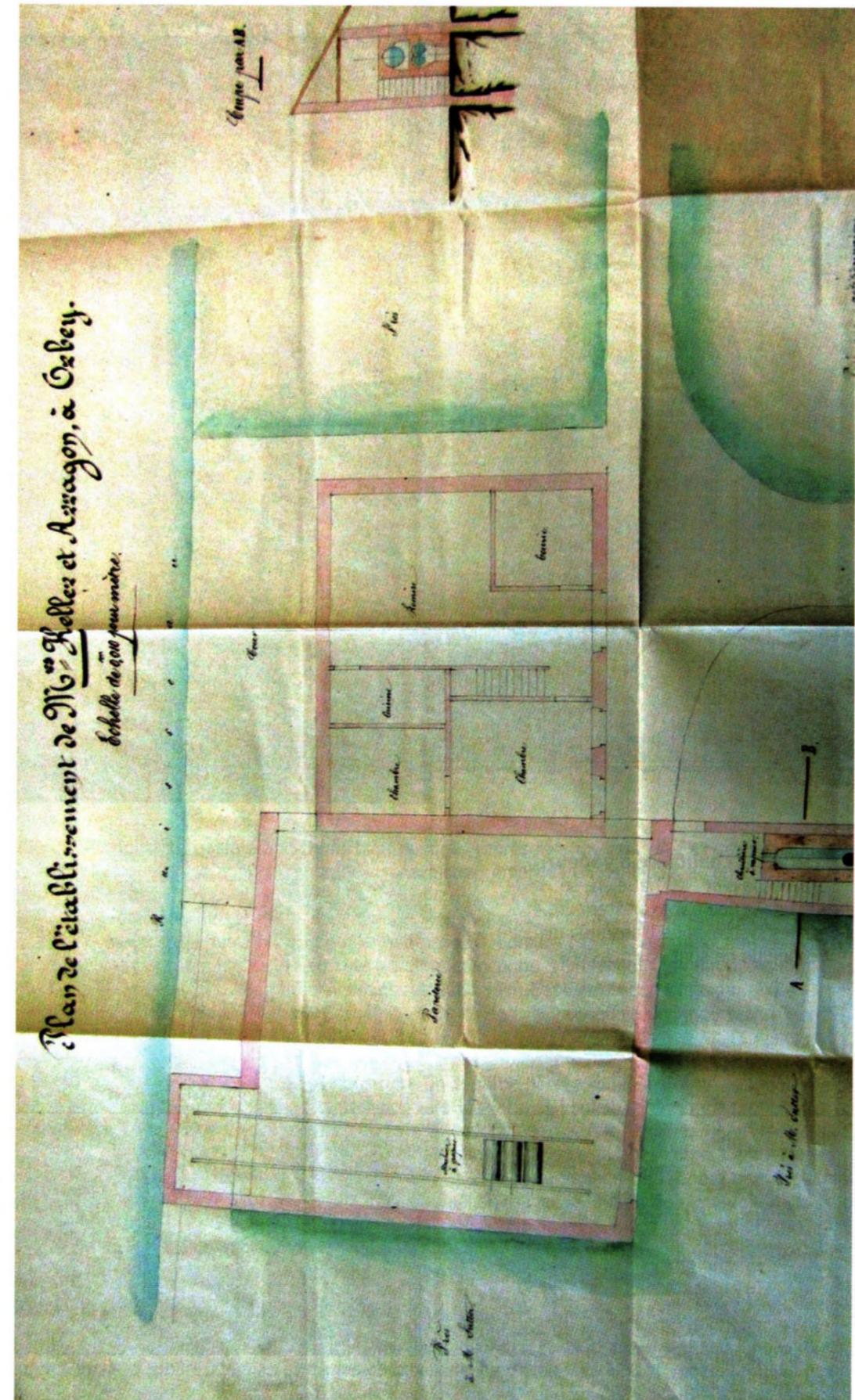
- (1) Louis KELLER, marchand-boucher, né et domicilié à Colmar le 29 mars 1817, est décédé à Belfort le 18 septembre 1803
- (2) Nicolas ARRAGON, marchand épicier à Turckheim, est né à Belfort le 23 octobre 1800. Veuf de Françoise Dreleng, il épouse Julie Keller le 31 aout 1846 à Colmar. Il est décédé à Orbey le 23 mars 1872. Julie Keller, née le 15 Février 1820 à Colmar, est la sœur de Louis Keller.
- (3) Jean Baptiste HOUILLON, contremaître à la papeterie de M. Parot à Arbois, domicilié à Anould (Vosges), épouse le 30 juillet 1848 Marie Anne Geury à Anould.

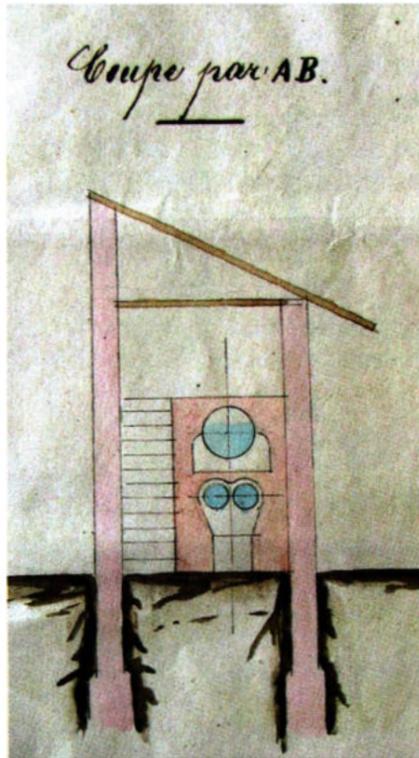
SOURCES : Archives Départementales du Haut Rhin (ADHR)

ADHR : 5M112 – 6 E 54/81
ADHR : État civil numérisé



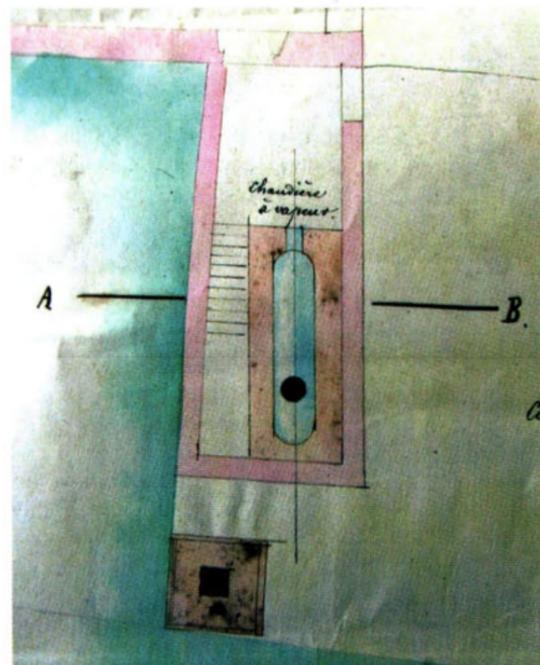
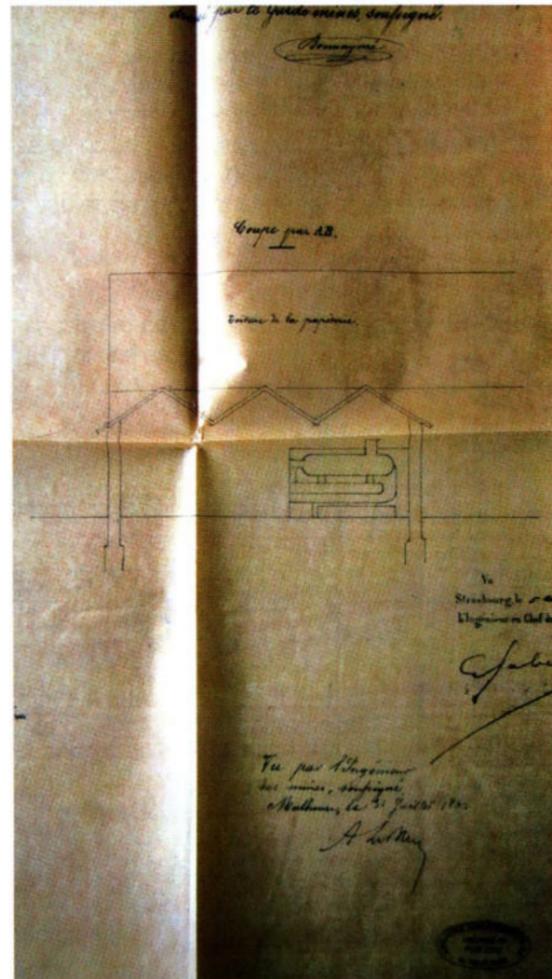
Dessin des cylindres de la machine à papier.
On remarque un cylindre supérieur de 0,95 m de diamètre et trois cylindres inférieurs de 0,65m de diamètre. Ces cylindres ont 1,60m de longueur.





Détail de la chaudière à vapeur.

D'après le plan, la chaudière se trouve dans une annexe extérieure. Mais les systèmes de transmission mécanique ne sont pas dessinés.



L'HÔTEL DU LAC NOIR OU HÔTEL MASSON À PAIRIS : HISTOIRE D'UN BEL ÉTABLISSEMENT : 1903-1920

Lucien JECKER

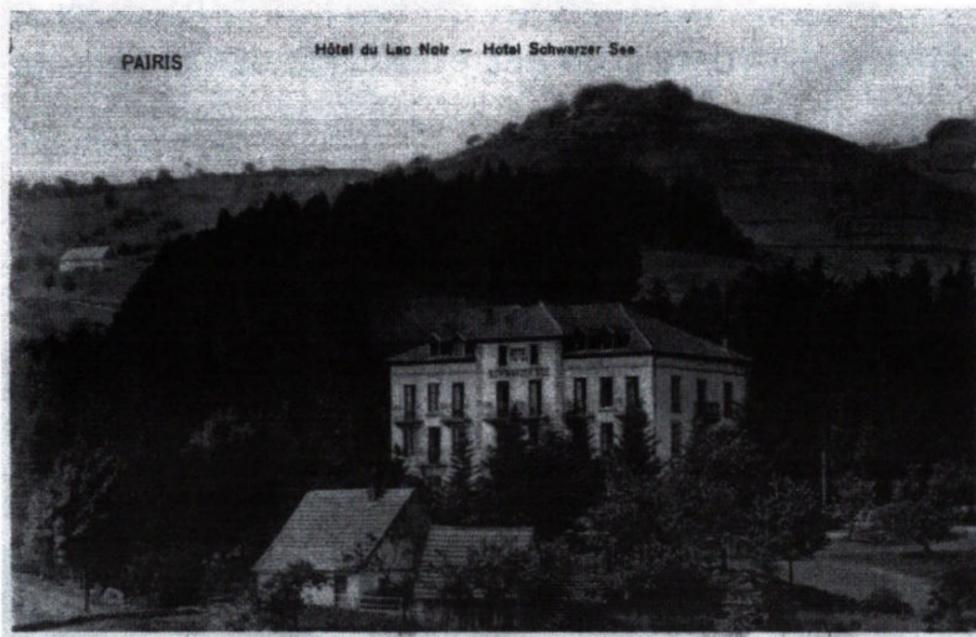


Cette carte postale ancienne, bien connue, représente un coin de Pairis au début du XXème siècle. Mais quelle est donc cette grande construction émergeant des sapins et que semblent observer les deux fillettes ?

C'est l'hôtel du Lac Noir, dont Claude Muller a parlé dans son intéressant article « Mère Marie Aimée », parue dans notre bulletin de l'année passée¹. Lors de l'étude des immeubles de Pairis, j'ai été amené à me pencher sur l'histoire de cet hôtel, mieux connu à Orbey sous le nom d' « Hôtel Masson », du fait de son premier propriétaire et constructeur : Jean-Baptiste Eugène Masson. Né à Orbey le 13 avril 1876, il avait épousé Maria Cornélius, dont la famille possédait un important hôtel au centre d'Orbey.

En 1903, Eugène Masson fit construire un superbe hôtel à quelques centaines mètres de l'église de Pairis, près du chemin sinueux montant vers les lacs. Il voulait sans doute profiter du tourisme naissant dans cette région, qui offre tant de sites magnifiques et fait bénéficier le visiteur d'une bonne cure d'air vivifiant. La route, bordée de moraines, sans matériaux enrobés comme actuellement, n'était pas encore terminée : il faudra attendre février 1912 et l'intervention de l'Association des Hôteliers et Restaurateurs de Colmar et des Hautes Vosges pour envisager la finition de cette voie routière menant au Lac Blanc.

¹ Claude MULLER, «Mère Marie Aimée Schaeffer et les débuts de la Grande Guerre dans le Val d'Orbey en 1914 », in *Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey*, N° 29-2010, pages 54 à 55.



L'établissement Masson, appelé « Hôtel Schwarzer See » Hôtel du lac Noir, sis à 700 mètres d'altitude, jouira d'un grand confort. S'élevant sur trois étages, il offrait aux clients 30 chambres dont 14 avec balcons, baignoire et douche à chaque étage et une cuisine de grande qualité. La carte de l'hôtel précisait qu'il offrait bien des avantages et distractions à ses hôtes : pêche aux truites, chasse au coq de bruyère, relations par voiture avec la station du train de la vallée à Hachimette, et de vastes salles pour les sociétés. L'hôtelier tenait à la disposition des clients toute une liste de promenades ou d'excursions, allant du Noirmont tout roche, à 5 minutes, à Gérardmer (5 heures). On y trouve aussi mention d'un jardin botanique, à 45 minutes, d'un lieu bien mal connu : Hue des Coqs à 1h30 et d'un sapin phénoménal (*Schlangenfichte*) à 1h15.

On trouvera encore bien des précisions sur cet hôtel, son environnement, le prix de la pension, en annexe de cet article. Le succès de l'entreprise paraît avoir été acquis car les journaux de l'époque vantaient les hôtels de la place. Ainsi le Journal d'Alsace-Lorraine du 20 juillet 1912 écrivait : « Qui ne connaît pas ce coin idyllique de Pairis, soit en ayant séjourné en nos hôtels confortables, Masson et Ancel, de là-haut, soit en y passant en revenant d'une excursion aux Lacs Blanc et Noir. C'est ainsi qu'au moment de l'incendie (*de l'hospice de Pairis en 1910*), ces hôtels étaient encore remplis de touristes. »

Et pourtant cet article de 1912 nous révèle une situation critique de l'hôtel Masson. Il précise : « Un certain temps, le bruit avait couru de transférer l'hospice de Pairis au village et de vendre là-haut le magnifique enclos – à vil prix peut-être – pour en refaire une propriété privée ou aussi d'acheter l'hôtel Masson, vendu hier à 30 000marks à Mme Hildebrand, pour y installer les services de l'hôpital... »

En effet, pour des raisons inconnues, l'hôtel Masson est mis en vente. C'est alors que la Congrégation des Sœurs de la Divine Providence de Ribeauvillé s'intéressa à l'Hôtel du Lac Noir. Les archives de la Congrégation précisent que l'achat de cet hôtel serait réalisé pour en faire une maison de repos pour les sœurs fatiguées ou faibles de poumons. L'affaire ne se réalise pas immédiatement car il faut en obtenir l'autorisation des autorités religieuses. La Supérieure générale adresse donc une supplique au pape pour « l'autorisation d'acheter, pour servir de lieu de convalescence et de vacances aux Sœurs de la dite Congrégation, une maison située à Pairis, grevée d'une hypothèque de 28 000 marks... » L'accord du Saint Siège leur sera accordé le 11 juillet 1914, mais il semble que les religieuses aient déjà pris possession des lieux puisque Mère Marie Aimée Schaeffer, supérieure générale, y réside du 19 mai au 29 juin 1914.

Pa 2

LUFTKUR in den VOGESSEN

Dr. 10

HOTEL „SCHWARZER SEE“

PAIRIS

bei URBEIS i.Ob.-Els. Station: ESCHELMER-URBEIS

700 Meter ü. d. Meere

Forellenfischerei u. Auerhahnjagd
Wagen nach Belieben
Grosse Säle für Gesellschaften

Eugène Masson, Eigentümer

Das im Jahre 1903 neu erbaute und mit allem Comfort der Neuzeit ausgestattete Hotel „Schwarzer See“ hat eine wunderbare Lage inmitten eines herrlichen Tannenwaldes, von allem Geräusch entfernt. Es befindet sich 2,5 km. von Urbeis und 2 km. vom schwarzen See entfernt.

Vom Hotel aus geniesst man eine herrliche Aussicht in's Urbeiser Thal, auf den Kamm der Vogesen und die benachbarten Wälder. Pairis, am Fuss des Noirmont, ist ausserdem der Centralpunkt prachtvoller Ausflüge und entzückender Waldspaziergänge. Die Kirche der ehemaligen Abtei Pairis befindet sich 200 m. vom Hotel.

Das Hotel enthält 60 Betten in 30 Zimmern mit 14 Balconen.
Kalt- und Warmwasserleitung im ganzen Haus.

Bäder und Douchen in jeder Etage.

Vorzügliche Küche — Strassburger & Münchener Bier — Lebende Forellen

Pensionspreis ohne Wein M. 4.00 Zimmer von M. 1.50 an
Die Pension besteht aus Frühstück: Milchkaffee, Chokolade oder Thee
Mittagessen: Suppe und 5 Gänge, Abendessen: Suppe, 2 Gänge & Zwischenpeise
Pension für Kinder unter 7 Jahren M. 3.50 pro Tag.
Pension für die Dienboten mit Wohnung in der 3. Etage M. 3.50 pro Tag.
Vor dem 15. Juni und nach dem 25. September tritt Ermässigung der Zimmer- & Pensionspreise etc.

Touristenpreise:
Completes Frühstück M. 1.00, Table d'hôte mit Wein M. 3.00, Abendessen M. 2.00
Service im Walde M. 0.50 mehr. Speisen & Getränke zu jeder Zeit.

Traduction de la notice publicitaire de l'Hôtel Masson (ci-dessus)

« Construit à neuf en l'année 1903, doté de tout le confort du temps moderne, l'Hôtel du lac Noir a une situation admirable au milieu d'une splendide forêt de sapins, éloigné de tout bruit. Il se situe à 2,5 km d'Orbey et à environ 2 km du Lac Noir.

« Depuis l'hôtel, on jouit d'une très belle vue sur la vallée d'Orbey, sur la crête des Vosges et les forêts voisines. Pairis, au pied du Noirmont, est en outre le point central de magnifiques excursions et de ravissantes promenades forestières. L'église de l'ancienne abbaye de Pairis se trouve à 200 mètres de l'hôtel. »

L'Hôtel comporte 60 lits répartis en 30 chambres avec 14 balcons.

Conduites d'eau chaude et froide dans toute la maison.

Salles de bain et douches à chaque étage

Cuisine de première qualité – Bières de Strasbourg et de Munich – Truites vivantes

--- ++ --- ++ ---

Prix de la pension sans vin : 4 Marks **Chambres** à partir de 1,50 M.

La pension se compose du petit-déjeuner (café au lait, chocolat ou thé)

Déjeuner : soupe et 5 plats – Dîner : Soupe, 2 plats et entremets.

Pension pour enfants de moins de 7 ans : 3,50 M. par jour

Pension pour les domestiques avec logement au 3^e étage : 3,50 M. p. jour

Avant le 15 juin et après le 25 septembre, réduction du prix des chambres et de la pension

Tarif pour les touristes :

Petit-déjeuner complet : 1 M. – Table d'hôte avec vin : 3 M. – Dîner : 2 M.

Service à l'extérieur (forêt) : 0,50 M. en plus – Repas et boissons à toute heure

Promenaden und Ausflüge

Nr.	Ort	Distanz in Minuten
1.	Noirmont	5
2.	Gebhof	10
3.	Foederles	10
4.	Bethléhem	20
5.	Schwarzer See	30
6.	Weisser See Stadelmann	1 15
7.	Hôtel	1 30
8.	Pflanzgarten	45
9.	Schlangenfichte Phänomen	1 15
10.	Bannweiser	30
11.	Faude-Turm	45
12.	Ober-Hätten	30
13.	Saint Genest Kapelle	25
14.	Pierre-la-Loep	40
15.	Pierre-la-Bussard	45
16.	Uster-Hätten über Noirmont	45
17.	Ober-Hätten Kapelle	1
18.	Rain des Odeux	1 15
19.	Wackelfelsen	1 15
20.	Hue des Coqs	1 30
21.	Château Neuf	1 15
22.	Sankt-Jean	1 15
23.	Gröber See	1 45
24.	Lohrweiden-Zell	1 30
25.	Drei Eichen	2 30
26.	Münster	2 30
27.	Schlucht	3 30
28.	Rothle	2 30
29.	Gérardmer	5
30.	Diedelshausen	2
31.	Brensch	3

Sœur Célestine Biermann, ancienne directrice de La Robertsau, fut chargée de la direction de cet établissement, soutenue par trois autres sœurs dont une cuisinière. Comme la maison était meublée, les sœurs profitèrent des lieux pour se ressourcer dans ce cadre de verdure.

Mais au mois d'août 1914, la guerre éclata et Pairis souffrit bien vite des activités militaires. Les troupes françaises descendirent des hauteurs vosgiennes et occupèrent ce quartier d'Orbey. On sait que le front se stabilisa très vite à l'entrée de l'agglomération d'Orbey, sur une ligne Remomont - Bethléem - Noirmont. L'Hôtel du Lac Noir ayant point de vue sur le bas de la vallée, était particulièrement exposé aux bombardements d'artillerie. Les pensionnaires de l'hôtel étaient parties dès le début des hostilités. Le personnel resté sur place se retira aussi dès que les opérations militaires s'intensifièrent.

Les sœurs revinrent en 1918 pour constater les dégâts. Sous l'effet des bombardements, l'immeuble était inhabitable. Comment peut-on alors expliquer la délibération du Conseil Municipal d'Orbey du 21 décembre 1919 relative à l'hôtel Masson ? « Le conseil, après avoir pris connaissance du dossier concernant l'achat définitif de l'ancien hôtel Masson, dénommé Hôtel du Lac Noir, situé à Pairis, commune d'Orbey, par les sœurs de la divine providence de Ribeauvillé, après avoir pris connaissance du Procès-verbal d'enquête dressé par M. Ancel Léon, commissaire enquêteur à Orbey-Pairis le 14.12.1919, considérant qu'aucune observation n'a été faite contre cet achat, y donne à l'unanimité un avis favorable. »

Désirait-on le retour des sœurs de Ribeauvillé ou approuvait-on la vente de l'hôtel sinistré ? Les archives de la Congrégation signalent cette vente en 1920 à l'Assurance des employés privés d'Alsace et de Lorraine à Strasbourg.

Mais les sœurs de Ribeauvillé continuèrent à œuvrer dans Orbey, particulièrement dans les écoles.

BIBLIOGRAPHIE

- Archives de la Congrégation des Sœurs de Ribeauvillé. Remerciements à Sœur Jeanne Renée RAUNER, archiviste.
- Journal d'Alsace - Lorraine du 20 juillet 1912.
- Délibération du Conseil Municipal d'Orbey, du 21 décembre 1919.

« Hôtels, pensions et stations climatiques recommandables »
Extraits d'une page de la revue « Die Vogesen » de 1909.

Empfehlenswerte Gasthäuser, Pensionen und Luftkurorte.
Drei Aehren b. Colmar, Pairis Hotel „Schwarzer See“, MÜNSTER, Münster i. E. Grand Hotel, Weißer See, Pairis Luftkurort Hotel Pairis, Schmierlach, Winzenheim i. Ob.-E., Türkheim.
Pairis Hotel „Schwarzer See“, 700 Meter ü. d. Meer, im Tannenwald.
Münster i. E. Grand Hotel, 715-716 d. Bahn, elektr. Bahn, Schlucht, Gartenhaus, etc.
Weißer See, Höchster Luftkurort der Vogesen.
Pairis Luftkurort Hotel Pairis, 700 m ü. d. Meer, Bahnst. Eschweiler-Orbeis.
Schmierlach, Besonnenes Haag, Gesellschaftssaal.
Winzenheim i. Ob.-E., Hotel Meyer, Tel. 408.
Türkheim, Hotel zwei Schichten.

UNE ARRESTATION ROCAMBOLESQUE
À ORBEY-PAIRIS EN 1911

Philippe JÉHIN

A la veille de la Première Guerre mondiale, le Val d'Orbey est déjà un lieu de villégiature. Des hôtels accueillent les vacanciers et quelques familles fortunées y possèdent des résidences secondaires. Mais celles-ci ne sont pas toujours à l'abri des cambriolages. Les forces de l'ordre se montrent zélées mais commettent aussi parfois des maladroresses.

Dans la nuit du 13 au 14 janvier 1911, des cambrioleurs pénètrent dans la petite villa des Fougères située au milieu d'un bosquet de sapins, entre l'hôtel Masson et la dernière auberge de Pairis. Il s'agit d'une résidence secondaire inoccupée depuis le mois d'octobre. Les propriétaires y reviennent généralement aux beaux jours à partir du mois de mai. Le propriétaire de la villa, M. Jaeger, notaire à Hochfelden, est aussitôt informé du vol. Il entreprend immédiatement le voyage pour constater l'ampleur du vol. Sur place, il remarque que les voleurs ont emporté tout ce qu'ils pouvaient transporter : argenterie, literie, meubles, bouteilles et même les confitures ! Le préjudice est estimé à 3000 Mark.

L'affaire est confiée à l'agent de police d'Orbey. Le policier se rend sur les lieux, accompagné de son chien. Ce dernier flairer des traces suspectes et mène son maître tout droit au domicile des malfaiteurs. Le 17 janvier, les forces de l'ordre n'ont aucune peine à arrêter deux suspects, Joseph O. et Séraphin G. Une grande partie du butin est retrouvée dans une ferme isolée et inhabitée sur la route des lacs. Les bouteilles de vin avaient déjà été vidées, les conserves et les confitures avaient été dégustées. Les deux cambrioleurs sont conduits à la prison cantonale de Lapoutroie par un gendarme et l'agent de police. Mais le cambrioleur confié à la garde du gendarme réussit à s'échapper pendant le trajet et s'enfuit dans la forêt toute proche. Le gendarme avait négligé de lui mettre les menottes. Profitant de la surprise des pandores, son complice parvient lui aussi à leur faire faux bond.

Après avoir échappé au garde, Séraphin G. se cache dans les forêts d'Orbey la journée et rentre la nuit à son domicile où les gendarmes finissent par le surprendre. Joseph O. envisage quant à lui de s'exiler en France, la frontière passant alors au Col du Bonhomme. Ne voulant pas laisser sa femme sans ressource en partant en France, Joseph O. essaie de se procurer de l'argent auprès de différentes personnes d'Orbey en menaçant de les dénoncer pour des délits imaginaires. Son chantage reste cependant inopérant. Réfugié en France, coupé de sa famille, Joseph O. se retrouve rapidement à bout de ressources et pris de remord. Fin février, il s'en retourne à Orbey et finit par se présenter de lui-même à la police.

Les cambrioleurs sont alors transférés, certainement sous bonne garde, de la prison cantonale à la maison d'arrêt de Colmar. La justice est alors prompte et sévère. Au mois de mars, les sentences sont prononcées : Joseph O. est condamné à deux ans et un mois de réclusion, Séraphin G. à dix-neuf mois et leur complice, Jean-Baptiste G., à dix mois de prison. Les trois malfaiteurs auraient dû se souvenir des leçons de morale : « bien mal acquis ne profite jamais ».

Source : Le Nouvelliste d'Alsace-Lorraine de 1911

LES AMERICAINS DANS LE SECTEUR D'ANOULD-VALLEE DE LA WEISS EN 1918 (2ÈME PARTIE)

Vincent GRIMM
Denis HAAS

Dans le dernier numéro 29-2010 du Bulletin de la Société d'histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey nous avons présenté la première partie de cet article qui portait sur le contexte d'installation et l'origine des unités américaines présentes successivement de juin à novembre 1918 dans cette partie du front du secteur d'Anould-Vallée de la Weiss. Les unités concernées étaient les 5th, 35th, la 6th Divisions d'infanterie américaines et la 157^{ème} Division d'infanterie française pour les troupes afro-américaines qui comprenaient deux régiments de soldats afro-américains¹. C'est là que la 5^{ème} Division reçut son « baptême du feu » sur cette ligne de front dans une logique d'installation en profondeur, de la première ligne des zones de combat aux zones de ravitaillement et de soutien logistique, côté vosgien vers Anould, Clefcy, Plainfaing, Le Valtin... (Voir Doc.1, 1^{ère} partie, 2010).

Il est temps maintenant de présenter dans cette deuxième partie les événements et actions qui jalonnèrent cette courte présence des soldats américains dans la Vallée de la Weiss.

Doc.1 : Photo de doughboys de la 32nd DIUS en Haute Alsace.



¹ **ERRATUM** : Le 371st et le 372nd RIUS. Le 369th US Infantry Regiment faisait partie de la 161^{ème} Division d'Infanterie française, commandée par le Général Le Bouc, et non de la 157^{ème}DI comme cela figure page 67 du Bulletin de la Société d'histoire du Canton de Lapoutroie et du Val d'Orbey, No.29, 2010.

L'ACTION DES DOUGHBOYS DURANT LEUR PRÉSENCE DANS LES LIGNES LA PERIODE DE LA 5th DIUS

C'était dans le secteur d'Anould et le Sous-Secteur de la Weiss, que pendant une période très courte, ces soldats américains (Docs. 1 et 3) allaient devoir faire leurs preuves sans, malgré leur enthousiasme, pouvoir se lancer dans des actions d'importance.

L'objectif qui leur avait été assigné en cette fin mai 1918 par le General Pershing, commandant en chef de L'American Expeditionary Force, était, après l'entraînement théorique à l'arrière, de s'accoutumer à la réalité de la vie dans les tranchées en tenant les lignes plus que de rechercher l'affrontement. Mais très vite, après trois semaines de présence et d'attente et à cause de l'enthousiasme de ces fringants soldats du Nouveau-Monde, le Général DAUVIN, commandant la 21^{ème} DI française, se décida à demander, dans la mesure du possible et pour compléter leur expérience, à ce qu'ils puissent exécuter des coups de main de nuit.

Entre le 14 et le 17 juillet, les hommes du 6th US Infantry Regiment (5th DIUS), en ligne au Sud d'Orbey, se virent confier leur première mission offensive, ramener des prisonniers allemands et confirmer la présence de la 6. Kavallerie Division allemande². Mais ils ne purent l'accomplir en raison de la relève rapide des unités américaines...Cependant, des patrouilles purent être organisées dans le no man's land et allant crescendo dans leur audace, une patrouille du 6th RIUS atteignit même dans la nuit du 8 au 9 juillet, par la vallée de Sombrovoir, l'église du hameau des Basses-Huttes, vide de ses habitants, et où ils purent constater qu'il existait de nombreuses pistes fréquentées par les Allemands et que des fils de fer du réseau avaient été coupés.³ D'autres patrouilles du 6th RIUS explorèrent les maisons abandonnées de Bethléem, à la sortie sud du village d'Orbey, dans la nuit du 13 au 14 juillet, sans trouver de trace des Allemands.⁴

Dès le 23 juin, dans le secteur de Blanrupt, des patrouilleurs du 11th RIUS avaient reconnu les maisons désertes dans le ravin du Surcenord -Neurgey. Ailleurs, une patrouille profonde composée de skieurs français et d'Américains du 3rd Battalion, 11th RIUS put s'infiltrer, dans la nuit du 23 au 24 juin, dans les lignes allemandes près des tranchées ennemies dans le secteur des Hobels, au nord du village du Bonhomme. Elle resta en observation durant 4 heures mais finalement ne perçut aucun signe d'activité.⁵

La nuit suivante, dix Américains du 1st Battalion, 11th RIUS, tendent une embuscade aux abords du PC de Pierregottel (Blanrupt) où une patrouille allemande avait déposé la nuit précédente une caisse d'explosif avec fusée amorcée. Aucun soldat du Kaiser ne sera aperçu cette nuit là...⁶

En face, les Allemands du 1. et du 3. Königliche Bayerische Landwehr Infanterie Regiment (1. et 3. bLIR) ne tardèrent pas à remarquer les nouveaux arrivants qui portaient des uniformes beige-brun différents du désormais classique bleu-horizon des Français⁷ et lancèrent eux aussi des reconnaissances offensives pour en savoir un peu plus.

² SHD, 174^{ème} Brigade Territoriale, note N°5230 du Général Dauvin pour le Groupement Sud le 11 juillet 1918. (Cette Kavallerie Division n'a pas été engagée dans les Vosges durant l'été 1918)

³ SHD, 33^{ème} CA, compte rendu de la 21^{ème} DI pour le 9 juillet 1918.

⁴ SHD, 33^{ème} CA, compte rendu de la 21^{ème} DI pour le 14 juillet 1918.

⁵ SHD, 33^{ème} CA, compte-rendu de la 21^{ème} DI pour le 24 juin 1918.

⁶ SHD, 33^{ème} CA, compte-rendu de la 21^{ème} DI pour le 25 juin 1918.

⁷ Dr.KREUTER Bruno, Das K.B. Landwehr Infanterie Regiment Nr. 1, Munich, 1934, p.180. Generalmajor a.D. JORDAN Hans, Das K.B. Landwehr Infanterie Regiment Nr. 3, Munich, 1925, p.87.



Doc. 2 : Disques de col de régiments d'infanterie américains, le 51st Company D, le 11th Company B et le 371st Company D faisant respectivement partie des 6th, 5th et 93rd US Divisions (transférée à la 157^{ème} Division d'infanterie française). Coll. part.



Doc.3 : Uniforme de Doughboy, Musée royal de l'Armée, Bruxelles.

En effet, à ce moment-là, l'État-Major allemand n'ignorait pas la présence des Américains dans les Vosges. Leurs effectifs devaient être, pensaient-ils, nettement supérieurs aux effectifs français, ce qui força les Allemands à placer par précaution, une nouvelle division en réserve en Haute-Alsace pour pouvoir parer tout risque d'attaque. En tout cas, alors qu'il pouvait penser avoir affaire à des débutants, le General Erich Von GÜNDELL, commandant le Armee Abteilung B (détachement d'armée) entre la Suisse et le col des Bagenelles, fut rapidement forcé de reconnaître « que le soldat américain se montre comme étant un adversaire tenace et décidé lors des rencontres de patrouilles »⁸ Une telle rencontre, violente et apparemment inopinée, eut lieu le 1^{er} juillet vers 23h30 au Sud de Pairis entre le Stosstrupp du Vizefeldwebel WOLF, de la 3^{ème} Compagnie de Mitrailleuses du bLIR 3, et des Américains du 6th RIUS. Des coups de feu partirent et un sous-officier américain fut grièvement blessé et emporté par les Allemands. Une reconnaissance américaine sortit aussitôt pour partir à sa recherche vers l'est, mais elle dut rentrer bredouille. Elle rapporta néanmoins avoir vu, détail sordide, des traces de sang. Du côté allemand, quatre hommes avaient été légèrement atteints dans cette action, malheureusement, le First Sergeant Charles W. TERHUNE⁹, Company C, ¹⁰ qu'ils avaient capturé et ramené avec eux malgré son état, ne survécut pas à ses blessures et décéda durant son transport. Les Allemands étaient

⁸ OBKIRCHER Walter, General Erich von Gündell, Hamburg, 1939, p.279.

⁹ Charles William TERHUNE était un soldat expérimenté. Né en 1896 à Jasonville dans le comté de Greene dans l'Indiana, fils de fermier, il s'est engagé dans la Regular Army en février 1914 et a été affecté au 6th RIUS dans lequel il a gravi les échelons de sous-officier, notamment lors de l'expédition punitive au Mexique contre Pancho Villa en 1916. D'après le site internet: ingenweb.org/ingreene

¹⁰ The Official History of the Fifth Division USA, op. cit. p.64.

dès lors fixés sur la présence des Américains dans le secteur de la Weiss.¹¹

La même nuit, d'autres patrouilles bavaroises s'approchèrent de la Cote 650 au nord de Pairis et une d'entre elles décida de se lancer à l'attaque du point d'appui de Sombrevoir situé à l'ouest des Basses Huttes. Ces détachements furent tous violemment repoussés par le feu. Les différentes actions de la nuit coûtèrent un tué et trois blessés au 6th RIUS, le First Sergeant TERHUNE fut quant à lui porté « Missing in Action » c'est-à-dire disparu.¹²

Ces premières troupes américaines découvrirent aussi l'horreur des dégâts que pouvait causer l'artillerie adverse. Dès le 15 juin, trois soldats du 11th RIUS furent blessés lors du bombardement d'un camp d'artilleurs français au Rudlin¹³ dont le 1st Lieutenant Edison BOERKE cité comme WIA (Wounded In Action c'est-à-dire blessé au combat) dans l'historique divisionnaire de la 5th US Division¹⁴ et dont la fiche médicale est visible (Voir Doc.4).

Diagnosis: **Contusion flexor tendons forearm, left, upper third, following C.A.W. (old) 1st & 2nd, high explosive, injuring radial spiral nerve, humerus in action June 15th, 1918 at la Rudlin, France. L.O.S. 1st.**

Operation: **Forcible extension wrist, left. Plaster Paris Dressing. L.O.S. 1st.**

ANESTHETIC RECORD

Feb. 12th. 1918. Amount: 66 cc 10 cc 10 cc 10 cc

Administration of anesthetic begun: 8:45 AM

Administration of anesthetic ended: 9:00 AM

Operation begun: 8:55 AM

Operation ended: 9:00 AM

Anesthetizer: **Sgt. C. J. J. J.**

Operator: **Capt. W. W. W.**

Asst. **Asst. Mitchell**

Edison B. Boerke

Mr. J. M. G. U. S. Army, In charge of Operating Room.

NAME OF PATIENT: **Boerke, Edison**

RANK: **1st Lt.**

COMPANY: **11th. Infantry**

377

Doc.4 : Fiche médicale du 1st Lieutenant Edison BOERKE au 11th Infantry Regiment de la 5th US Division, blessé au Rudlin le 15 juin 1918.

¹¹ JORDAN Hans, Das K.B. Landwehr Infanterie Regiment Nr. 3, München, 1925, p.87

¹² SHD, 33^{ème} CA, compte-rendu de la 21^{ème} DI pour le 2 juillet 1918.

¹³ SHD, 33^{ème} CA, compte-rendu téléphoné adressé au 33^{ème} CA le 15 juin 1918 à 16h.

¹⁴ Cité dans le listing des officiers du 11th Infantry Regiment du The Official History of the Fifth Division USA, Washington D.C., 1919, p. 391.

Plus tard, le 3 juillet, un soldat du 6th RIUS fut lui tué et 4 autres blessés par obus au Noirmont et à Sombrevoir¹⁵.

L'un d'entre eux était le Private (soldat de 2^{ème} classe) Jesse B. EMMONS, Company A, originaire de l'Alabama, qui ne put survivre à ses blessures (Voir Doc.5).

ALABAMA IN EUROPEAN WAR

Name: Emmons, Jesse B. P.O. Andalusia, Covington Co. X

Next of Kin: Ed Emmons, Andalusia.

Rank and Command: Private.

Service Record: Died from wounds.

Grave 1,
French Military Cemetery, Gérardmer, Vosges.
D.D. 7/3/18.

Authority: From OFFICIAL U. S. BULLETIN, Washington, D. C. July 18, 1918.

Alabama State Department
of Archives and History (Form EW 1)

Doc.5 :
Fiche du soldat
Jesse EMMONS,
(archives de l'Alabama)
mort de ses blessures
et enterré au cimetière
militaire français de
Gérardmer.

Afin de réduire le temps de transport des blessés, les Américains utilisaient des engins motorisés, signe de la modernité pour l'époque des États-Unis. Il existait une auto sanitaire américaine au Camp Bataille (col du Bonhomme), 4 au Rudlin, et 2 side-cars au Calvaire.¹⁶ Parmi les pertes enregistrées, il y eut celles causées par des accidents de manipulation d'armes à feu ou de grenades, très fréquents comme celui qui coûta la vie à un doughboy du 6th RIUS le 9 juillet 1918.

En tout, pendant son séjour dans la région, le 6th RIUS perdit deux hommes tués au combat, un mort par accident, 19 blessés (dont 2 par accident) et un disparu au cours de son séjour en ligne. Les pertes du 11th RIUS se seraient élevées quant à elles à 5 tués et 15 blessés mais selon une source allemande, il y aurait eu au moins un déserteur du 11th RIUS qui se serait présenté le 18 juin devant leurs lignes, plus au Sud, vers Hohrod.¹⁷

Concernant l'engagement de la 5th DIUS, il est important de relever que l'artillerie divisionnaire de cette division ne fut pas engagée dans le secteur d'Anould, car elle était encore à l'instruction au camp du Valdahon. L'appui des Américains était donc fourni durant leur séjour par les batteries françaises de la 21^{ème} DI.

Autre fait anecdotique mais fort surprenant, les Américains du 6th recueillirent un soldat français évadé qui avait réussi à franchir les lignes au nord du Noirmont le 11 juillet à 9h. Il s'agissait d'un caporal du 174^{ème} RI capturé à la Tête des Faux le 10 février 1918 qui s'est évadé d'un camp de prisonniers à Neuf- Brisach le 6 juillet et qui a refait la route en sens inverse !¹⁸

Finalement, si cette expérience ne permit pas aux soldats de cette unité de montrer toute leur mesure, elle fut dans le secteur d'Anould profitable à la 5th DIUS et ce n'est pas le Général MAC MAHON, son commandant, qui le contredit puisqu'il déclara : « Je pense que les méthodes employées ont été les meilleures et n'ont en rien diminué les qualités combattives des troupes »¹⁹, phrase finalement positive lorsqu'on considère qu'il était un farouche sceptique de l'amalgame des troupes américaines aux unités françaises...

¹⁵ SHD, 33^{ème} CA, compte-rendu de la 21^{ème} DI pour le 3 juillet 1918.

¹⁶ SHD, JMO du Groupe de Brancardiers divisionnaire de la 21^{ème} DI.

¹⁷ Dr. KREUTER Bruno, *Das K.B. Landwehr Infanterie Regiment Nr. 1*, München, 1934, p. 180.

¹⁸ SHD, 33^{ème} CA, compte-rendu de la 21^{ème} DI pour le 12 juillet 1918.

¹⁹ SHD, Mission militaire française près du 3^{ème} CAUS, Général MAC MAHON à Général WRIGHT, commandant le 3^{ème} CAUS, le 22 juin 1918.

AVEC LA 35TH DIUS

A la mi-août, c'était au tour des patrouilleurs du 138th RIUS de la 35th DIUS qui venaient d'arriver au Sud d'Orbey, d'entrer en action (Voir Doc.6).



Doc.6 : La 35th Division, à un mile (1,6 km) des tranchées dans la forêt vosgienne, France.
Source: KENAMORE Clair, From Vauquois Hill to Exermont, A History of the 35th Division, (1919, Guard Publishing Co., St. Louis, Mo.)

Très mobilisés, ils ne capturèrent cependant aucun Allemand. On apprend dans des rapports qu'en fait ces patrouilles étaient trop encadrées dans une proportion allant jusqu'à 3 officiers pour 18 hommes. Proportion qui fut plus tard revue à la baisse, car sur le conseil des officiers de liaison français, « Les officiers sont ardents et se disputent l'honneur de marcher » et doivent être ménagés car « c'est un capital précieux ».²⁰

Le 22 août 1918 fut une journée calme et ensoleillée, une patrouille allemande fut repoussée à 22h30 devant le Groupe de Combat 7 à Pairis. A titre de représailles, 159 projectiles furent envoyés sur le Linge par l'artillerie américaine, et c'était en sorte une journée « classique » de duel sur le front vosgien en 1918²¹ à ceci près que c'était l'artillerie américaine qui entra en action pour la première fois dans la haute-vallée de la Weiss. Les artilleurs étaient américains, mais ils servaient des pièces de 75mm et de 155mm de fabrication française.²²

Les hommes de la 35th ne participèrent finalement à aucune opération d'importance. La seule véritable action où fut impliquée une unité de la 35th (le 138th RIUS) se déroula au Linge le 17 août 1918, au moment où la 5th DIUS attaquait Frapelle. A 3h43, les Allemands tentèrent un coup de main sur la Courtine Nord du Schratzmaennele après un bombardement court mais violent. Voici comment le rapport officiel nous rapporta cette opération d'une manière très visuelle et presque cinématographique. Environ 200 obus dont quelques uns à gaz s'abattirent sur le groupe de combat (GC) américain, une vingtaine d'hommes, et ses tranchées de communication pour l'isoler de la ligne

²⁰ SHD, Mission militaire française près du 5^{ème} CAUS, compte-rendu du Colonel de Pélaçot, 1^{er} août 1918. Les 5th et 35th DIUS font partie du 5^{ème} CAUS en juillet-août 1918.

²¹ SHD, 33^{ème} CA, Operations Report 35th DIUS, 22nd August 1918.

²² SHD, Mission Militaire française près du 7th CAUS, ordre particulier du 33^{ème} CA du 15 août 1918.

principale. Employant alors des fusées éclairantes, les Sammies aperçurent environ 45 Allemands répartis en trois colonnes qui s'approchaient du réseau, deux colonnes sur le côté gauche, et une à droite. Comprenant immédiatement le risque, ils ouvrirent le feu avec leurs fusils-mitrailleurs Chauchat demeurés intacts.

Les Allemands déclenchèrent alors un tir dit « d'encagement » avec des obus fusants autour du GC pour bloquer l'adversaire dans ses abris. Un doughboy réussit à tirer malgré tout une fusée pour demander un barrage d'artillerie et 1 minute 30 plus tard, les premiers coups de 65 mm tirés par les batteries françaises de montagne tombent sur les tranchées allemandes. Les mitrailleuses américaines situées plus en arrière entrèrent également en action. Les Allemands furent donc obligés de regagner leurs lignes sans avoir pu aborder le GC. Les Américains n'avaient perdu aucun homme et ignoraient si les Allemands avaient eu des pertes. Par mesure de précaution, les masques à gaz furent portés durant 40 minutes.²³ D'après l'enquête du Regimental Intelligence Officer (officier de renseignement du régiment), il semble comme cela avait été craint par les hommes que les gaz n'aient pas été utilisés par les Allemands et que la fumée redoutée ait été produite par des obus explosifs.

Il est à remarquer tout de même que l'historique régimentaire allemand du K.B. Landwehr Infanterie Regiment Nr. 1, pour une raison que nous ignorons, ne dit mot de ce qui s'est passé. Il est donc difficile de corroborer totalement les faits décrits dans ce rapport américain.

Encore une fois, des pertes non liées au combat sont à signaler parmi les hommes de la 35th DIUS. Des accidents mortels se produisirent car, dans les camps et cantonnements, « les Américains circulent avec le pistolet chargé et font preuve d'une grande nervosité la nuit, menaçant les passants militaires ou civils »²⁴. Peut-être que, dans un pays où tout citoyen peut être armé constitutionnellement (2^{ème} amendement de la Constitution américaine du 15 décembre 1791 sauf les populations afro-américaines de l'époque vivant principalement dans le sud des États-Unis) l'habitude de côtoyer et d'utiliser les armes les avait rendus apparemment inconscients du danger et oublieux des précautions d'usage lors d'un tir à balles réelles. Les Vosges n'étaient pas le Far West !!!

En haut lieu, le GQG allié décida en août de la relève des 5th et 35th DIUS nécessaires pour les opérations offensives en Meuse²⁵. Il fallut remplacer ces deux divisions considérées comme alors suffisamment expérimentées par d'autres divisions américaines sans artillerie, telle la 6th DIUS, et en attendant leur arrivée, par des troupes françaises. Après moins de trois semaines de présence, le 138th RIUS était relevé par des troupes françaises.

²³ SHD, 33^{ème} CA, Operations Report 35th DIUS, 17th August 1918.

²⁴ SHD, VII^{ème} Armée, rapport du Capitaine Henry-Couannier de la Mission militaire française près la 35th DIUS, 26 août 1918.

²⁵ Les Armées françaises dans la Grande Guerre, Tome VII, 1^{er} Volume, Annexes, 1^{er} Volume, Annexe N° 569, Maréchal Foch aux généraux Pershing et Pétain, le 9 août 1918.

LES PETITES OPERATIONS DE LA 6th DIUS (51st RIUS)



Doc.7 : CARTE 6th DIUS, 51 RIUS, 9.10.1918

C'est dès leur arrivée dans le secteur le 9 septembre 1918 que les patrouilleurs américains du 51st RIUS entrèrent en action. Ainsi, le 12 septembre vers 4h30, ils durent faire usage de 25 projectiles de leur mortier de tranchées, peut-être des mortiers « Stokes », pour repousser une patrouille allemande devant le Noirmont (Voir Doc. 7).

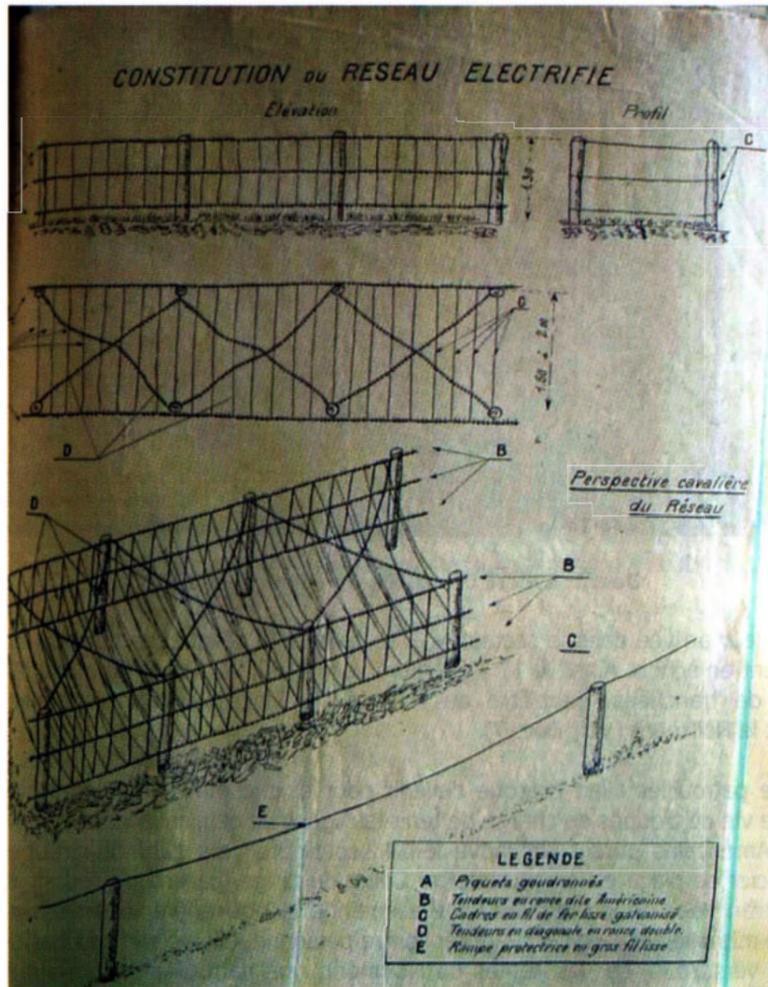
Ce jeu de patrouilles allait presque devenir pour eux, comme pour leurs prédécesseurs, une routine dans cette vie de troupes en charge de tenir les lignes de ce front « calme ». Voyez plutôt. A leur tour, les Américains prirent l'initiative le 14 septembre vers 19h. Un groupe de 10 hommes mené par un officier se plaça en embuscade au Collet du Linge. Le groupe réussit à avancer de 50 mètres dans les tranchées de la première ligne allemande et put repérer des cheminements vers des emplacements de mitrailleuses. Mais n'ayant rencontré personne, elle ne ramena pas de prisonnier. Le 18 septembre vers 7h30, sur les pentes du Noirmont, une patrouille ennemie réussit à approcher des tranchées du Groupe de Combat 7. Les Allemands y lancèrent des grenades à manche, blessant un soldat du 51st RIUS avant de disparaître rapidement sans laisser de traces.²⁶

Le lendemain matin 19 septembre à 7h, à l'intérieur des lignes alliées du Schratzmaennele, une corvée de ravitaillement du 51st RIUS tomba dans une embuscade tendue par cinq Allemands. Les hommes de corvée ripostèrent vigoureusement et les attaquants furent obligés de se replier emmenant un des leurs blessé et abandonnant sur le terrain le corps inerte du Landsturmann Vinzenz FILSER de la 6. Kompagnie du K.B. Landwehr Infanterie Regiment Nr. 1. Les doughboys récupérèrent à cette occasion 20 grenades, deux calots à cocardes bavaroises, des lettres et des cartes qui confirmaient

²⁶ SHD, 33^{ème} CA, Operations Report de la 6th DIUS, les 12, 14 et 18 septembre 1918.

tous la présence de cette unité en face de leur première ligne.²⁷ Cette action est corroborée par l'historique du 1. bLIR qui indique que « le 19 septembre, une audacieuse patrouille de la 6. Kompagnie ne remporta pas de succès malgré son allant. »²⁸

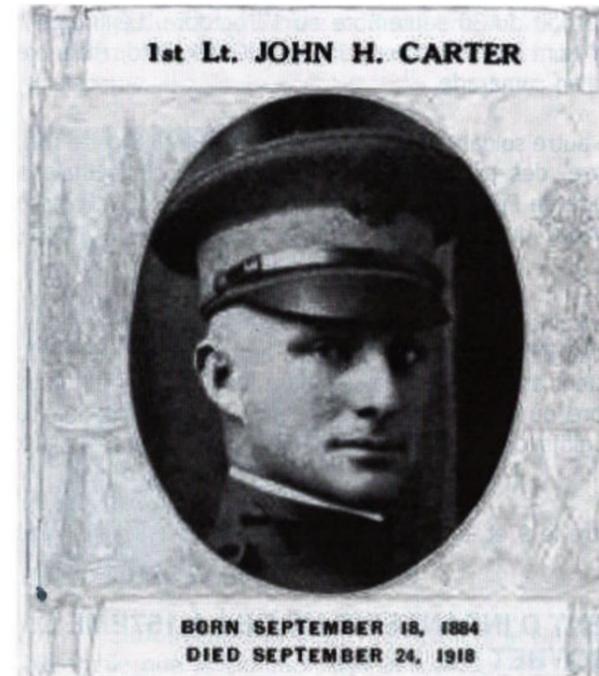
Quelques jours plus tard encore, le 24 septembre, dans la continuité des actions visant à la collecte de renseignements qui caractérisait cette partie du front, alors qu'une patrouille de 4 hommes progressait dans le No man's land à proximité immédiate des Basses-Huttes sur les pentes Ouest du Rain des Chênes, alors que deux sentinelles allemandes les avaient découverts et avaient ouvert le feu, le 1st Lieutenant John Hawkins CARTER toucha le fil électrifié du réseau de barbelé qui avait été tendu par l'ennemi à cet endroit et mourut électrocuté. Son corps ne put être récupéré que le 5 octobre suivant. (Voir Docs 8 et 9)



Doc.8 : CROQUIS d'un réseau électrifié allemand, SHD, Génie VIIème Armée, 1918.

²⁷ SHD, bulletin de renseignements du 33ème CA pour le 19.09.1918.

²⁸ Dr.KREUTER Bruno, *Das K.B. Landwehr Infanterie Regiment Nr. 1*, Munich, 1934, p. 187.



Doc.9:
Portrait du Lieutenant CARTER mort électrocuté près du Noirmont.

The History and Achievements of the Fort Sheridan Officers' Training Camps, for Fort Sheridan Association, Myron E. Adams and Fred Girton, 1920. P.57.

FIRST LIEUTENANT JOHN HAWKINS CARTER
Company F, 51st Infantry, Sixth Division. Killed in action on September 24, 1918.

Malgré tout ce qui vient d'être rapporté, cette portion du front était loin d'être hermétique. Durant tout l'été et l'automne 1918, de nombreuses patrouilles allemandes qui se glissèrent de nuit entre les différents points d'appui alliés réussirent à s'infiltrer derrière les lignes dans le but de recueillir là aussi des renseignements. Certaines patrouilles profondes (Fernstreifen) parvinrent à ramener des prisonniers lors de véritables opérations de commando qui préfiguraient celles de la 2^{ème} Guerre Mondiale. Faire un prisonnier américain était devenu un objectif prioritaire. Parmi ces patrouilleurs, ceux du Rheinische Jäger Bataillon Nr. 8 (RJB 8), cantonné à Sélestat avant-guerre, étaient connus pour faire des opérations très audacieuses.

La patrouille profonde de l'Oberjäger HARTSCHEN, composée de 5 chasseurs aguerris, passa trois jours aux alentours du Lac Noir, à plusieurs kilomètres derrière le front en pleine zone franco-américaine cachée la journée dans une maison abandonnée de Schoultzbach. Durant les nuits du 20 et du 21 septembre, elle eut l'occasion d'observer des colonnes de ravitaillement américaines sur la route de Noirrupt- Weihermatt, fortement escortées. En raison de la faiblesse de leur effectif, les Jäger renoncèrent à une attaque puisqu'il « a aucune possibilité de capturer un Américain isolé ». D'autres patrouilles allemandes signalèrent également la « bonne discipline de marche des détachements américains derrière le front », discipline payante qui permit d'éviter tout enlèvement d'un doughboy du 51st RIUS.²⁹

Durant cette période de présence du 51st RIUS, aucun soldat américain ne fut fait prisonnier par les Allemands grâce au strict respect des consignes, le Général GORDON avait en effet stipulé dès le 5 septembre que les déplacements ne se fassent que par groupes d'au moins 8 personnes armées, afin d'éviter toute surprise.³⁰

²⁹ JAKOB Walter, EBNER Walter, *Das Rheinische Jäger Bataillon Nr. 8 im Weltkrieg 1914-1918*, Berlin, 1928, p.158-159.

³⁰ SHD, 33^{ème} CA, 6th DIUS, Field Order No 10, 5 septembre 1918.

Bien au contraire, c'est le 51st RIUS qui réussit à capturer un Allemand au cours d'une rencontre de patrouilles au Nord du Linge dans la nuit du 30 septembre au 1^{er} octobre. Légèrement blessé, il dit appartenir au RJB 8. On relève un nom sur son bidon: Jäger BUCHER Otto, mais le prisonnier affirme qu'il s'agit de la « Feldflasche » d'un camarade...³¹

Le 10 octobre 1918, vers 4h du matin, un autre soldat allemand, déserteur du RJB 8 cette fois, se livra aux Américains du 51th. Las de la guerre, des privations, et à peine remis de la malaria contractée en Macédoine, Herbert GRUHN, originaire de Prusse Occidentale, avait décidé de se rendre et après avoir quitté les lignes allemandes au Nord du Linge, avait réussi à atteindre les postes américains sans encombre.³²

Le comble est que ce soit une unité américaine qui accueillit des prisonniers français évadés. Les soldats GUERIN et VIENNE, capturés pendant la 2^{ème} Bataille de la Marne au cours de l'été 1918, s'étaient échappés des casernes de Colmar et avaient ensuite réussi à rejoindre les lignes américaines au Barrenkopf dans la nuit du 29 au 30 septembre où ils avaient facilement pu se faire reconnaître comme prisonniers français évadés. Les deux fugitifs donnèrent de nombreux renseignements aux Américains sur le secteur Linge- Barrenkopf.³³

La 6th DIUS quitta ensuite les Vosges entre le 9 et le 12 octobre pour participer à l'offensive Meuse-Argonne.

LES OPERATIONS DU 371EME REGIMENT D'INFANTRIE US DE LA 157EME DI FRANCAISE DU GENERAL MARIANO GOYBET (voir Doc 10)

Intégrés dans la 157^{ème} Division d'Infanterie française de manière tout à fait surprenante, nous pouvons ajouter en complément à ce qui a été déjà dit dans la 1^{ère} partie de cet article (Bulletin N° 29-2010) que ce régiment offrait l'originalité d'être composé d'appelés (Draftees) afro-américains et non d'engagés de la garde nationale comme l'était la majorité des hommes formant les autres unités de la 93rd Division³⁴. La plupart d'entre eux étaient de plus issus de populations rurales (la formation de ce régiment avait même dû être repoussée en raison de la peur de manquer de main-d'œuvre pour la récolte de coton de 1917...³⁵) originaires principalement de Caroline du Sud et de Caroline du Nord mais aussi de Géorgie, Floride et Alabama³⁶.

La remise en état d'une unité affaiblie

C'était une unité affaiblie qui monta en camion par Habeaurupt et le Rudlin-Louschpach³⁷ s'installer en ligne dans les secteurs de la Tête des Faux et de Blancrupt, à l'Ouest d'Orbey, entre le 13 et le 16 octobre 1918.³⁸ En effet, le 371st RIUS venait de participer au sein de la 157^{ème} DI française³⁹

³¹ SHD, 33^{ème} CA, bulletin de renseignements du 2^{ème} Bureau pour le 30 septembre 1918.

³² SHD, Bulletin de renseignement N° 1412 de la VII^{ème} Armée du 22.10.1918.

³³ SHD, 10^{ème} CA, compte-rendu d'interrogatoire de deux soldats prisonniers évadés d'Allemagne, 30 septembre 1918.

³⁴ BARBEAU Arthur E. and HENRI Florette, *The Unknown Soldiers, African-American Troops in World War I*, p.79.

Les auteurs expliquent qu'il n'y avait plus assez de Guardsmen noirs pour compléter les rangs de ce régiment.

³⁵ SCOTT Emmet J., *Scott's Official History of the American Negro in the World War, 1919*, p.231, Arthur E. BARBEAU and Florette HENRI, op.cit., p.79. ROBERTS Frank E., *The American Foreign Legion, Black Soldiers of the 93rd in World War One*, Naval Institute Press, Annapolis, Maryland, 2004, p.27-29.

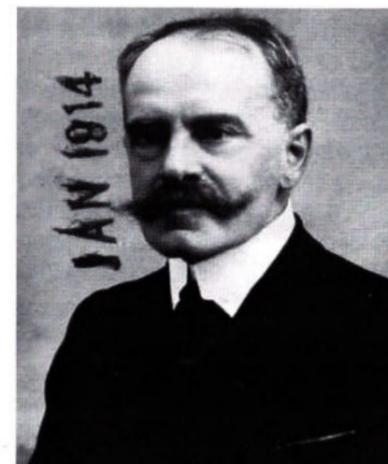
³⁶ BARBEAU Arthur E. and HENRI Florette, op.cit. p. 79.

³⁷ HEYWOOD Chester D., *Negro Combat Troops in the World War, The Story of the 371st Infantry*, Worcester, 1928, p.197. ROBERTS Frank E., op.cit., p.180.

³⁸ Le 3rd Battalion relève les Français dans le centre de résistance (CR) de la Tête des Faux, le 1st Battalion dans le CR Blancrupt, le 2nd Battalion reste en réserve à Habeaurupt-Plainfaing. Les bataillons alterneront successivement leurs emplacements.

³⁹ Rappelons que la 157^{ème} DI est une grande unité mixte composée du 333^{ème} RI français et des 371st et 372nd RIUS de couleur. Dans les Vosges, le 333^{ème} RI, « élément de résistance très sûr » (Gal GOYBET) est placé au centre de la division et les RIUS « pleins de fougue » à chaque aile, le 371st constituant la fraction Sud de cette division.

à l'offensive de la IV^{ème} Armée vers Monthois et Challerange, aux confins de la Champagne et de l'Argonne, du 27 septembre au 8 octobre. Au cours de cette offensive, le régiment avait subi des pertes considérables puisqu'elles atteignaient le chiffre de 41 officiers et 1183 hommes de troupe tués, blessés et disparus.



Doc.10 :
PORTRAIT
du Général Mariano GOYBET
en civil.

Sitôt installés et dès le 18 octobre, le Général GOYBET, commandant la 157^{ème} DI signala à sa hiérarchie que la situation des effectifs du 371st RIUS était « d'une extrême urgence » car elle ne permettait qu'« une défense illusoire dans un secteur étendu » et il lui fallait immédiatement un renfort de 1600 hommes pour compléter le régiment. Au niveau matériel, cette unité manquait de 1000 équipements (casque, bidon, cartouchière, musette, masque à gaz) et le déficit dans le domaine de l'armement était de 35 fusils-mitrailleurs et de 500 fusils 1907-15. Situation préoccupante étant donné que les armes automatiques étaient primordiales dans la défense des groupes de combat isolés de la montagne vosgienne...⁴⁰ Le régiment ne possédait de plus aucuns moyens de transport.

Le Colonel LINARD, chef de la Mission Militaire française près l'Armée américaine, appuya à plusieurs reprises les demandes de renforts pour les régiments noirs auprès du Général PERSHING, mais le commandant de l'American Expeditionary Forces était peu enclin à répondre rapidement. La situation s'aggrava encore avec l'apparition de la grippe espagnole. Début novembre, le 371st RIUS comptait 869 évacués pour maladies. La Company B recensait plusieurs cas de méningite cérébro-spinale et un sous-officier noir décéda de la grippe le 21 octobre.⁴¹

Ce n'est que peu de temps avant l'armistice que l'état des effectifs s'améliora enfin par l'arrivée de plusieurs centaines d'hommes à partir du 4 novembre, en provenance du Centre d'Instruction Divisionnaire (CID) de Bruyères puis de Corcieux. Le CID reçut 622 équipements pour soldats américains et put dès lors équiper les combattants⁴². Le 371st était dès lors remis sur pieds et ses effectifs opérationnels passèrent de 70 officiers et 1571 hommes le 19 octobre à 91 officiers et 2357 hommes le 12 novembre⁴³. Rappelons que dans le contexte ségrégationniste de l'époque et à ce stade du conflit, tous les officiers du 371st RIUS étaient blancs à la fin du conflit, tous les officiers de couleurs ayant été progressivement éloignés de cette unité combattante⁴⁴.

Outre le problème des effectifs, le commandement français était confronté au manque d'instruction du 371st RIUS. Au cours de l'offensive de Champagne, le Général GOYBET reconnaissait que « le courage et l'élan de la troupe ont largement compensé le manque d'instruction et (...) malheureusement, il y a eu de grosses pertes que des troupes plus expérimentées auraient évitées »⁴⁵. Pour palier ce manque, le Colonel LINARD (Mission Militaire française) mit à la disposition du 371st

⁴⁰ SHD, 157^{ème} DI, 1er Bureau, Note du Général GOYBET au Général commandant le 10^{ème} CA, 18 octobre 1918.

⁴¹ SHD, Journal de marche et d'opérations du Service de Santé de la 157^{ème} DI.

⁴² SHD, Journal de marche et d'opérations du CID de la 157^{ème} DI.

⁴³ SHD, Mission Militaire française près l'Armée américaine, Weekly Strength Report for Organizations of Combat.

⁴⁴ KASPI André, *Le temps des Américains 1917-1918*, Publications de la Sorbonne, Paris, 1976, p.185.

⁴⁵ SHD, 157^{ème} DI, notice du Général GOYBET sur la division, 19 octobre 1918.

RIUS dès son entrée en lignes dans les Vosges un groupe de quatre officiers formateurs français, dirigé par le Capitaine LALUBIE.⁴⁶ Un programme d'instruction intensif de 5 jours fut élaboré et mis en pratique dans chaque bataillon en réserve près de Plainfaing, à commencer par le 1st Battalion relevé du CR Blancrupt le 23 octobre. Il comprenait de multiples activités, dont de la gymnastique suédoise, le travail de l'ordre serré, la manipulation d'armes, des exercices avec grenades, l'instruction par section et par compagnie, la lecture de cartes pour les officiers et les premiers secours à administrer à un blessé⁴⁷. Des ordres furent donnés pour qu'on y abordé la lutte anti-char⁴⁸.

Ces différents exercices permirent d'amalgamer les derniers renforts et de développer le potentiel offensif du régiment par la mise en pratique lors du séjour en ligne des savoir-faire acquis...



Doc.11 :
« **Draftee*** » du **371st Infantry Regiment**
de la **157^{ème} Division française.**

**Il porte l'uniforme américain
mais a été équipé avec du matériel français,
cartouchières, casque Adrian, gourde,
fusil Berthier.**

**Exposition sur la Grande Guerre
au Musée Bossuet de Meaux,
novembre 2008.**

*** Draftee = appelé, conscrit, recrue.**

LA VIE EN LIGNE, SES ASPECTS PRATIQUES ET SES CONTRAINTES

Les relèves

Tout d'abord, il faut relever que les conditions météorologiques de cet automne 1918 furent médiocres puisqu'une fois en ligne, c'est sous la pluie et le brouillard que les soldats du 371st connurent la vie quotidienne routinière des fronts calmes. Tenue des tranchées et travaux divers, relèves en première ligne des postes avancés, de soutien et de réserve⁴⁹ selon une rotation d'environ 7 jours. Tout cela débuta dans la nuit du 14 au 15 octobre lorsqu'eurent lieu les premières relèves faites par le 371st. Les hommes prirent en charge leur nouveau secteur (DOC.12), c'est-à-dire que ceux du 1st Battalion s'installèrent dans le Centre de Résistance Blancrupt dans la nuit du 14 au 15 octobre, ceux du 3rd Battalion dans le C.R. de la Tête des Faux, le 15 et 16 octobre 1918. Ce sont aussi des éléments du 371st qui relevèrent dans la nuit du 15 au 16 octobre, des soldats français du 48^{ème}

⁴⁶ SHD, 10^{ème} CA, note du Colonel LINARD au Général commandant la VII^{ème} Armée, 17 octobre 1918.

⁴⁷ SHD, VII^{ème} Armée, Schedule of five days offensive instruction, Colonel MILES, 371st RIUS, 23 octobre 1918.

⁴⁸ HEYWOOD, op.cit., p.214-215.

⁴⁹ HEYWOOD, op.cit., p.197.

Régiment d'infanterie dans le sous-secteur du Bonhomme. Le 2nd Battalion quant à lui resta en réserve à Habeaurupt⁵⁰ jusqu'au 23 octobre date à laquelle il releva le 1st Battalion dans le CR Blancrupt.⁵¹ Le 1^{er} novembre, le 1st Battalion, qui avait terminé une période d'instruction du côté de Plainfaing, releva le 3rd Battalion dans le CR de la Tête des Faux.⁵²

Le front et les zones arrières

Les faits divers de la vie militaire dans les Vosges, parfois sanglants, devaient sembler pour ces soldats qui avaient connu le feu et les offensives de la fin septembre et de début octobre en Champagne et en Argonne, bien moins horribles et dangereux que ceux qu'ils avaient connus jusque-là. Dans les zones de demi-front et d'arrière situées du côté lorrain des Vosges où les activités civiles se poursuivaient, ils voyaient pour la première fois depuis leur arrivée en France des femmes et des enfants bien habillés, non marqués par la guerre⁵³. Les soldats y avaient des billets de logement, notamment à Habeaurupt où ils trouvaient des magasins bien approvisionnés en nourriture, bonbons et tabac et pouvaient enfin se relaxer⁵⁴.

La nourriture

Sur la vie au quotidien, plusieurs sources insistent sur le fait que les rations françaises, composées surtout de soupe et de pain, ne plaisaient pas aux soldats noirs qui ne les trouvaient pas assez consistantes. Eux avaient plutôt l'habitude de ragouts de viandes, de légumes et de pain au maïs. La ration de vin de deux quarts qui leur était distribuée et qui devait durer toute une journée était souvent consommée tout de suite, en une fois⁵⁵. En raison du manque d'habitude (les rations américaines ne comportaient pas de vin) et de contrôle de leur consommation, le vin fut retiré des rations des soldats noirs (sauf pour les...) et la vente d'alcool leur fut interdite, même à l'arrière, par une note du Général GOYBET datée du 18 octobre 1918⁵⁶. Ils reçurent une compensation en sucre. L'approvisionnement en nourriture jusqu'aux premières lignes, alors qu'il était fondamental au moral de combattants opérationnels, connaissaient certaines défaillances dues au fait que les officiers chargés de l'approvisionnement ne savait pas toujours où étaient stationnées les unités qu'ils devaient nourrir et ne pouvaient vérifier précisément les noms et le nombre des hommes dont ils avaient la charge puisque les commandants de compagnie omettaient de le faire ou de le leur transmettre, problème auquel il fallut remédier⁵⁷.

Un traitement inégal entre officiers et soldats

Les officiers, quant à eux, n'étaient pas logés à même enseigne et semblent ne pas avoir négligé les plaisirs de la table, ainsi, un officier en ligne recevait 2,5 rations là où un homme de troupe n'en recevait qu'une seule⁵⁸ et on rapporte que le Colonel MILES, commandant le 371st, fit venir dès le 16 octobre un cuisinier français du 333^{ème} RI voisin directement à son poste de commandement du Rain des Genêts (à l'Ouest du Col du Bonhomme)⁵⁹ pour améliorer son ordinaire...

Les infiltrations des patrouilles allemandes

Les lignes avancées tenues par les Américains, quant à elles, étaient continues. Les hommes des groupes de combat maintenaient la liaison par des patrouilles envoyées sur leur gauche et leur droite, de jour seulement, car à la nuit tombée, étant entourés de barbelés et par peur des patrouilles ennemies, devaient s'enfermer jusqu'au jour⁶⁰. La vigilance était de mise à chaque instant puisque, connaissant chaque pouce de terrain, les Allemands ne cessaient de s'infiltrer entre les G.C., se cachaient près des chemins et points de passage où ils attendaient des hommes isolés ou petits

⁵⁰ HEYWOOD, op.cit., p.198.

⁵¹ SHD, 157^{ème} DI, Daily Report of Events, 371st RIUS, 24 octobre 1918.

⁵² SHD, 157^{ème} DI, Daily Report of Events, 371st RIUS, 1^{er} novembre 1918.

⁵³ HEYWOOD, op.cit. p.197.

⁵⁴ HEYWOOD, op.cit. p.198.

⁵⁵ HEYWOOD, op.cit. p.33. BARREAU Arthur E. and HENRI Florette, op.cit., p.114. ROBERTS Franck E., op.cit. p.58.

⁵⁶ HEYWOOD, op.cit., p.199.

⁵⁷ HEYWOOD, op.cit., p.205-206, MEMO no 22 et 24 des 29 et 30 octobre 1918.

⁵⁸ HEYWOOD, op.cit. p.33.

⁵⁹ SHD, JMO du CID de la 157^{ème} DI, 16 octobre 1918.

⁶⁰ HEYWOOD, op.cit., p.197 et p.209.

groupes de soldats pour leur bondir dessus, les cacher avec eux avant de les ramener dans leurs lignes⁶¹. La faiblesse de la première ligne rendait évidemment la sécurité en 2^{ème} ligne précaire⁶², des mesures avaient donc été prises. Nul soldat américain n'était censé se déplacer seul en dehors des liaisons normales, sans autorisation et uniquement en cas d'extrême urgence. Chaque officier américain était même obligé d'être accompagné lors de leurs inspections dans la zone dite « de sécurité » en arrière des lignes (Col du Bonhomme, Col du Louchpach, Lac Blanc mais aussi au nord du Col du Bonhomme, la ligne de l'ancienne frontière) d'au moins deux hommes, le premier devant le précéder, l'autre le suivre et lui-même devant tenir son pistolet automatique dégainé à la main⁶³.

Le 1^{er} novembre, à 0h30, une patrouille de 15 Allemands s'approcha des lignes américaines au Sud de la Tête des Faux, vers le poste Groethner. Les Américains ouvrirent le feu et la patrouille se retira en envoyant des grenades à fusil.⁶⁴

Le 7 novembre, à 21h30, une patrouille allemande longea les lignes alliées entre les fermes de Henry-Haut et de Didier-Haut, dans le CR Blancrupt, puis se retira sous le feu américain.⁶⁵

La propagande allemande

Parmi les événements qui survinrent, on peut citer l'opération de propagande et de déstabilisation dont les troupes américaines furent la cible. Elle eut lieu au Creux d'Argent, près de la ferme « Alice Miclos », à l'aide de grenades lancées sans allumeurs et contenant des tracts. Ces tracts étaient écrits en français mais aussi en langue anglaise⁶⁶ par des Allemands qui avaient vraisemblablement vécu aux États-Unis car ils connaissaient bien l'argot américain de cette époque.

Dans leur contenu, assez long⁶⁷, les propagandistes allemands cherchaient à démoraliser les soldats américains en leur rappelant l'éloignement de leur maison, l'importance de rester en vie pour leurs proches restés au pays. Ce tract dénonçait la propagande alliée, les idéaux démocratiques, la reconquête de villes d'Alsace-Lorraine où ils ne connaissaient personne et dont ils n'ont rien à faire et il promettait finalement à ceux qui se rendraient, la sécurité, la tranquillité dans les camps allemands en attendant la fin de la guerre et le retour au pays.

Les hommes récupérèrent ces documents et les envoyèrent tout de suite au QG sans qu'aucun d'entre eux n'ait pu être influencé en aucune façon.

Les tirs d'artillerie et autres

Même en secteur calme, les tirs d'artillerie ennemis étaient quotidiens mais c'était le plus souvent un harcèlement à heures fixes qui ne duraient que quelques minutes et visaient toujours les mêmes endroits⁶⁸. Cela pouvait faire croire que tout danger était écarté mais cela n'était en fait qu'une illusion. Ainsi le 28 octobre : à 11h, un violent bombardement allemand s'abattit subitement sur les premières lignes de la Tête des Faux et du Bois Brûlé. 250 projectiles furent tirés en un quart d'heure. Ce bombardement engendra des tirs de représailles de l'artillerie lourde française (la 157^{ème} DI ne comporte aucune unité d'artillerie américaine, tout le soutien est fourni par les Français⁶⁹) sur deux batteries allemandes au Sud de Lapoutroie.

D'autres opérations de harcèlement eurent lieu comme par exemple le 24 octobre sur l'observatoire Riboud, aux Immerlins, qui fut arrosé à trois reprises par des tirs de mitrailleuses allemandes. Les balles se fichèrent heureusement dans les rochers au pied du poste.⁷⁰

Le 26 octobre : un incendie se déclara à 22h dans l'abri du PC du G.C. Weber, au-dessus de la Beu. Le feu ne fut totalement maîtrisé que le lendemain, 27 octobre, à 15h30⁷¹.

Enfin, parmi les nombreuses anecdotes qui prouvent que les Américains évoluaient en secteur calme, on peut imaginer ce que put ressentir la sentinelle afro-américaine lorsqu'elle vit le 23 octobre quatre soldats allemands jouant apparemment au football sur une route à l'Est d'Orbey⁷².

⁶¹ HEYWOOD, op.cit, p.198.

⁶² HEYWOOD, op.cit., p.210.

⁶³ HEYWOOD, op.cit., p.198 et p.210, Note No.261/3 du 6 juin 1918 et note No.1227/3 du 1^{er} novembre 1918.

⁶⁴ SHD, 60^{ème} DI, compte-rendu journalier de la 157^{ème} DI pour le 1^{er} novembre 1918.

⁶⁵ SHD, 60^{ème} DI, compte-rendu journalier de la 157^{ème} DI pour le 7 novembre 1918.

⁶⁶ SHD, 1er novembre, idem et Heywood, op.cit., p.211.

⁶⁷ HEYWOOD, op.cit., p.211 à 213. Note du 24 octobre No 348/3 et du 26 octobre Note No W/36.

⁶⁸ HEYWOOD, op.cit, p.198.

⁶⁹ SHD, JMO du 236^{ème} RAC, 28 octobre 1918.

⁷⁰ SHD, 157^{ème} DI, Daily Report of Events, 371st RIUS, 25 octobre 1918.

⁷¹ SHD, 157^{ème} DI, Daily Report of Events, 371st RIUS, 28 octobre 1918.

L'obligation de capturer des prisonniers

Devant l'importance d'exercer une pression plus forte sur l'ennemi au moment où des négociations étaient entamées, d'identifier les unités ennemies stationnées dans la région, mais aussi par l'impératif de garder ces hommes actifs autrement que dans une attitude défensive comme cela était le cas lorsqu'ils subissaient les patrouilles allemandes, le Colonel QUILLET, commandant l'infanterie divisionnaire, rédigea successivement l'ordre du 20 octobre et celui du 1er novembre 1918, ordonnant aux lieutenants d'organiser des opérations de capture de prisonniers car aucun prisonnier allemand n'avait été fait depuis leur arrivée en ligne⁷³. Chaque compagnie dut organiser des opérations ayant pour objectif la capture de prisonniers pour collecter des informations. Après avoir découpé les barbelés, la méthode prescrite était d'encercler des soldats ennemis isolés dans leurs petits postes et de les prendre par embuscade ou coup de main.

Le 27 octobre : une patrouille d'embuscade du 3rd Battalion prend position au point B.42.03, en avant des lignes sur la pente Sud de la Tête des Faux, entre 21h et 2h le 28, sans résultat.⁷⁴

Doc.12 :
Carte de stationnement du 10e CA du 28.10.1918,
centrée sur le 371th RIUS.



Des opérations de patrouilles offensives se poursuivirent avec parfois des échanges de coups de feu jusqu'à celle de la nuit du 10-11 novembre 1918 qui allait marquer la fin des opérations de guerre dans la région d'Orbey.

⁷² SHD, 157^{ème} DI, Daily Report of Events, 371st RIUS, 24 octobre 1918.

⁷³ HEYWOOD, op.cit., note No 726/3 citée en p.199, notes No 40, W/115 du 31 octobre et note No 423/3 du 1er novembre 1918 citées en p.208-209.

⁷⁴ SHD, 157^{ème} DI, Daily Report of Events, 371st RIUS, 28 octobre 1918.

10-11 NOVEMBRE 1918 : LE DERNIER COUP DE MAIN (doc.13)

Alors que des propositions d'armistice avaient été faites par les alliés, quelques opérations offensives continuaient d'être organisées pour exercer une pression sur l'ennemi et garder les hommes actifs. Le Colonel MILES du 371th RIUS dans le Memo 73 du 9 novembre 1918 détailla les préparatifs d'un de ces coups de main⁷⁵ visant à faire des prisonniers. C'est le 2nd Battalion qui fut chargé d'effectuer cette opération, dans le sous-secteur de Blancrupt, au Sud de la Tête des Faux et il eut lieu dans la nuit du 10 au 11 novembre 1918 (voir DOC.13).

L'objectif était la tranchée de Fribourg, à l'Ouest de Remomont, située sur le versant Nord du ravin de Surcenord, qui constituait un vaste no man's land entre les lignes, propice aux approches discrètes. L'unité d'attaque, sous le commandement du 1^{er} Lieutenant John B. GIVEN, était la Company H, divisée en trois groupes. Les sous-officiers devaient porter, en plus de leurs pistolets réglementaires, des bolos (larges couteaux pouvant servir de petite machette) et les patrouilleurs, en plus de leur équipement normal, devaient se munir d'explosifs et de deux paires de pinces coupantes pour venir à bout des réseaux de barbelés qu'ils auraient à traverser. Chaque soldat devait en plus se munir de 5 grenades offensives.

Le 1^{er} groupe quitta la Ferme de Henry Haut, sur la crête Jeunes Champs-La Beu, descendit dans le ravin abrupt, franchit le ruisseau et remonta péniblement sur la pente Nord où il se posta devant la tranchée de Hachegoutte, en protection du flanc gauche. Il disposait pour cela de deux fusils-mitrailleurs et de quatre fusils lance-grenades V.B. Les 2^{ème} et 3^{ème} groupes franchirent le ravin encaissé un peu plus à l'Est et coupèrent les barbelés allemands sans éveiller l'attention.

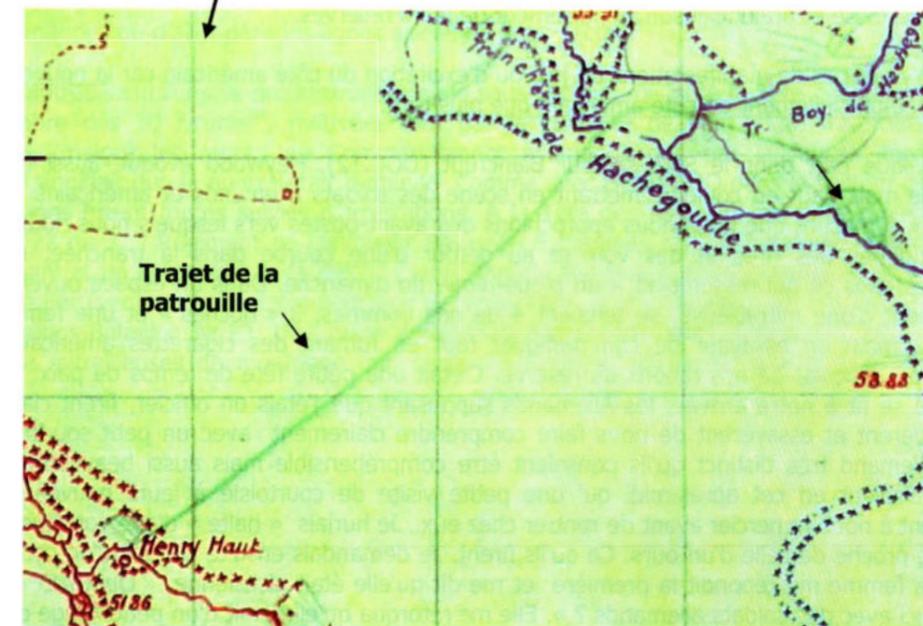
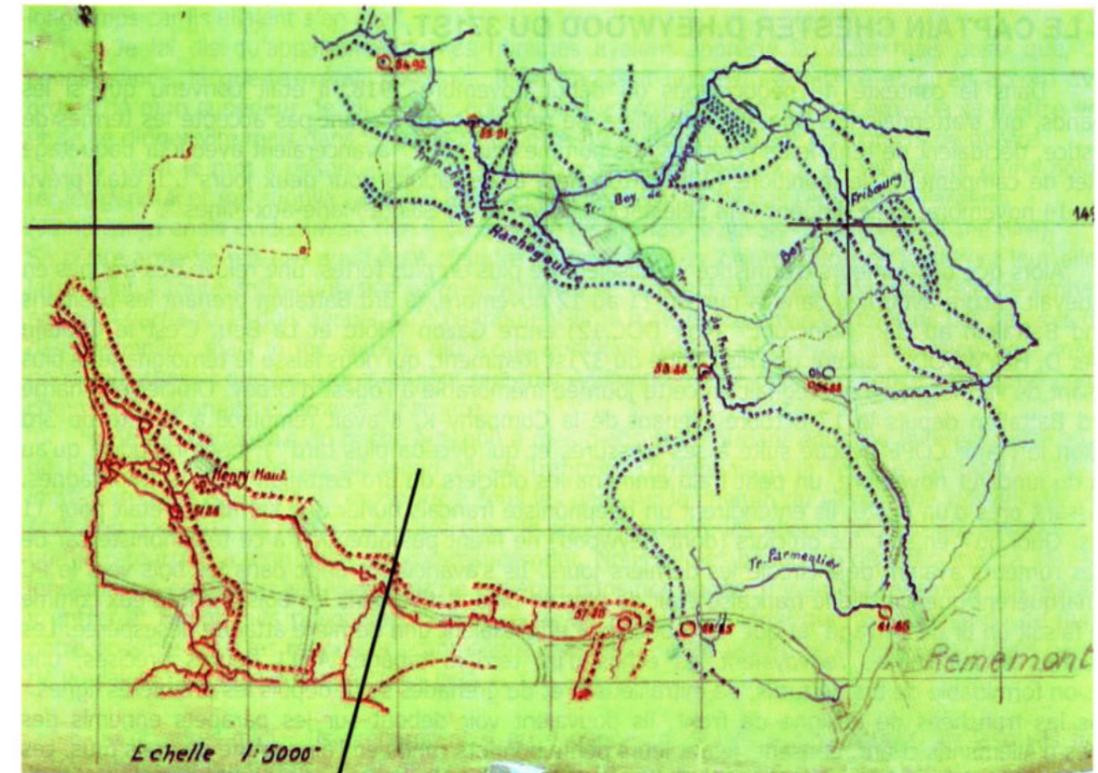
Le 2^{ème} groupe resta sur place pour garder la brèche faite dans le réseau et protéger le flanc droit.

Les 17 hommes du 3^{ème} groupe, menés par le Lieutenant W.A. THORNE, Company H, franchirent la brèche et débordant la première ligne, se rabattirent vers le Sud-est, face à leur objectif : le poste allemand de la tranchée de Fribourg, au point du plan directeur 56.4-88.7. Situation idéale pour l'attaquant puisque les Américains arrivèrent par le dessus et l'arrière et disposaient d'explosifs au besoin pour forcer les Allemands du blockhaus à se rendre. Mais quelle ne fut pas leur stupeur lorsqu'ils se rendirent compte que ce poste était vide ! Il n'y avait d'ailleurs aucun Allemand dans toute cette zone. En effet, le bLIR 3 avait adopté un système de défense fondé sur un principe de faible occupation de la première ligne, surtout la nuit. La défense devait se faire à partir de centres de résistances placés à intervalles irréguliers. Le poste 56.4-88.7 (voir DOC.13) était situé dans un vide entre deux postes retranchés.

Le 3^{ème} groupe retourna rapidement à l'endroit de la brèche, car les Allemands qui avaient entendu des bruits suspects commençaient à tirer dans la nuit noire. Les trois groupes se rassemblèrent rapidement et traversèrent le ravin de Surcenord en sens inverse avant l'aube, sans encombre mais poursuivis par les tirs au jugé de leurs adversaires. Même si le bilan de ce coup de main (aucun prisonnier et deux blessés légers chez les Américains) fut décevant par son manque de résultat, il fut, à quelques heures de l'armistice seulement, la dernière action militaire de la guerre dans le secteur de la Weiss-Anould.⁷⁶

⁷⁵ HEYWOOD Chester D., op.cit., p. 217-219

⁷⁶ HEYWOOD Chester D., *Negro Combat Troops in the World War, the Story of the 371st Infantry*, Worcester, 1928, p. 217-219 et SHD, 10ème CA, compte-rendu de la 157ème DI du 11.11.1918.



En bleu :
Lignes
allemandes

En rouge : Lignes franco-américaines.

Doc.13 :
CALQUE DU COUP DE MAIN de la nuit du 10-11 novembre 1918,
dernière opération de la guerre dans le secteur d'Orbey.

En vert hachuré, le blockhaus où devaient être capturés des Allemands.

LE 11 NOVEMBRE 1918, TEMOIGNAGE DE L'ANNONCE DE L'ARMISTICE PAR LE CAPTAIN CHESTER D.HEYWOOD DU 371ST.

Dans le contexte de négociations du début novembre 1918, il était convenu que si les Allemands, qui s'attendaient à une avancée alliée, se retiraient ou, n'ayant pas accepté les termes de l'armistice, décidaient de tenir leurs positions, les hommes du 371^{ème} avanceraient avec leur paquetage complet de campement, de munitions (120 cartouches) et de rations pour deux jours⁷⁷. Il était prévu que, le 14 novembre, ils se dirigent vers Sélestat par la Vallée de Sainte-Marie-aux-Mines⁷⁸.

Alors que des rumeurs d'armistice se faisaient de plus en plus fortes, une relève des troupes en ligne devait encore avoir lieu dans la nuit du 11 au 12 novembre, le 3rd Battalion prenant les positions du 2nd Battalion au C.R. Blancrupt⁷⁹ (voir DOC.12) entre Gazon l'Hôte et La Beu. C'est le Captain Chester D. HEYWOOD⁸⁰, auteur de l'historique du 371st Regiment, qui nous laisse le témoignage le plus saisissant de l'atmosphère qui régnait en cette journée mémorable à l'ouest d'Orbey. Officier en charge du 3rd Battalion depuis le 17 octobre (venant de la Company K, il avait remplacé à la tête du 3rd Battalion le Major COPE évacué suite à ses blessures et qui décéda plus tard⁸¹) nous rapporte qu'au matin du lundi 11 novembre, un petit train emmena les officiers du 3rd Battalion dans les montagnes. En passant près d'un poste, ils entendirent un téléphoniste français hurler que l'armistice était pour 11 heures. Quoi qu'il en soit, les officiers (dont Heywood) ne firent pas attention à ce téléphoniste car de fausses rumeurs avaient déjà circulé les derniers jours. Ils s'avancèrent donc dans les bois vers le PC et remarquèrent que l'artillerie française était de plus en plus active dans les bois derrière eux comme si elle faisait un tir de barrage et que les « boches » effectuaient une dernière attaque désespérée. Les montagnes et les vallées renvoyaient les échos d'un terrible tapage. A 11 heures précises, une explosion formidable de tirs de fusils, de mitrailleuses et de grenades se fit depuis les premières lignes. Depuis les tranchées de la ligne de front, ils pouvaient voir debout sur les parapets ennemis des groupes d'Allemands criant, dansant, jetant leurs petits bonnets ronds en l'air comme de vrais fous. Les Allemands dès qu'une fusée avait annoncé l'Armistice de leur côté s'étaient mis à lancer au fond du ravin devant eux toutes les grenades qu'ils pouvaient trouver et les mitrailleurs avaient tourné leurs armes vers le fossé et tiraient jusqu'à épuisement de leurs réserves.

Il n'y eut pas de manifestations de joie ou d'excitation du côté américain car la nouvelle n'ayant été confirmée officiellement du côté américain que plus tard.

Quelque part dans le Sous-secteur Blancrupt (DOC.12), Heywood évoque aussi un épisode anecdotique mais haut en couleur mettant en scène des soldats allemands et américains mais aussi une civile. « A mesure que nous nous approchions des avant-postes vers lesquels nous nous dirigeons, nous entendîmes des rires et des voix et au détour d'une courbe dans la tranchée, nous nous retrouvâmes dans ce qui ressemblait à un pique-nique du dimanche. Dans un espace ouvert, derrière l'emplacement d'une mitrailleuse, se tenaient 4 de nos hommes, 3 « boches » et une femme. Ils se serraient la main en essayant de communiquer tout en fumant des cigarettes américaines et en mangeant du chocolat de nos rations de réserve. C'était une petite fête de temps de paix. Un silence embarrassé se fit à notre arrivée, les Allemands supposant que j'étais un officier, firent claquer leurs talons, saluèrent et essayèrent de nous faire comprendre clairement avec un petit sourire moqueur dans un allemand très distinct qu'ils pensaient être compréhensible mais aussi beaucoup de gestes qu'ils ne faisaient en cet après-midi qu'une petite visite de courtoisie à leurs nouveaux amis et s'apprêtaient à nous remercier avant de rentrer chez eux...Je hurlais « halte » d'une voix que je voulais être la plus proche de celle d'un ours. Ce qu'ils firent. Je demandais ensuite si quelqu'un comprenait le français. La femme me répondit la première et me dit qu'elle était alsacienne. « Quoi ? Et que faites-vous donc ici avec des soldats allemands ? ». Elle me rétorqua qu'elle était d'un petit village derrière les lignes, qu'un des soldats était son petit ami, qu'ils étaient tellement heureux que la guerre soit finie qu'ils avaient traversé les lignes pour fêter cela avec nos hommes, qu'ils en avaient profité aussi pour

⁷⁷ HEYWOOD, op.cit., ordre spécial No 91 du 10 novembre 1918, complété par un MEMO du Major, J.B.PATE, chef du 1st Battalion cités p.220.

⁷⁸ HEYWOOD, op.cit., p.216 et p.221.

⁷⁹ HEYWOOD, op.cit., Ordre No3 cité p.221.

⁸⁰ HEYWOOD, op.cit., p.221-223.

⁸¹ HEYWOOD, op.cit., p.198.

voir s'ils pouvaient récupérer un peu de nourriture et de tabac et qu'ils ne nous dérangeraient pas plus longtemps car ils allaient s'en aller.

Je lui dis qu'apparemment mes hommes avaient apprécié la visite mais aussi que, à ma connaissance, la guerre n'était pas finie. Il ne s'agissait que d'un armistice et qu'en accord avec les ordres de mon supérieur, je lui saurais gré de bien vouloir demander à ses amis de se mettre en rang et de se diriger vite mais dans le calme vers notre QG puisqu'ils étaient prisonniers de guerre. En entendant le mot « prisonnier », son amoureux se jeta à mes pieds en me tenant d'une poigne de fer les genoux et me supplia avec des larmes plein les yeux de ne pas l'envoyer à l'arrière. (Je ne comprenais évidemment rien à ce qu'il me disait mais je savais ce qu'il voulait me dire). Sa petite amie se mit elle aussi à se plaindre en français. Les 2 autres Boches joignirent leur allemand larmoyant à toute cette confusion et mes hommes se tenaient sans rien faire dans silence embarrassé en me regardant. Je dois avouer qu'à ce moment-là je n'avais pas envie de faire de ces pauvres diables des prisonniers mais je me souvins alors que quelques heures auparavant ils faisaient leur maximum pour nous tuer et que les ordres étaient que tout Allemand trouvé dans nos lignes devait être considéré comme un prisonnier et envoyé à l'arrière.

Je me dégageais du boche à genou à mes pieds et en hurlant pour me faire entendre au milieu de ces cris et plaintes en allemand et en français, j'ordonnais à la femme de quitter nos lignes immédiatement et lui dis de rapporter à tous les gars sur le chemin du retour que s'ils savaient ce qui était bon pour eux, ils resteraient chez eux. Je poussai ensuite les Allemands distraits devant moi alors que je retournais à mon poste de commandement. Nous eûmes beaucoup de difficultés ce jour-là et le lendemain à empêcher les Allemands de pénétrer dans nos lignes. Il y en eut tellement qui réussirent à y entrer et furent faits prisonniers que je reçus un appel du colonel qui nous demanda de faire tout notre possible pour les repousser étant donné que derrière les lignes, ils étaient submergés par eux et ne voulaient plus être dérangés pour cela ».

Cet après-midi, Ils préparèrent 3 ou 4 panneaux cloués à des piquets sur lesquels fut écrit « Verboten » et qui furent placés devant les lignes.

Par des ordres du Colonel MILES des 11 et 12 novembre, toute arrivée d'Allemand fut repoussée et interdite sous peine d'arrestation⁸². Il fut interdit à tout soldat, américain ou français, d'aller visiter les lignes allemandes ou d'aller dans les lignes alliées du sous-secteur⁸³ ».

D'autres incursions se produisirent dans le sous-secteur voisin de la Tête des Faux (DOC.12) le 11 novembre dès 10 heures⁸⁴, motivées tant par la curiosité de voir et de fraterniser avec des Américains (malgré les ordres du Commandement allemand) que par la fausse impression que l'armistice signifiait que la guerre était terminée. Comme avec HEYWOOD dans le secteur de Blancrupt, ces incursions furent toutes suivies d'arrestations. A la Tête des Faux, 38 hommes furent arrêtés en tout dont 27 du 3^{ème} Régiment de Landwehr Bavaois, 6 hommes du 22^{ème} Bataillon de Minenwerfer, leur Leutnant et un Feldwebel de la 306^{ème} Compagnie de Minenwerfer⁸⁵, 1 homme du 1^{er} Régiment de Chemin de Fer (venu de Lapoutroie pour voir les Américains et les tranchées ennemies) et 2 hommes du Armierungs-Bataillon Nr.23. Une autre arrestation eut encore lieu⁸⁶, celle d'un soldat de la 253^e Section de mitrailleuses de montagne qui, cantonné à Orbey, était monté à la Tête des Faux par curiosité.

⁸² HEYWOOD, op.cit., p.225, Memorandum No82 du 12 novembre

⁸³ HEYWOOD, op.cit., p.226, ordre No4 du 12 novembre.

⁸⁴ SHD, 157^e DIVISION, liste des prisonniers allemands du 11 novembre 1918 et 10^e CA, interrogatoires de prisonniers datant du 14 novembre 1918.

⁸⁵ A noter que «le Leutnant et le Feldwebel des Minenwerfer qui avaient reçu l'ordre de démonter le Flügelmminenwerfer de la Tête des Faux. Une partie de leur personnel se trouvant dans les lignes adverses, ils sont allés les chercher et ont été retenus par les Américains ». 10^e CA, interrogatoires de prisonniers datant du 14 novembre 1918.

⁸⁶ SHD, 10e CA, 157^eDI, liste de prisonniers allemands, 11 novembre 1918.

LE DÉPART APRÈS LE 11 NOVEMBRE 1918

La collecte du matériel (munition, nourriture, équipement anti-gaz...) fut planifiée au Louschpach, la construction des défenses et travaux fut stoppée et le maintien d'une discipline sévère en prévision de débordements imposée⁸⁷.



Doc.14 :

Le 11 février 1919, soldats du 371st Infantry Regiment dans le port de Hoboken (New Jersey) près de New York City à leur débarquement de l'USS LEVIATHAN.

A noter que les hommes ont troqué après le 23 décembre 1918

leur main rouge pour un badge représentant un casque français Adrian bleu horizon sur fond noir cousu sur la manche de leur capote.

Cependant avec la disparition du stress lié à la guerre, il fut plus difficile de maintenir la discipline qui avait existé pendant longtemps. Quelques-uns des hommes du 371st essayèrent de faire la fête à Habeaurupt et Plainfaing mais cela eut pour résultat qu'il fallut patrouiller, arrêter les soldats ivres et imposer un couvre-feu dans ces localités.

Concernant les villages de la Vallée de la Weiss, des ordres parvinrent le 13 novembre qui disaient que le régiment devait se diriger vers l'Allemagne, en troupes d'occupation en passant par des villages alsaciens pavoisés qui les attendaient mais un contre-ordre leur parvint alors qu'ils étaient déjà en route et dans la nuit du 15 au 16 novembre. C'est vers Entre-Deux-Eaux et Bruyères où ils stationnèrent pendant deux mois avant de repartir⁸⁸.

Il est à noter que le commandement français a beaucoup apprécié le comportement des régiments noirs au feu. Il refusa à deux reprises au moins, en août et en octobre 1918, le retour de ces derniers au sein de l'armée américaine alors que le Général PERSHING, pressé par des raisons

⁸⁷ HEYWOOD, op.cit., p.226, MEMO No79 du Colonel MILES.

⁸⁸ HEYWOOD, op.cit, p.229.

politiques, songeait à transformer les quatre RIUS de couleur détachés dans l'armée française en des unités de pionniers ou de munitionnaires, c'est-à-dire en des non-combattants.

Cette solution aurait entraîné la dissolution de deux divisions françaises, solution que le Général PETAIN trouvait inenvisageable en pleine bataille. PETAIN rappelle également quel gâchis le transfert de ces soldats afro-américains (formés comme combattant et non comme personnels du Service of Supply) vers des unités non-combattantes aurait été⁸⁹ mais le besoin en combattants aguerris ne se faisant plus sentir, les hommes du 371st RIUS retournèrent définitivement sous commandement américain lors de la dissolution de la 157^{ème} Division GOYBET le 12 décembre 1918.

Regroupés dans le Centre d'Embarquement Américain en janvier, ils partirent en bateau de Brest le 3 février et arrivèrent à Hoboken (New Jersey, près de New York City) le 11 février 1919.⁹⁰ Leurs mérites n'ont pas été reconnus à cette époque aux Etats-Unis alors qu'ils furent largement décorés par les autorités françaises. Sur 184 décorations attribuées⁹¹, 156 étaient françaises.

LA VISION FRANÇAISE DU SOLDAT AMERICAIN

Ne faudrait-il pas en guise de pré-conclusion aborder un aspect qui jusqu'ici n'est pas passé dans les descriptifs d'opérations mais qu'il serait bon pourtant d'évoquer tant les mentions éparses au gré des rapports existent et méritent d'être retenues et sans lequel la perception de ce que fut l'engagement de ces soldats ne saurait être complète ?

C'est en se tournant, presque paradoxalement au premier abord, vers ces dossiers de la Commission de contrôle postal qui filtrait le courrier des troupes françaises que des témoignages de première main mais indirects ont tout naturellement surgi de ces rapports aux dates de passage des forces armées américaines. Ainsi, le doughboy y est dépeint en général de façon positive par les poilus qui le côtoient dans notre secteur.

Les premiers Américains de la 5th DIUS se font déjà agréablement remarqués par le Lieutenant-colonel GAUTHIER du 137^{ème} RI qui tient la Tête des Faux : « Le contact avec les Américains est très bon. La vie en commun avec eux provoque l'émulation et a une excellente influence » sur le soldat français.⁹²

Les hommes des deux sections de mitrailleuses du 65^{ème} RIT de l'Adjudant JOUET qui avaient été « chassés » des Immerlins par les Américains⁹³ du 11st RIUS et qui ont dû remonter sur leurs emplacements le 22 juin, ont vécu durant 48 heures avec leurs homologues américains, les Gunners. « Ils en ont rapporté une excellente impression et le racontent autour d'eux. »⁹⁴

Le commandant du Centre d'Instruction Divisionnaire de la 19^{ème} DI rappelle que « les renforts américains (de la 35th DIUS) qui arrivent sans discontinuer stimulent puissamment l'ardeur et la confiance du soldat français. Le moral de ceux-ci s'est visiblement affermi devant la confiance absolue et la conviction profonde » des Américains.⁹⁵

Un territorial du 90^{ème} RIT fait un éloge écrit de ces Américains de la 35th DIUS le 22 août 1918 : « C'est plaisir de voir des troupes jeunes, et pleines d'allant. Ils n'aiment pas les boches ! »⁹⁶ Un poilu de la 19^{ème} DI signale au sujet des unités de la 6th DIUS « Leur organisation est admirable et ils m'émerveille à tous les points de vue. »⁹⁷ Un artilleur du 7^{ème} RAC (19^{ème} DI) précise dans sa lettre « Les Américains aiment beaucoup les Français, mais les Anglais, ce n'est pas la même chose »⁹⁸ Les paroles d'un soldat du 48^{ème} RI (19^{ème} DI) en route vers la Tête des Faux en disent plus long sur les Sammies de la 35th DIUS « Nous sommes presque toujours en liaison avec eux et ils sont vite

⁸⁹ SHD, lettres du Général PETAIN au Maréchal FOCH du 22 août 1918 et du Général PETAIN au Général PERSHING du 24 octobre 1918.

⁹⁰ 93rd Division Summary of Operations in the World War, by the American Battle Monuments Commission, United States Government Printing Office, 1944, p.24.

⁹¹ HEYWOOD, op.cit., p.300-305.

⁹² SHD, Service du Moral, compte-rendu sur le moral du 137^{ème} RI, 7.08.1918.

⁹³ Voir la 1ère Partie de cet article dans le Bulletin N° 29- 2010 de la Société d'Histoire du canton de Lapoutroie-Val d'Orbey, p. 63.

⁹⁴ SHD, Service du Moral, rapport mensuel sur le 65^{ème} RIT, 7.07.1918.

⁹⁵ SHD, Service du Moral, compte-rendu du CID 19, 1.09.1918.

⁹⁶ SHD, Contrôle postal de la VIIème Armée, lettres du 90^{ème} RIT, sondage du 23.08.1918.

⁹⁷ SHD, Contrôle postal de la VIIème Armée, lettres du CID 19, sondage du 6.09.1918.

⁹⁸ SHD, Contrôle postal de la VIIème Armée, lettres du 7^{ème} RAC, 7.09.1918.

camarades et leur tabac est bien partagé. Ils ont de bons chevaux et un matériel épatant (...) Ils n'ont pas l'air d'aimer beaucoup le boche et veulent entrer en Alsace à toute force ».99

Si le poilu est plutôt admiratif devant le soldat du Nouveau Monde, quelques bémols subsistent néanmoins. Tout d'abord, la présence américaine fait craindre à certains Français une prochaine action offensive qui mettrait fin à la quiétude du secteur.¹⁰⁰ Ensuite, le doughboy est accusé de ne pas nettoyer suffisamment les tranchées, les abris et les cantonnements et de « laisser traîner quantité d'objets de toutes sortes après leur départ »¹⁰¹. Le gaspillage choque ce territorial habitué depuis près de quatre ans à la récupération des matériaux. Il est à noter que Hans JORDAN, même si on peut évidemment le soupçonner de vouloir dénigrer, nous rapporte plus ou moins l'inverse. Lors de l'une des leurs patrouilles profondes en zone ennemie, qui avait mené un groupe de Bavarois du 3^{ème} Régiment de Landwehr vers Plainfaing, en juillet 1918¹⁰², avaient été trouvés en chemin près du Col du Bonhomme quatre abris propres qui, selon l'auteur, par leur propreté n'avaient pu être occupés par des Français, ce qu'une inscription en anglais leur avait confirmé.

Enfin, les récriminations d'ordre économique sont les plus nombreuses. Le pouvoir d'achat des Américains est en effet supérieur à celui des Français, car « ils touchent 9 francs d'indemnité par jour » comme le souligne avec jalousie un artilleur du 2^{ème} RAM.¹⁰³ Les artilleurs accusent ainsi les Américains d'être à l'origine de l'augmentation des prix des denrées chez les mercantis. Une accusation plus « grave » encore provient du sergent français chargé de la garde des meubles et objets civils évacués et enfermés dans l'église de Pairis : il impute aux soldats américains de la 6th DIUS un vol de cierges et de bougies dans ladite église ! Cette plainte donne lieu à une enquête conjointe de la Prévôté française et de la Military Police. Il en résulte que ce vol a très bien pu être commis par d'autres militaires que les soldats américains...¹⁰⁴ En dehors de ce petits tracas, la présence américaine a globalement renforcé l'état d'esprit des Français dans le secteur d'Anould.

Les régiments noirs de la 157^{ème} DI ont quant à eux provoqué l'étonnement et la confusion dans l'esprit des Français, en témoignent ces écrits du rédacteur du Journal de Marche et d'Opérations de la 162^{ème} DI, qui n'était certainement pas le plus fruste des poilus, en date du 15 octobre 1918 : « Nous sommes en liaison à gauche avec le 371^{ème} Colonial Mixte américain »¹⁰⁵ ! Le Général GOYBET prétend qu'il existe de « très bonnes relations aussi bien avec les populations civiles qu'entre les diverses unités françaises et américaines de la division. »¹⁰⁶

CONCLUSION

À un moment où le sens de la guerre commençait à tourner en faveur des alliés après l'essoufflement des grandes offensives allemandes du printemps, la succession sur cette portion de front montagneux et considéré comme calme de plusieurs divisions de l'armée des États-Unis d'Amérique à partir du mois de juin 1918 fut la concrétisation visible et active de l'aide promise par ce pays en 1917, tout en permettant à certaines unités d'effectuer le passage de l'entraînement à l'action dans la phase critique du « baptême du feu » .

Ces hommes venus de l'autre bout du monde à une époque où les possibilités technologiques dans les moyens de transport étaient encore rudimentaires et les moyens de communication quasi inexistantes furent bien involontairement les symboles d'un processus qui allait marquer le XX^{ème} siècle, la mondialisation. En plines Vosges, ils représentaient leur pays les États-Unis d'Amérique qui finissait de se construire. Il était en passe de devenir une grande puissance en rompant avec ses principes isolationnistes et culturellement, c'étaient des hommes du Nouveau monde qui retrouvaient ainsi pour beaucoup d'entre eux leurs racines avec l'Ancien monde.

⁹⁹ SHD, Contrôle postal de la 19^{ème} DI, 30.08.1918.

¹⁰⁰ SHD, Contrôle postal de la 19^{ème} DI, 30.08.1918.

¹⁰¹ SHD, Service du Moral, rapport mensuel sur le moral du 43^{ème} RIT, 6.08.1918.

¹⁰² JORDAN H., op.cit., p.88

¹⁰³ SHD, Contrôle postal de la VII^{ème} Armée, lettres du 2^{ème} RAM, sondage du 12.06.1918.

¹⁰⁴ SHD, Mission Militaire française près l'Armée américaine, Relations avec les civils, compte-rendu du Cne Lambert de la Prévôté française près la 6th DIUS, 31.10.1918.

¹⁰⁵ SHD, Journal de marche et d'opérations de la 162^{ème} DI. Cette division occupe le secteur de Gérardmer, du

Linge à la vallée de la Fecht. Elle y a relevé la 6th DIUS à la mi-octobre 1918.

¹⁰⁶ SHD, Service du Moral, compte-rendu du Général GOYBET sur le moral de la 157^{ème} DI, 6.11.1918.

SOURCES

Bibliographie américaine

- A Brief History of Seventh Engineers 5th Division 1917-1919, sans date.
- BARREAU Arthur E. and HENRI Florette, The Unknown Soldiers, African-American Troops in World War I, Da Capo Press edition, 1996.
- HEYWOOD Chester D., Negro Combat Troops in the World War, The Story of the 371st Infantry, Worcester, 1928.
- The Official History of the Fifth Division USA, Washington D.C., 1919.
- Général PERSHING John J., Mes souvenirs de la guerre, Paris, 1931, 2 vol.
- Records of the World War, Field Orders, 1918, 5th Division, Washington D.C., Government Printing Office, 1924.
- KENAMORE Clair, From Vauquois Hill to Exermont, A History of the 35th Division, Guard Publishing Co., St. Louis, Mo., 1919.
- ROBERTS Franck E., The American Foreign Legion, The Black Soldiers of the 93rd in the World War I, Naval Institute Press, Annapolis, 2002.
- SCOTT Emmet J., Scott's Official History of the American Negro in the World War, 1919.
- STALLINGS Laurence, The Doughboys, Harper and Row, Publishers inc., New York City, New York, 1963.
- THOMAS Shipley, The History of the A.E.F., New York, 1920.
- WEIGLEY Russel F., History of the United States Army, Mac Millan, New York, 1967.
- WERNER Bret, Uniforms, Equipment and Weapons of the American Expeditionary Forces in World War I, Schiffer Publishing, 2006.
- 93rd Division Summary of Operations in the World War, by the American Battle Monuments Commission, United States Government Printing Office, 1944.

Bibliographie française

- FOMBARON Jean-Claude, « 1918 : Les Américains dans les Vosges » in Bulletin de la Société Philomatique vosgienne, Année 1992/1993-Vol.XCV, Saint-Dié-des-Vosges, 1992.
- Maréchal FOCH, Mémoires pour servir à l'histoire de la guerre 1914-1918, Paris, 1931, 2 vol.
- KASPI André, Le temps de Américains 1917-1918, Publications de la Sorbonne, Paris, 1976.
- Ministère de la Guerre, Les Armées françaises dans la Grande Guerre, Paris, 1922-1938.

Bibliographie allemande.

- JAKOB Walter, EBNER Walter, Das Rheinische Jäger Bataillon Nr. 8 im Weltkrieg 1914-1918, Berlin, 1928.
- Generalmajor a.D. JORDAN Hans, Das K.B. Landwehr Infanterie Regiment Nr. 3, Munich, 1925.
- Dr. KREUTER Bruno, Das K.B. Landwehr Infanterie Regiment Nr. 1, Munich, 1934.
- OBKIRCHER Walter, General Erich von Gündell, Hambourg, 1939.

Service Historique de la Défense (SHD) – Château de Vincennes. Archives de la Mission Militaire Française près l'Armée américaine

- Archives de la VII^{ème} Armée
- Archives du 33^{ème} Corps d'Armée
- Archives du 10^{ème} Corps d'Armée
- Archives de la 21^{ème} Division d'Infanterie
- Archives de la 157^{ème} Division d'Infanterie
- Archives du 137^{ème} Régiment d'Infanterie
- Archives des Commissions du Contrôle postal et du Service du Moral
- Journaux de Marche et d'Opérations des différentes unités citées

Sites internet

- Mémoiredeshommes.sga.defense.gouv.fr
- Ingenweb.org/ingreene (Comté de Greene, Indiana)

En.wikisource.org/wiki/Page :

The History and Achievements of the Fort Sheridan Officers' Training Camps, for Fort Sheridan Association, Myron E. Adams and Fred Girton, 1920. P.57 (Lieutenant J.H. Carter).

EFFACER LES SÉQUELLES DE LA GUERRE : LA REMISE EN ÉTAT DU CHAMP DE BATAILLE DU LINGE 1919 - 1934

Florian HENSEL

« Près de vingt ans se sont écoulés depuis que le clairon de l'Armistice sonna, par une matinée automnale, la fin de l'hécatombe. La France crucifiée de 1914 à 1918 enlevait son suaire. La guerre hideuse entraînait dans l'ombre, mais nous distinguions encore ses traits, nous sentions le souffle délétère de sa bouche, nous étions semblables à des rescapés, devant un amoncellement de ruines, et nous ne pouvions contempler, sans d'amères nausées, l'horreur du spectacle des régions meurtries où se retrouvaient la face camarde, les yeux vides et l'angoissant rictus de la Mort. »¹.

Par ces propos, Edmond Picard, architecte en Alsace au lendemain de la Grande Guerre, dresse un portrait bien sombre du relèvement de la région. En effet, le temps des batailles laisse rapidement place au temps de la reconstruction. Cependant, ce dernier semble bien long à arriver dans certains endroits.

Cela est notamment le cas pour le champ de bataille du Linge. Au lendemain de son classement au titre des Monuments Historiques, le 11 octobre 1921, la remise en état de ce site semble compromise. La législation interdisant toute action dans la zone protégée, il faut attendre le déclassement d'une partie du secteur pour mettre en route le vaste chantier de remise en état du site. Celui-ci n'intervient finalement que le 12 mars 1932 après de longues tractations administratives. Ainsi, l'heure de la remise en état sonne bien tardivement pour l'ancien champ de bataille alors que les municipalités voisines ont déjà achevé leur renaissance depuis plusieurs années².

Entre malversations en tous genres, escapades frauduleuses et entorses plus ou moins tolérées à la législation relative aux Monuments Historiques, la remise en état du site est pleine de soubresauts. C'est à l'explicitation des tumultueuses étapes qui ont conduit à la réhabilitation du site que le présent article est consacré.



Le paysage désolé du champ de bataille (Collection F. Hensel)

¹ Picard Edmond, *La Reconstruction en Alsace*, Strasbourg, édition de l'Alsace à l'œuvre, 1937, p. IX.

² La fête artisanale de 1925 est présentée comme « le plus éclatant exemple de relèvement qu'une petite ville ait jamais donné au lendemain d'immenses désastres guerriers ». Celle-ci, marque en effet la fin de la reconstruction des localités de la Vallée de Munster. Elle se déroule entre le 30 mai et le 23 août 1925. (Source : SCHMITT R., « L'Exposition artisanale de Munster » in *A.S.H.V.M.*, Munster, 222 1974, pp. 122-127.)

UNE SITUATION CONFUSE AU LENDEMAIN DE LA GRANDE GUERRE

Une fois passée l'euphorie de l'Armistice, la remise en état de l'ancien champ de bataille du Linge est retardée pour plusieurs raisons. D'une part, la complexité de la situation administrative de l'Alsace au lendemain de la Première Guerre mondiale retarde le traitement des dossiers relatifs aux dommages de guerre. Ainsi, dans le reste de la France, les chantiers de reconstruction sont régis par la loi du 17 avril 1919, plus communément appelée *Charte du sinistré*. Au sein de cette dernière, c'est principalement l'article 46 qui est usité pour le traitement des anciens champs de bataille³. Bien que cette loi soit appliquée à l'Alsace-Moselle par le décret du 3 septembre 1920, une autre législation est également en vigueur et interfère avec la législation française. Il s'agit d'une loi d'Empire datée du 3 juillet 1916 qui propose elle aussi un barème d'indemnisation pour les dommages de guerre reposant cependant sur des critères différents.

Par ailleurs, l'intérêt des pouvoirs publics pour le Linge est également limité en raison de la définition de secteurs prioritaires à remettre en état au lendemain du conflit. Ainsi, les équipes de reconstruction s'attachent avant tout à remettre en état les communes ainsi que les principales infrastructures de production. L'ancien champ de bataille étant majoritairement composé de pâtures et de forêts est alors considéré comme un secteur de deuxième urgence. A titre de comparaison, Edmond Michel⁴ évoque l'avancement du relèvement du département du Haut-Rhin depuis la fin des hostilités. En 1932, ce sont ainsi 220 953 hectares qui ont été purgés de la présence de projectiles divers ou d'infrastructures militaires, 10 245 000 m³ de tranchées qui ont été comblés et 77 519 tonnes de munitions qui ont été enlevées et détruites⁵, ce qui en dit long sur l'ampleur de la tâche qui a été réalisée.

En parallèle à la mise au second plan du champ de bataille du Linge au lendemain du conflit, son classement au titre des Monuments Historiques ne facilite pas non plus le démarrage des travaux. En effet, ce statut protégé interdit toute modification de l'apparence du site. Ceci est d'autant plus accentué ici que ce site a été protégé précisément pour son statut particulier de « souvenir de guerre ». Au final, seuls quelques travaux limités ont été réalisés, que ce soit de manière officielle ou frauduleuse, avant la remise en état complète du site. Il s'agit notamment d'opérations de désobusage des sols, mais également de quelques cas de récupération de matériaux dans des buts des plus variés.

UN PRÉALABLE INDISPENSABLE : LES OPÉRATIONS DE DÉSOBUSAGE

La récupération des engins explosifs et des munitions représente la première phase des travaux à mener à bien en raison de leur dangerosité. Ceci est à mettre en corrélation avec la place prépondérante occupée par l'artillerie dans ce conflit d'un genre nouveau. Au lendemain de la guerre, les projectiles non explosés représentent une menace pour le chantier de réhabilitation du site ainsi que pour les civils qui le parcourent, et plus particulièrement les nombreux touristes.

Les premiers travaux de désobusage sont entrepris par l'armée française dès la cessation des combats. Ceci consiste alors à collecter non seulement les munitions mais également le matériel encore présent, comme par exemple les réseaux téléphoniques ou encore les éléments utilisés pour aménager les abris. Après le départ des soldats, la priorité est donnée au déminage des communes. Toutefois les interventions des équipes du génie qui y sont préposées ne sont que ponctuelles car la détection des anciens engins de guerre n'est pas effectuée de manière systématique. Ainsi les éléments mis à jour sont provisoirement stockés dans des abris de l'ancien champ de bataille, ce qui représente un danger considérable pour les personnes travaillant dans les environs ainsi que pour les visiteurs qui les assimilent à des « souvenirs ». Dans son rapport du 15 octobre 1919, Frédéric Robida estime toutefois que le plus gros des travaux de désobusage est achevé. Au fil des années, différents articles parus dans la presse régionale renvoient cependant aux combats de l'été 1915, dont les obus traversent les années pour atteindre leurs cibles :

³ Nous avons déjà évoqué ce dernier dans un précédent article évoquant le classement du champ de bataille du Linge au titre des Monuments Historiques : *Bulletin de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie - Val d'Orbey*, N° 29, 2010.

⁴ MICHEL Edmond, *Les Dommages de Guerre de la France et leur Réparation*, Nancy-Paris-Strasbourg, éditions Berger-Levrault, 1932, 656 p.

⁵ D'après ses calculs, cela représente environ 6% de l'ensemble des travaux réalisés en France à cette date.

« Hohrod, 26 août.- Actuellement, du bois de construction est emporté de la forêt se situant dans les environs du « Schratzmaennele ». Dans les environs de ce dernier, où d'intenses combats ont fait rage et où l'on trouve encore de nombreux abris, on peut encore voir des traces des affrontements. Des quantités énormes de vieux métaux, de fils de fer, etc. se trouvent encore dans le secteur. Cependant, l'on trouve également des obus et des cartouches et il est surprenant que plus de situations d'accidents ne se présentent en raison de ces objets dangereux. Il aurait déjà du être procédé depuis longtemps à une recherche et à un enlèvement méthodique des projectiles se situant dans la forêt. Dernièrement, un bûcheron débardait un tronc vers la vallée avec son cheval. Durant son action le tronc roula et le bûcheron vit avec effroi, qu'une grenade encore chargée, un obus, était plantée dans celui-ci. Il a naturellement détaché son cheval et laissé le tronc en place. Un obus était également tombé précisément sous un tronc à débarder par un autre bûcheron et roulait à côté à la manière d'un rouleau lors de la manœuvre. Le bûcheron ne vit le danger de la situation que lorsque l'engin resta accroché dans une souche. Dans les deux cas, un grave accident aurait pu avoir lieu et à la fois l'homme et le cheval auraient pu être tués. »⁶

Ce premier article extrait des *Dernières nouvelles de Colmar* présente une partie des nombreux problèmes auxquels peuvent être confrontés les ouvriers travaillant sur l'ancien champ de bataille. Toutefois, les issues de ces rencontres fortuites avec les vestiges de ce passé bien particulier ne sont pas toujours aussi heureuses. L'article suivant, extrait du bihebdomadaire d'information locale *Les Echos de la Vallée de Munster*, l'illustre bien.

« Hohrodberg, 13 juillet.- Toujours encore des victimes de guerre ! Mercredi matin, Heinrich Martin, âgé de 11 ans gardait les vaches à proximité du Barrenkopf. Par mégarde, il a marché sur un détonateur de grenade qui se trouvait dans l'herbe. Le détonateur a explosé et blessé le pauvre enfant à la jambe droite ainsi qu'au bas ventre. Monsieur l'architecte Roth de Colmar qui se trouvait là-haut par hasard ramena le blessé à Colmar dans sa voiture, où il fut immédiatement opéré. Il ne semble pas être en danger de mort. »⁷

La question du désobusage se place toutefois à nouveau au cœur des débats quelques années plus tard, entre 1925 et 1927, lorsqu'il est question de supprimer les équipes affectées à cette mission dans le département du Haut-Rhin. Déjà le 25 février 1925, une note aux maires de l'arrondissement de Colmar paraît dans le Bulletin Officiel d'Alsace-Lorraine. Cette dernière n'inquiète toutefois pas les maires des communes voisines du champ de bataille du Linge, étant donné que la demande consiste à réduire les équipes d'artificiers à une seule qui siégerait à Munster et qui se déplacerait au fur et à mesure des demandes. Ce n'est que près d'un an plus tard, lorsque le Préfet du Haut-Rhin considère le travail des démineurs terminé et envisage de supprimer le service de désobusage, qu'un bras de fer s'engage avec ces municipalités. Si les maires des communes peu touchées par les combats acceptent la décision, c'est loin d'être le cas de ceux de Sultzzen et de Hohrod. Le premier, précisant qu'« il y a encore beaucoup d'engins dans la terre que l'on découvrira dans des années seulement », refuse d'assumer quelque responsabilité que ce soit en ce qui concerne la destruction de ces derniers. Du fait de ces réactions, le Préfet maintient les services de désobusage en demandant l'enlèvement des obus restants dans les communes de manière « rapide et méticuleuse ». Une nouvelle demande de suppression du service pour le 1^{er} janvier 1927 est formulée le 30 septembre 1926 et entraîne les mêmes réactions de la part des communes mais sans résultat cette fois. Au lendemain de cette décision, le déminage de l'ancien front ne se fait plus que de manière ponctuelle, à raison de quelques interventions des démineurs dans l'année.

Au moment de la réalisation des travaux de remise en état du site, des dispositions spéciales sont toutefois prises en ce qui concerne le déminage. En effet, dans une lettre datée du 10 juin 1932, le Préfet du Haut-Rhin demande qu'une équipe de deux artificiers soit détachée du parc régional d'artillerie de Belfort afin de séjourner durant deux mois dans une ferme du secteur du Linge afin de procéder au désobusage du secteur. Ceci témoigne de l'ampleur de la tâche qui est encore à réaliser dans ce domaine.

⁶ *Dernières Nouvelles de Colmar*, 27 août 1923. (Traduction de l'auteur)

⁷ *Les Echos de la Vallée*, samedi 14 juillet 1923. (Traduction de l'auteur)

ENTRE INITIATIVES INDIVIDUELLES ET OPÉRATIONS FRAUDULEUSES

En ce qui concerne la réhabilitation purement matérielle du site, il en va autrement. En 1931, au moment du démarrage des travaux, seules quelques fermes de montagne des environs sont reconstruites⁸. Ainsi, peu de choses ont évolué sur le site de l'ancien champ de bataille, si ce n'est l'apparition d'une intense végétation qui l'étouffe progressivement. Le classement au titre des Monuments Historiques empêchant la réalisation de tout chantier d'envergure, sa remise en état passe donc inévitablement par un déclassement.

Nombreuses ont cependant été les infractions par rapport au statut protégé dont bénéficie le Linge. Cela est par exemple le cas en 1923. A cette date, des ouvriers en bâtiment sont par exemple signalés alors qu'ils sont en train de démolir illégalement un abri en maçonnerie se trouvant à proximité de l'ancien poste de secours du Wettstein pour le compte d'une entreprise de Munster. En 1925, une autre plainte est formulée à l'encontre d'ouvriers russes récupérant des fils de fer sur l'ancien champ de bataille dans le but de les revendre alors qu'un marché exclusif a été passé avec un entrepreneur pour procéder à leur enlèvement dans l'ensemble du Haut-Rhin. Pour des raisons pratiques, il stocke ces derniers dans les abris de ce secteur du front, ce qui a suscité la convoitise de ces ouvriers qui voulaient profiter de l'occasion pour les revendre.

Les démarches ne se font heureusement pas toujours dans l'illégalité. Toutefois, même quand les entrepreneurs présentent des demandes en bonne et due forme, les instances en charge n'accèdent que rarement à leurs requêtes. En témoigne cette demande datée du 17 novembre 1921 formulée par deux entrepreneurs de Munster. Dans cette dernière, ils émettent le souhait d'acheter une partie d'une voie ferrée de 0,40 et plus particulièrement de 1 500 mètres se situant dans une galerie du Linge. Cette démarche obtient un avis défavorable car il est estimé que l'enlèvement de ces voies entraînerait une modification de l'aspect du champ de bataille dont la conservation de l'intégrité est souhaitée, et par crainte que l'approbation de cette demande susciterait la formulation de nombreuses autres. De plus, le fait que cette dernière aille à l'encontre de la législation relative aux Monuments Historiques pose également problème. Cet argument est souvent employé lors des refus à ce type de demandes mineures, mais également lorsqu'il est question du lancement du chantier de réhabilitation du site.

En 1932, soit quatorze années après la fin des hostilités, la remise en état de l'ancien champ de bataille n'est encore que lacunaire, la servitude du classement entravant sa remise en état. Ce n'est qu'une fois que les chantiers prioritaires sont achevés que le regard des services de la reconstruction se tourne enfin vers le champ de bataille du Linge.

LE CHANTIER DE RECONSTRUCTION

Le 12 mars 1932, après de multiples tractations administratives, le déclassement d'une partie du site historique du Linge est prononcé, ce qui permet enfin de passer des marchés publics avec M. Guillaume Hetzler⁹. Pour la mise en route des travaux, la procédure est généralement la suivante. Dans un premier temps, le Service des Dommages de Guerre et de la Reconstitution évalue le montant supposé de la remise en état du sol ou de l'enlèvement des matériaux encore présents dans les différentes parcelles du Linge. Une convention est ensuite établie avec les communes concernées afin de fixer le montant des indemnités nécessaires à la réalisation des travaux puis, dans un second temps, les communes confient ces travaux à M. Hetzler en établissant des nouvelles conventions similaires à celles utilisées par le service des Dommages de Guerre. Dans celles-ci, nous pouvons avoir un aperçu de l'ampleur des travaux à réaliser sur le site du Linge. Elles se décomposent dans leurs grandes lignes de la manière suivante :

⁸ Ces travaux ont pour l'essentiel été réalisés par les propriétaires eux-mêmes afin d'accélérer leur remise en exploitation.

⁹ Il s'agit d'un entrepreneur vraisemblablement attiré par les chantiers de reconstruction profitant de la situation de crise dans le quart Nord-Est de la France pour proposer ses services. Au lendemain de la guerre, le roman de Roland Dorgelès, *Le Réveil des Morts*, dépeint cette situation dans le département de l'Aisne.

- 1) Localisation de la parcelle dans laquelle les travaux sont à réaliser.
- 2) Présentation de la nature des travaux à réaliser, en précisant systématiquement qu'« aucun engin explosible ou autre ne devra être détruit par les soins de la commune qui avisera le Parc d'Artillerie régional à Belfort des destructions de ce genre à opérer ».
- 3) Indications diverses concernant les propriétaires des futurs matériaux récupérés : il s'agit soit de l'entrepreneur, soit des communes en fonction de leur nature. Précision que les travaux doivent être suspendus en cas de découverte de corps ou d'ossements.
- 4) Indication du montant forfaitaire alloué à la réalisation des travaux et indication des responsabilités en cas d'accident ou de malfaçon en découlant.
- 5) Indication que le paiement se fera par acompte au fil de l'avancement des travaux.

L'enlèvement des fils de fer et des bois mitrillés

La première de la longue série de conventions est passée par la commune d'Orbey le 9 mai 1932. Elle concerne l'enlèvement d'arbustes et de fils de fer dans la partie Nord de la zone classée, sur une surface de 65 hectares, pour un montant de 167 450 francs que vient compléter un avenant daté du 31 août 1932 d'un montant de 135 200 francs. Elle est passée entre M. Brard, chef de la Subdivision de Colmar pour le compte du Service des Dommages de Guerre du Haut-Rhin et M. Didierjean, maire de la commune. Le travail se décline entre 135 200 francs pour l'arrachage de 65 000 arbustes avec l'enlèvement de leurs racines et leur transport hors de la zone à remettre en état. Le devis estime que vingt minutes de travail sont nécessaires à deux manœuvres pour l'enlèvement d'un arbuste, ce qui représente au final un montant de 2,08 francs par pied à enlever. Une rallonge de 21 200 francs est allouée à ce budget. Le reste des financements, c'est-à-dire 146 250 francs, est alloué à l'enlèvement des réseaux de fils de fer barbelés et à leur bottelage en précisant que des plus-values sont prévues pour les réseaux emmêlés et recouverts d'abattis. Ces travaux s'élèvent à 0,45 francs par m² sur une surface de 325 000 m².

Deux autres conventions sont ensuite passées pour des travaux similaires. L'une, concernant la partie Sud du champ de bataille et la route des Trois-Épis, est signée le 1^{er} septembre 1933. Et l'autre, signée le 28 mars 1933, concernant une surface de 6 hectares se situant à l'Ouest des Combes du Linge pour un montant de 46 800 francs. Au cours de l'une de ses visites, le 10 avril 1933, l'inspecteur des eaux et forêts de Colmar juge l'avancée des travaux satisfaisante à quelques détails près, essentiellement liés au replantage d'arbres.

Le 29 mai 1933 une convention similaire est également passée par la commune de Hohrod. Avec l'exécution de celle-ci, la question de l'enlèvement des fils de fer et des bois mitrillés de l'ancienne zone de guerre semble réglée. Ceci ne se fait toutefois pas sans mal car des abus ou des malfaçons sont signalés à plusieurs reprises au cours des travaux. Le 1^{er} septembre, l'inspecteur des Eaux et Forêts de Colmar indique par exemple que M. Guillaume Hetzler a déjà récupéré près de 500 stères de bois qui sont empilés en forêt, ce qui représente une valeur non négligeable.

Une fois cette première phase des travaux aboutie, le plus dur reste encore à faire. Les sols étant mutilés en profondeur durant le fracas des combats, il faut à présent les niveler afin de leur redonner leur apparence d'avant-guerre. Il s'agit là d'une tâche longue et fastidieuse à mener à bien pour les équipes travaillant à la réhabilitation du site.

Le comblement et le nivellement du sol

En ce qui concerne les travaux de comblement, il faut attendre un peu plus longtemps avant leur mise en œuvre étant donné qu'ils dépendent de l'avancement du nettoyage du secteur. Ainsi, les conventions qui y sont relatives suivent de quelques mois celles passées pour l'enlèvement d'arbustes et de matériaux. A nouveau, c'est la commune d'Orbey qui prend les devants. La première est signée le 25 mai 1932 avec pour objet principal le comblement d'abris et de sapes, ainsi que le nivellement du sol de la partie Nord de la zone classée. Le devis préliminaire de ces travaux les estime à 238 350 francs auxquels viennent s'ajouter 35 200 francs d'un avenant daté du 31 août 1932. Dans ce document, il est précisé que 3 928 francs sont attribués au « comblement d'abris avec le transport de terre à deux relais de pelles » pour trois emplacements de batteries à raison de 8 francs le m³, 17 307 francs pour le comblement d'abris et de sapes avec plus-values pour deux grands relais de pelles à raison de 4,50 francs le m³, 6 899,20 francs pour le « comblement de la partie allemande du grand

souterrain « (344,960 m³ à raison de 20 francs le m³) et enfin 20 451,60 francs destinés au « comblement de 5 244 m³ de grandes tranchées dans la partie basse du Linge en direction du Rain des Chênes » à raison de 3,90 francs par m³. Par ailleurs, 137 199,66 francs sont alloués au « comblement de tranchées à deux relais de pelles » pour un volume de 25 179,400 m³, 30 583,80 francs au comblement de 6 796, 400 m³ d'abris et de sapes et 65 000 francs pour le comblement de trous d'obus et le nivellement du terrain sur 32 500 m². Au final, le montant des travaux de ce secteur s'élève à près de 270 000 francs¹⁰. Cette convention est soldée le 3 mai 1933, tout comme les deux premières passées par la commune d'Orbey pour l'enlèvement de matériaux. Une autre convention, concernant la partie Sud du champ de bataille entre la route des Trois-Épis et la commune de Hohrod, est signée pour un montant de 293 800 francs le 8 mai 1933 pour des travaux similaires. Une dernière suit le 19 octobre 1933 pour le nivellement et le comblement des abris et des sapes à l'Ouest des Combes du Linge, sur une surface représentant 7 hectares pour un montant de 56 000 francs. Parallèlement, une convention est également passée par la commune de Hohrod, le 3 juillet 1933, pour le comblement de tranchées, abris et galeries situés au Linge dans les parcelles déclassées 2a, 2b et 2c pour un montant de 149 500 francs. Elle est soldée le 15 décembre 1933.

La dernière commune à passer des marchés concernant la remise en état de ses terrains avoisinant le Linge est celle de Sultzzen. Toutefois, étant donné que cela ne représente qu'une parcelle, les choses sont beaucoup plus aisées à traiter. Des sources étant disponibles aux archives de cette municipalité, un historique du suivi et du règlement des travaux peut cependant être dressé. C'est le 20 octobre 1933 qu'est signée une première convention entre M. Kempf Jean, maire de la commune et M. Brard pour un montant de 91 050 francs. Le 9 novembre, une convention est signée dans les termes similaires avec M. Guillaume Hetzler. Dans le document, il est indiqué que « les paiements sont effectués par acompte au fur et à mesure de l'avancement des travaux, le solde après bonne et compétente exécution des travaux, celle-ci devant être attestée par le certificat du Maire ». C'est le 14 avril 1934 que le maire, ses adjoints ainsi que le brigadier forestier de la commune indiquent qu'« il a été constaté sur les lieux que les travaux sont exécutés conformément aux conditions du marché et entièrement achevés. En foi de quoi la réception définitive peut être prononcée ». En effet, des acomptes ont déjà été versés à raison de 50 000 francs le 6 janvier 1934, 4 227,78 francs le 15 mars et 20 772,22 le 20 mars. Il reste donc 16 050 francs à payer à l'entrepreneur. Par ailleurs, d'autres mentions nous permettent d'avoir un aperçu de la manière dont le chantier est surveillé. Le 24 avril 1934 par exemple, une délibération du conseil municipal de Sultzzen accorde une indemnité au brigadier forestier et au garde forestier pour la surveillance et le contrôle des travaux. En outre, des mandats de paiement précisent que certains adjoints ont également perçu des indemnités pour leur surveillance. Le montant initial de la convention du 20 octobre 1933 est finalement soldé le 14 juin 1934.

Le chantier au quotidien

Après cette énumération fastueuse de chiffres, il ne faut pas oublier qu'au-delà des montants et des devis, ces travaux sont avant tout une affaire d'hommes. Plusieurs éléments doivent ainsi être pris en compte afin d'avoir un aperçu le plus complet possible du chantier.

Par moment, il s'agit de plus d'une soixantaine de personnes qui sont employées dans les équipes de travail de l'ancien champ de bataille durant les travaux. Le 5 juin 1936, une liste des ouvriers employés par M. Hetzler pour les travaux à exécuter sur le ban de la commune de Sultzzen, nous indique que 19 ouvriers sur les 20 explicitement cités sont originaires de la commune. Le vingtième est dit originaire de Munster. De plus, il est précisé que « M. Hetzler occupait encore des ouvriers des Communes [de] Hohrod et Orbey ainsi que des étrangers (polonais, russes, etc.) ». Il faut en outre garder à l'esprit que les ouvriers employés dans ces vastes chantiers de la reconstruction sont pour la plupart des chômeurs pour qui cela représente souvent le seul moyen de subvenir à leurs besoins. Ainsi, il ne faut pas s'étonner du peu de zèle dont fait preuve une partie des salariés pour laquelle, la fin des travaux de remise en état du sol, signifierait le retour au chômage et à une situation précaire. Dans ces conditions, il n'est pas rare que certains propriétaires de terrains décident de remettre eux-mêmes leurs terrains en état, en échange de l'indemnité qui devrait normalement revenir à l'entrepreneur.

¹⁰ Plusieurs erreurs de calcul pouvant être constatées dans les sources, nous ne pouvons donc pas établir de manière rigoureusement exacte le coût final de cette partie des travaux !



Une équipe de travailleurs au Schratzmaennele.

On remarque les âges très divers des ouvriers. Au premier plan certains exposent des trophées du champ de bataille : pince, fusil, bombe, grenades. (Collection Daniel Roess, tous droits réservés)

Par ailleurs, nombreux sont également les accidents qui ponctuent l'avancée du chantier, et plus particulièrement ceux occasionnés par les engins explosifs évoqués plus haut. Ils font l'objet d'une attention permanente, que ce soit à l'égard des ouvriers ou de leurs familles vivant à proximité des zones sinistrées. Dans cette optique, l'entrepreneur est notamment tenu de souscrire des « assurances-accident ». Le 25 mai 1929, une lettre adressée par le Sous-Préfet de Colmar aux maires de l'arrondissement demande à chacun des édiles une statistique des accidents occasionnés depuis la cessation des hostilités par l'explosion des munitions ou non éclatées. Trois morts sont alors signalés dans la municipalité de Hohrod et sept victimes sont à déplorer à Sultzeren¹¹. Outre les préjudices subis par les personnes, il ne faut pas oublier les dommages purement matériels. Ces derniers sont nombreux, en raison notamment de l'exécution tardive ou partielle de certaines phases des travaux. En effet, alors qu'il est demandé de combler les entrées de sapes sur une profondeur de trois mètres, aucun contrôleur ne pourra vérifier si cette profondeur a effectivement été remblayée et, même dans ce cas, la surface ne sera en rien préservée d'effondrements des structures internes. A ce sujet, plusieurs types d'accidents peuvent être rencontrés. En 1930, c'est par exemple le cas de M. Eugène Ory, cultivateur dans le secteur du Linge, qui réclame 4 200 francs d'indemnités à la commune d'Orbey. Le motif ? Il a du faire abattre une vache laitière qui avait été blessée aux mamelles dans les fils de fer se trouvant dans les pâturages communaux. Les cas similaires sont nombreux dans l'ancienne zone de combat et témoignent parfaitement de l'omniprésence des dangers dans ce secteur.

¹¹ Il faut relativiser ces statistiques, étant donné que nous ne disposons pas des chiffres pour la commune d'Orbey, de loin la plus touchée par les combats.

UNE RÉHABILITATION COÛTEUSE

Au final, nous pouvons constater que les travaux de remise en état ont duré près de deux années dans le secteur réservé du Linge. Ils ont coûté 1 658 550 francs pour une surface représentant moins de deux kilomètres carrés ! En définitive, le montant à l'hectare s'élève à environ 8 000 francs, ce qui est nettement supérieur à la valeur réelle des terrains à la veille de la guerre¹². Le fait que la remise en état ait été réalisée plus de dix ans après la cessation des hostilités complexifie grandement la tâche des équipes de travail. Les principaux obstacles étant la présence d'innombrables engins explosifs, rendant périlleuse la plus simple des opérations, mais également l'invasion des terrains par la végétation. Une exécution plus rapide aurait notamment permis d'éviter des frais d'enlèvement d'arbustes qui se sont tout de même élevés à près de 250 000 francs. Toutefois, il ne faut pas non plus omettre l'aspect social de cet immense chantier que représente le Linge et, au-delà, tout un quart Nord-est de la France, en fournissant du travail à un grand nombre d'anciens combattants.

En guise de conclusion, Régis Latouche décrit parfaitement le quotidien des anciens champs de bataille, des années encore après la cessation des hostilités. « Les accidents, dit-il, sont légion depuis l'arrêt des combats. En hiver, les enfants mettent des détonateurs dans les fourneaux, qui éclatent. En automne, les socs de charrue heurtent des grenades et des obus qui explosent ; la chaleur des feux des bûcherons conduit à des catastrophes. [...] En fil rouge à cette typologie, les jeux des enfants... ».¹³



Le terrain dévasté du champ de bataille :

Moignons d'arbres, vestiges de tranchées, chevaux de frise, barbelés, pancartes diverses... (Collection Florian Hensel)

¹² À titre indicatif, une note de l'Inspecteur principal des Eaux et Forêts datée du 27 septembre 1924 concernant la valeur des parcelles forestières de la commune de Hohrod, indique qu'elles sont de qualité médiocre en donnant une estimation de leur valeur à 900 francs par hectare.

¹³ LATOUCHE Régis, *Lorraine 1918, De l'Armistice à la Reconstruction*, Nancy, Editions Place Stanislas, 2008, pages. 77-78.

LA CRÈCHE DE L'USINE D'ORBÉY DANS LES ANNÉES TRENTE

Maurice HERMANN

La crèche à l'emplacement actuel fut construite dans les années 1931-32, à l'initiative du directeur général des Établissements Herzog, M. Jean Stoll. Le but était de recevoir les enfants des ouvriers. Les parents emmenaient leurs petits à la prise du travail, le matin, à pied et par tous les temps. Ils revenaient les chercher le soir, à la sortie de l'usine.

La crèche ouvrit en 1933, et j'en fus donc bénéficiaire quelques semaines après ma naissance, en septembre 1934, jusqu'à mon entrée en maternelle à 5 ans.

Trois religieuses de la Doctrine chrétienne de Nancy vivaient en communauté à la Maison Lefébure. Elles nous prenaient en charge avec une attention constante et maternelle. Ce n'était pas toujours facile de conduire «ce petit monde», une vingtaine de «grands» sans parler des «berceaux».

J'ai encore le souvenir de deux religieuses : Sœur Marie de la Croix et Sœur Saint-Victor, avec laquelle j'avais gardé des relations amicales jusqu'à sa mort en avril 2003, à l'âge de 95 ans.

En avril 1941, les religieuses lorraines (de Meurthe et Moselle) furent chassées par les Allemands.

Après la guerre, en 1945, la crèche retrouva son animation jusqu'en mars 1957, date de la fermeture de l'usine.



Les sœurs de la crèche (vers 1939 ?) (Photo collection Maurice Hermann)

À gauche, **Sœur Marie de la Croix** ; au centre **Sœur Saint-Victor** ; à droite **Sœur Marie Mathilde**



Les enfants de la crèche en 1939 (Photo collection Maurice Hermann)

- 1 • Sœur Marie-Mathilde
- 2 • André PERRIN
- 3 • René CLAUDEPIERRE (*décédé*)
- 4 • Marguerite ANCEL
- 5 • Gilbert LAURENT (*décédé*)
- 6 • Charles MARCHAND (*décédé*)
- 7 • Cécile PARMENTIER épouse DA FONSECA
- 8 • Bernard MICLO (*décédé*)
- 9 • Christiane DIDIER épouse LAUGEL
- 10 • Maurice HERMANN
- 11 • Monique LAMOUCHE épouse BALTHAZARD

LES ÉCOLES D'ORBÉY DE 1830 À 1930, DE LA CRÉATION À LA RECONSTRUCTION.

UNE EXPOSITION À LA MAIRIE D'ORBÉY, LES 5 ET 6 MARS 2011

Raymond DODIN



Depuis longtemps, M. Raymond Dodin explore les archives départementales. Parmi ses sujets de prédilection : l'étude de l'histoire des écoles communales. Il a désiré exposer ses trouvailles dans une exposition publique.

Cette exposition s'est tenue dans la salle du Conseil de la Mairie d'Orbey, les samedi 5 mars et dimanche 6 mars 2011.

M. Dodin a présenté les débuts de l'école publique après l'importante loi du 28 juin 1833, jusqu'à la réparation des lourds dégâts de la Grande Guerre.

Progressivement, les instituteurs brevetés de l'École normale occupent les postes.

Les inspections livrent des résultats variables et quelquefois des situations tragi-comiques.

Les élèves, de plus en plus nombreux, à l'assiduité variable, reçoivent peu à peu un enseignement de qualité.

Les maisons d'école, souvent de petites maisons particulières où s'entassaient les élèves, sont remplacées par des écoles adaptées dont les bâtiments existent encore tous.

Ce sont de lourdes dépenses pour la commune et de longues négociations avec l'autorité.

On remarque que l'administration, tant française qu'allemande, est déjà très structurée et efficace. Les réponses sont rapides, quasiment du jour au lendemain !

La première Guerre mondiale met à mal les écoles situées près de la ligne de front, comme au Creux d'Argent, à Pairis et aux Huttes. Les bâtiments d'Orbey et de Tannach connaissent aussi des dégradations. Après l'estimation des dégâts en 1919-1920, les réparations s'étaleront durant les années Vingt.

M. Dodin a bénéficié de l'aide et du soutien de la municipalité, de la collaboration de la Société d'Histoire du Canton de Lapoutroie Val d'Orbey et de son président Armand Simon. M. Théodore Petermann, directeur de l'école, a apporté son aide. Mme Christiane Schmitt et M. Lucien Jecker ont traduit les documents rédigés en allemand gothique et donné des renseignements supplémentaires.

C'est donc une belle collaboration qui a soutenu et encouragé l'œuvre passionnée de M. Dodin, qui a guidé les nombreux visiteurs dans l'exposition.



AU XX^e SIÈCLE, LES PATOISANTS WELCHES DANS L'ARMÉE ALLEMANDE.

MALGRÉ NOUS ET DÉSERTEURS, DE PÈRE EN FILS

Jean MATHIEU

MON GRAND-PÈRE JEAN PIERRE, NÉ EN 1863

Mon grand-père Jean Pierre, né en 1863, donc Français, du temps du Second Empire sous Napoléon III était Alsacien d'origine, mais du canton welche de Lapoutroie. Il ne causait que le patois welche, le français plus rarement et ne savait pas l'allemand. C'est toujours en patois qu'il me parlait et je lui répondais en français. Entendant à longueur de journée parler patois, celui-ci m'était familier et bien compréhensible, mais je ne le parlais pas. Ma mère, vu les exigences des instituteurs, ne voulait pas nous entendre causer patois et à la maison, nous ne pratiquions que le français.

En 1870, lors de l'annexion de l'Alsace-Lorraine par la Prusse allemande, les parents de mon grand-père, agriculteurs, ne purent exercer leur option pour rester Français, ne pouvant délocaliser leur ferme et les terrains agricoles en France. Ils durent, malgré eux, accepter l'annexion et ses conséquences.

MON PÈRE, NÉ EN 1893

Mon père, né en 1893, donc Allemand, gardait ses sentiments français en espérant un retour à la mère patrie de ses ancêtres. En 1914, soldat d'active dans l'infanterie allemande, il fut, dès le début de la guerre impliqué dans les combats de Verdun. Comme beaucoup d'Alsaciens, il envisageait, dès que ce serait possible, sa désertion en cas d'attaque. C'est en 1916, lors d'une grande attaque allemande dans la Somme qu'il réalisa sa désertion. Chef de file d'une compagnie d'Alsaciens-Lorrains, n'étant que trois à savoir le français, ils tombèrent sur un Bataillon de Coloniaux Sénégalais, qui les capturèrent, le couteau entre les dents. Grâce à un officier français connaissant le problème Alsace-Lorraine, après un sévère contrôle d'identité, ils furent rapidement séparés des Allemands et transférés dans un centre de prisonniers de guerre alsaciens dans la Loire, à St Rambert. Étant agriculteur, il fut, la guerre durant, ouvrier agricole dans la même ferme à Chavanay, et en 1918, il retrouva la ferme paternelle.

Par la suite, étant membre des anciens combattants, il ne sollicita pas la médaille de déserteur. Mon père était discret sur cette période et avait une appréhension : la peur d'un retour possible des Allemands. Dans toute ma famille, le mot que j'ai le plus entendu était « guerre », les durs souvenirs des tranchées et des combats. À partir de 1930, la montée du nazisme et l'invasion possible étaient de toutes les conversations : « Vous ne connaissez pas les Allemands, nous aurons de nouveau la guerre ».

Mon père avait vu juste et suite à la débâcle de 1940, nous étions à nouveau annexés. Entre les deux guerres, les services d'espionnage allemand avaient eu connaissance de toutes les décorations et mérites français attribués aux Alsaciens méritants. Avec l'annexion, les représailles suivirent, allant jusqu'à la déportation. N'ayant pas eu connaissance de la désertion de mon père en 1916, la famille ne fut pas inquiétée.

Cette fois-ci, ce n'était plus les Prussiens d'avant 1914, certes autoritaires, mais assez tolérants, car dans le canton welche, le français avait toujours été enseigné. Durant 30 ans, après 1870, les comptes rendus de conseil municipal et les sermons à l'église étaient en français. Chaque année, sous l'œil des douaniers allemands, bien des patoisants allaient à Saint-Dié au défilé du 14 juillet et les Allemands se rendaient bien compte des sentiments francophiles des Welches. Dès l'annexion, le régime nazi nous obligeait à une très grande prudence. La déportation du canton welche avait été prévue en Silésie. Dès l'appel du Général De Gaulle, il fallait ruser avec les nazis, un semblant de collaboration était nécessaire pour éviter cette déportation.

ET MOI, JEAN MATHIEU, NÉ EN 1923.

Âgé de 16 ans, je ne pensais jamais devoir porter deux ans plus tard l'uniforme nazi. En 1940, l'état-major allemand, et même Hitler, au vu de la multitude de déserteurs Alsaciens et Lorrains en 14/18, étaient contre cette incorporation. Nous étions Français de droit, mais c'est en raison de la perfidie du Gauleiter Wagner de Strasbourg et de la non-intervention du gouvernement français de Vichy que le décret du 25 août 1942 permit l'incorporation de force, dans l'armée nazie, de nombreuses classes d'Alsaciens-Lorrains.

Essayer d'échapper à l'incorporation de force.

Fin 1942, après trois mois d'Arbeitsdienst, en réalité de préparation militaire, je reçus mon ordre de mobilisation pour le 16 janvier 1943. L'affectation dans un régiment d'infanterie Panzer-Grenadier à Kromeritz en Tchécoslovaquie était le prélude pour le front de l'Est en Russie. Afin d'échapper à cette incorporation de force, je cherchais une solution. Passer la frontière des Vosges était possible, mais à coup sûr, c'était la déportation de la famille. C'est alors que j'envisageai un accident du travail, sans toutefois en parler à mes parents. Le 2 janvier 1943, lors de la fabrication du fromage de Munster, je me renversai une marmite de petit-lait bouillant sur ma jambe droite. Transporté sur une schlitte depuis la ferme jusqu'au village, nous étions en plein hiver, le Dr Bruar conclut à de très graves brûlures et je l'entends encore dire à ma mère : « C'est embêtant, c'est le 7e accident en 15 jours ». Mosellan d'origine, le Dr Bruar avait fait ses études en Allemagne et avait été officier allemand avant 1914. On le savait germanophile, il ne participait à aucune manifestation patriotique française. Mais il était bien connu dans la région, c'était un honnête homme. Sa femme était du canton welche et amie de ma mère. Le Dr Bruar connaissait bien les sentiments francophiles du pays welche. Il n'était pas nazi, mais en 1940, il avait été nommé Ortsgruppenleiter, c'est à dire responsable politique germanophile. Mais lui, se croyant encore dans l'ancien régime allemand, n'approuvait pas toutes les directives nazies. Les interventions du Dr Bruar ont dû jouer en ma faveur, car il était bien conscient que mon accident du travail était volontaire. D'autre part, je pense que, suite à ses interventions à Berlin, les autorités ont renoncé à la déportation du canton welche. Étant soigné par lui, je n'ai pas dû aller à l'hôpital militaire de Colmar. Dans d'autres communes du canton, en cas d'incorporation, ces accidents du travail étaient suivis de transfert à l'hôpital militaire.

Incorporé dans la Kriegsmarine.

Pratiquement guéri, mais la jambe toujours bandée, soit après 8 mois, je reçus un nouvel ordre de mobilisation pour le 22 août 1943, cette fois pour la Kriegsmarine. Un nouvel accident du travail, trop risqué, n'était plus envisageable. La marine me semblait plus favorable dans la perspective d'une désertion et c'est en Prusse Orientale que je me retrouvai dans l'artillerie de marine.

Ma deuxième incorporation du 22/8/43 était aussi celle des classes plus âgées, qui avaient déjà été militaires dans l'armée française, faits prisonniers et libérés en 1940 en tant qu'Alsaciens. Mariés ou non, avec ou sans enfants, ils furent tous incorporés avec le risque certain de déportation pour femme et enfants en cas d'évasion. Nous autres, des classes 42 à 45, étions peu nombreux, âgés de 18 à 21 ans.

Ma chance fut de me retrouver avec des patoisants, anciens de la marine française. Âgés de 8 à 10 ans de plus que moi, ce n'était plus des bleus. Ce furent ces anciens qui nous montrèrent le chemin du « Jawohl », toujours oui pour dire non, mais sans que cela se remarque. Ces anciens montraient leur sentiment patriotique dans leur armoire où figuraient de grandes photos de la marine française où ils avaient servi. Les sous-officiers instructeurs venaient regarder ces photos, pleins d'admiration pour cette marine qu'ils n'avaient pas vaincue en 1940. En outre, tous les anciens de l'armée française étaient de bons tireurs lors des exercices et pour l'Allemand, un bon tireur était forcément un bon soldat.

Après concertation, ne pouvant résister de force aux Allemands, nous décidions de nous faire passer pour des incapables, des incapables un peu idiots, ne comprenant rien, mais de bonne volonté, ne sachant répondre que « Jawohl » à toute question. Rapidement mutés dans un centre de formation de la marine pour nous apprendre l'allemand à **Waren-Müritz**, au Schiffstammabteilung entre Berlin

et Hambourg, nous nous retrouvions 30 patoisants welches des cantons de Lapoutroie, Ste Marie aux Mines, Saales et Schirmeck, soit une section de compagnie. Notre instruction commença par de longs questionnaires, surtout sur nos origines. À chaque question, nous disions entre nous en patois, car un de nos instructeurs connaissait le français, « Kau k'i di ? Qu'est-ce qu'il dit ? » Alors ceux-ci se fâchaient et hurlaient : « Was ist das für eine Idioten Sprache ? Quelle est cette langue d'idiots ? » Alors, sur la carte géographique, nous montrions notre pays d'origine : les Vosges, mais pas l'Alsace, de peur de suspicion. Suivait alors la question : « Warum sprechen sie nicht deutsch? Pourquoi ne parlez-vous pas allemand ? » Et toujours la même réponse : « Jawohl » et nous disions : « Chez nous tout le monde cause patois ». Autre question: « Sind in ihrem Landstrich alle so idiotisch wie sie, um so zu sprechen? Dans votre pays avec une langue pareille les gens sont-ils aussi idiots que vous ? » Notre réponse était toujours affirmative : « Jawohl ». De plus en plus furieux, nos instructeurs s'en prenaient à leur État-major qui avait incorporé de tels idiots dans la marine. Et encore « Jawohl » ! Alors venait: « Ihr seid nur ein Idiotenverband! Vous n'êtes qu'une bande d'idiots! » Ponctué par un « Jawohl » convaincu. Alors, de plus en plus exaspérés, ils se lamentaient : « Mit solchen Soldaten verlieren wir den Krieg ! Avec de pareils soldats, nous allons perdre la guerre ! » Et nous disions « Jawohl ». Le patois démoralisait l'armée nazie !

Quand un problème survenait, c'était toujours le même, Marius, qui prenait la parole. Marius avait été en Afrique et peut-être de ce fait, il avait par moments son « quart d'heure colonial ». Il s'exprimait dans un français germanisé, totalement incompréhensible par les Allemands. On pourrait comparer cette situation aux aventures de Louis de Funès qui s'en prend furieusement à des officiers allemands dans une scène de film !



Les patoisants à WAREN-MÜRITZ

En haut, en uniforme de la Kriegsmarine, de gauche à droite :

... MANGIN, Édouard RICHERT (Hachimette), Jean MATHIEU (Lapoutroie), Adrien ROBINET (Saâles), Henri MALAISÉ (Schirmeck)

Au centre (isolé) : ... DIDIERJEAN (Orbey)

En bas en tenue de l'artillerie de marine, de gauche à droite :

Marcel BOUR, Henri RÉMY, Siegfried WEBER dit « Marius », Henri SCHULLER, ..., ...

Après 3 mois d'instruction, nous devions malgré nous faire quelques progrès en allemand et à Noël 43, on nous posa la question : « Wissen sie genug deutsch um zum Einsatz zu gehen ? Savez-vous assez d'allemand pour aller en opérations militaires? » Nous avons répondu « Jawohl, nous aimerions y aller, mais nous ne connaissons pas encore assez l'allemand ». Nous sommes donc encore restés pour nous perfectionner jusqu'en mars 44. Comme pendant la période précédente, deux heures d'exercice et deux heures d'allemand le matin, l'après-midi, travail en forêt, façonnage de pièces de bois de charpente destinées au mur de l'Atlantique. À l'issue de ces trois mois supplémentaires, la période « patois » était terminée, mais ces six mois d'instruction avaient été bénéfiques, nous avions appris plus ou moins l'allemand, mais surtout, nous n'avions pas été engagés dans des opérations militaires de guerre.

À bord d'un torpilleur.

À partir de mars 44, nous fûmes tous mutés séparément, les plus âgés dans l'artillerie de marine, et les plus jeunes dans des unités de la marine. Le 11 mars, j'étais affecté à la 6e flottille de torpilleurs à **Swinemünde**¹.

À la suite de ma mutation du 11 mars 44, je bénéficiais d'une permission de 14 jours avant d'être nommé dans une unité combattante. Après une semaine à la maison, je reçus un télégramme « Sofort zurück am Bord ! De suite retour à bord ». Pendant ma permission, je venais d'être affecté à bord d'un torpilleur. Alors, je résolus d'attendre deux ou trois jours avant de repartir. De retour à mon unité de marine, considéré comme déserteur, je devais être traduit devant le tribunal militaire. Grâce à une bouteille de kirsch, la comparution n'eut pas lieu et en plus, ma permission fut rayée de mon livret militaire et ne fut donc pas prise en compte. Le torpilleur sur lequel j'avais été nommé était parti en mer, mais sans moi. Ensuite, je retombai dans une unité de réserve de la 6e flottille. Par la suite, j'appris que ce torpilleur avait été coulé en Norvège. Cette période de mars 44 me fut salutaire. Je réalisais le pouvoir d'une bouteille de kirsch en vue de l'obtention de permissions, mais c'était d'homme à homme et en toute discrétion.

Toujours dans la même flottille à Swinemünde, le 8 mai j'étais nommé sur le torpilleur 32. Vu ma faible connaissance de l'allemand, je n'étais que matelot de pont, sans spécialité. Parmi l'équipage, se trouvait un Alsacien, viticulteur à Hunawir, connaissant bien l'allemand. Il faisait partie des quatre timoniers du T 32, qui devait partir en opérations dans la mer du Nord. Sa présence à bord était absolument nécessaire. Il me fit la proposition suivante : passer dans sa famille, lors de ma prochaine permission, chercher du vin d'Alsace pour le rapporter à un officier de l'État-Major. Ma réponse fut bien sûr affirmative. Lors de mon entrevue avec l'officier, je lui dis que je pourrais aussi rapporter du kirsch et sa réponse fut : « Das ist noch besser ! C'est encore mieux ! » Étant homme de pont, non indispensable, je reçus ma permission.

Après ma permission, je retournai au dépôt de la 6e flottille à Swinemünde.

Le 11 juillet 1944, nouvelle mutation à **l'île de Sylt** près du Danemark, tout au nord des fortifications du mur de l'Atlantique. Après le débarquement en Normandie, le 6 juin, il y avait peu de risques d'un autre débarquement en Mer du Nord. À partir de ce moment-là, pour les non-affectés sur des bâtiments de guerre, les mutations dans l'infanterie devenaient courantes. J'étais bien considéré dans mes nouvelles affectations, le « Jawohl » aidant.

Mais comme je sentais venir la fin de la période « vertu du kirsch contre permission », je sollicitai une permission pour travaux agricoles que j'obtins le 25 août. Il était temps, c'était le jour de la libération de Paris, l'extrême limite pour obtenir une permission pour l'Alsace. Il est vrai, qu'au vu de mon livret militaire, j'étais toujours revenu, et un « Jawohl » de promesse, à la question de mon capitaine-lieutenant : « Allez-vous revenir, malgré les difficultés dans votre région ? », emporta la décision.

¹ **Swinemünde** : c'est actuellement la ville polonaise de Świnoujście, sur l'île d'Uznam (Usedom) à la frontière germano-polonaise. Ville portuaire et balnéaire, elle fut détruite par un terrible bombardement américain le 12 avril 1945.

La désertion.

Mais cette fois, j'avais décidé de ne plus retourner à mon poste, car j'avais préparé ma désertion. À la fin de ma permission, après toutes les formalités auprès de la police et des Chemins de fer, je pris le train de nuit à Colmar, direction Hambourg pour l'île de Sylt. À la sortie de Colmar, en pleins champs, je sautai du train en marche, sans dommages, et retournai à Colmar chez des connaissances où mon vélo, que j'avais déposé quelques jours auparavant, m'attendait. Je retournai de nuit à la ferme paternelle. Personne ne m'avait vu.

Alors commença ma clandestinité. C'est trois jours plus tard que la Feldgendarmerie fit son enquête. J'étais porté disparu, non rentré et déserteur. Mes parents certifièrent mon départ, la prise du train à Lapoutroie et à Colmar au vu de tout le monde et les formalités accomplies. Ma mère connaissant parfaitement l'allemand et même l'écriture Sütterlin, je lui suggérai d'écrire à mon capitaine-Lieutenant de l'île de Sylt, celui qui m'avait accordé la permission, pour lui demander ce qui s'était passé, lui signaler que la Feldgendarmerie était venue, que j'étais considéré comme déserteur et que mon père, fort de son statut d'ancien combattant de 14/18, ne pouvait comprendre cette accusation de désertion. La réponse fut rapide : il ne savait pas ce qui s'était passé et ne pouvait apporter aucune information. Mais il était aigri et irrité, car je n'avais pas tenu ma parole. Malgré tout, il souhaitait que tout se passe pour le mieux et comprenait le souci de mes parents. À la réception de cette lettre, mes parents furent soulagés tout en craignant d'éventuelles représailles. Il n'en fut rien.

Durant ma clandestinité, je travaillais de jour à l'intérieur de la ferme et, la nuit tombée, je fauchais le fourrage journalier ou j'épandais du lisier. La nuit, je dormais dans mon lit, mais celui-ci, dans le tas de foin. J'avais mes cachettes et échappatoires en cas d'arrivée inopinée de la Feldgendarmerie. Deux mois s'étaient écoulés depuis ma désertion, quand, un jour, le facteur apporta à mes parents un chèque de 160 Reichsmark provenant de la Caisse d'épargne de Westerland-Île de Sylt, compte de la marine. C'était ma solde pour octobre-novembre, car, malgré et pendant ma désertion, j'avais été nommé Matrosen-Obergefreit, et, à partir de ce grade, la solde était envoyée à la famille. À notre grande stupéfaction, l'administration de la Kriegsmarine n'avait-elle pas encore été informée de ma désertion ? Mystère !

La libération

Fin novembre 1944, le canon tonnait dans les Vosges, et le 8/12/1944, nous étions libérés par l'armée française. Le bruit étant arrivé aux oreilles des libérateurs que des déserteurs de l'armée allemande étaient cachés, début janvier 45, tous les incorporés de force, évadés de l'armée allemande, durent se présenter à la Sécurité Militaire pour un contrôle d'identité. Nous étions 35 déserteurs et réfractaires dans le canton et personne n'était au courant de ce nombre. Le secret avait été bien gardé et il n'y avait pas eu de dénonciation. Si la Gestapo avait eu vent de ces 35 déserteurs, le canton aurait peut-être subi fin novembre un sort pareil à la région de Saint-Dié et de Gérardmer.

Étant de la classe 23/43, mobilisé en janvier 45, puis rengagé dans la 1ère Armée française au 23e R.I. Rhin et Danube du Général De Lattre de Tassigny, je terminais ma vie militaire comme sergent et à nouveau en Allemagne, mais cette fois, du bon côté, le 16 janvier 1946.

En évoquant ces années de guerre, de 1942 à 1944, malgré les risques courus, je reconnais avoir eu bien de la chance à des moments opportuns, et cela grâce à quatre facteurs : l'accident volontaire du 2 janvier 43, l'utilité bénéfique du patois welche dans la Kriegsmarine, l'apparente attitude obéissante ponctuée de « Jawohl » qui étaient autant de « Non » au régime nazi et la valeur militaire du kirsch.

La guerre était terminée depuis quelques années et j'étais curieux de savoir comment je figurais dans les registres de l'armée allemande, les archives Wast. Je pris contact avec le consulat de France à Berlin pour recevoir l'état de mes services militaires de 43/44. Sur le document reçu des archives Wast, ne figurait pas la période du Reichsarbeitsdienst, ainsi que le premier appel d'incorporation du 16 janvier 43 dans l'infanterie, appel non réalisé suite à mon accident du travail, le 2 janvier 43. À partir de mon incorporation dans la Kriegsmarine du 22 août 43, toutes les mutations et

affectations étaient authentiques, la dernière datant du 6 septembre 44, muté au Heer (armée de terre). Sur le document Wast figuraient encore deux annotations : aucune adresse militaire connue relevée et un rapport sur ma désertion a été transmis au tribunal militaire. Au vu de ce rapport, j'étais un peu perplexe. La dernière permission du 25 août 44 au 10 septembre 44 m'avait été accordée par l'unité de marine de l'île de Sylt et entre temps j'avais été muté au Heer. Donc, le 10 septembre 44, n'étant pas rentré de ma permission, j'avais été signalé déserteur par mon unité de marine de l'île de Sylt, mais je ne faisais plus partie de cette unité vu que j'avais été muté le 6 septembre 44 dans la Heer. Donc, du 6 septembre 44 au 10 septembre 44 je n'étais plus dans la Kriegsmarine et pas encore intégré dans la Heer. C'est la raison pour laquelle aucune adresse connue me concernant n'avait pu être relevée. Après l'enquête de la Feldgendarmarie, suite à ma désertion, aucune unité de l'armée ne m'a recherché.

Soixante-cinq ans ont passé depuis ces années de guerre et d'incorporation de force, des années qui ont marqué ma jeunesse, avant, pendant et après la guerre. C'est avec beaucoup de philosophie que je me remémore cette période. La date la plus sombre pour tous les Alsaciens-Lorrains, le 25 août 1942 est restée dans la mémoire de tous, l'incorporation de force dans une armée qui n'était pas la leur. Conscients de la déportation de la famille en cas de refus, ils durent tous subir cette incorporation. Le seul espoir était de pouvoir désertier, avec un risque moindre pour la famille.

Cette incorporation, je la refusais dès le 25 août 42 et le seul moyen était l'accident de travail. Ce que je fis, sans en parler à mes parents et malgré les dommages qu'il pouvait occasionner à mon intégrité physique. Mais c'était le seul moyen de préserver mes parents de tout risque de déportation. C'est néanmoins à la suite de cet accident que ma destinée militaire a été heureusement changée. Au lieu de me retrouver dans l'infanterie en Russie, c'est dans la Kriegsmarine que je fus affecté.

Citoyen européen

C'est aussi dès la fin de la guerre que je me suis considéré comme citoyen européen. Avant de vous en donner la raison, revenons à 1944. En octobre-novembre 44, les troupes allemandes reculaient dans l'Est de la France et réquisitionnaient le bétail pour leur ravitaillement. Dans la montagne de Lapoutroie, dans la ferme voisine, à 300 m de la nôtre, la famille avait été chassée dans le sud-ouest en 1940. Mais, fin 1944, la ferme avait été réquisitionnée et un soldat allemand était chargé de venir tous les jours, fourrager les six bovins. Son travail terminé, il venait toujours discuter avec mon père. C'était un agriculteur âgé de 32 ans, originaire du sud Wurtemberg, d'**Oberwaldhausen**, de la région d'Allgäu. Nous connaissions ses opinions politiques, car il avait dit à mon père : « Ce que l'on n'aime pas, on n'en parle pas ». Ils parlaient donc d'agriculture et de méthode de travail. Au bout de quelques semaines, il connaissait bien la famille, il savait que j'avais été incorporé dans la Kriegsmarine, il avait vu ma photo sous l'uniforme allemand. Mais en novembre 44, il ne savait pas que j'étais caché à la ferme, et moi, un jour, ignorant sa présence à la ferme, je suis sorti, il m'a vu, m'a reconnu, mais nous ne nous sommes pas parlés. Les jours suivants, mes parents et la famille ont eu très peur d'une dénonciation, mais ce soldat n'a rien dit. Cet homme avait un nom prédestiné : Albert Schweitzer !

Quelques années après la guerre, en 1956, en écoutant les informations relatant la vie du Dr Albert Schweitzer en Afrique, voilà mon père qui dit : « Mais Albert Schweitzer, c'était le soldat wurtembergeois qui venait en 1944 ! ». Douce souvenance de mon père.

En 1962, lors d'un stage sur le séchage des fourrages en grange à **Aulendorf**, dans l'Allgäu, je me rendis à la ferme de cet agriculteur, et, immédiatement, il me reconnut. Il avait encore une photo de ma famille sur laquelle je figurais en marin. C'est chaleureusement que je le remerciai de son attitude de novembre 44, et suite à cette entrevue, nous avons échangé une correspondance soutenue.

Voilà donc la raison de mon adhésion à une Europe unie dès 1945. Souvent les hommes subissent ce que décident les dirigeants, mais dans leur âme et conscience, ils peuvent rester droits, honnêtes et humains, et cela dans toutes les civilisations. Et si nous nous donnons la main, des drames comme celui du nazisme ne pourront plus survenir.

LES RICHESSES DU COLLOQUE DES PATOISANTS ORBÉY, 25 SEPTEMBRE 2010

Gilbert MICHEL

Pour le colloque des patoisants qui a eu Orbey comme cadre en 2010, les organisateurs avaient proposé une articulation autour du thème des chansons. Ce colloque a permis, une fois de plus, outre le plaisir de se retrouver entre amis et connaissances, de montrer la richesse du patois roman, tant par les similitudes que par les différences que l'on peut rencontrer dans nos patois respectifs. Mais il a aussi permis de montrer que le patois de l'un de nos secteurs peut aider à la compréhension du patois d'un autre secteur et qu'un fonds populaire commun habite les deux versants des Vosges.

LES CHANSONS

La chanson du groupe de Ste Marie aux Mines « è chèki so to », à chacun son tour, sur l'air bien connu en Alsace de « o la trio », a permis de mettre clairement en lumière cette introduction. Dans le texte figurait le mot « **honorpo** », inconnu dans notre patois. La traduction, indiquait « turbulent ». Dans le livre de J.P. Patris « Nos paysans d'antan », il est en plus précisé : qui ne tient pas en place, qui ne cesse de bouger. Mais, pour ce mot, point d'étymologie. Le patois du Val d'Orbey ne possède pas cet adjectif dans son lexique, mais il emploie une expression qui a exactement le même sens : « él é né auw né rpauw », il n'a ni cesse ni repos. On voit donc qu'il est aisé de passer de « auw né rpauw » à « ho no rpo », « honorpo ».

Il était aussi question de « **hablè** », parler, que l'on retrouve dans l'espagnol « hablar » et dans notre patois sous la forme « in abla », un hableur, un vantard. Notre patois n'utilise pas ce verbe, mais « palè » du latin « paraulare », pour parler de quelque chose ou de quelqu'un. Pour s'exprimer, nous utilisons un autre verbe, « prakè », de l'allemand « sprechen ».

Autre mot intéressant, l'adjectif « **hodè** », fatigué, de l'allemand « halten » et du néerlandais « houden », arrêter. « Hodè » est aussi en usage dans la Haute Meurthe proche et au Ban de la Roche. Nous avons, nous, « chtèñ » ou « chtin » à Orbey qui viendrait plutôt du latin « stagno », être stagnant, d'où « stanco » en italien.

Sur l'air « Le marchand de bonheur », Le Val de Villé nous a présenté « li biâ kaudô », mettant en scène un jeune marié et les « beaux » cadeaux de mariage reçus de sa mère.

Chez nos amis du Ban de la Roche, dans leur marche « dō hâ dè vallaiye dè Breuche », à la gloire de leur vallée, c'est le mot « **péku** » qui a interpellé nos patoisants locaux. Ce mot signifie les pâturages, « les paquis », un terme encore en usage dans les Vosges et en Lorraine, mais pas dans notre région, sans doute parce que les vaches restaient à l'étable toute l'année, sauf en automne en certains secteurs. « Paquis » est une variante de « patis » par croisement avec le vieux mot français « pasquier », qui veut dire pacage. « Patis » vient du latin « pastus », pâture.

L'Académie patoise de Gérardmer a choisi de nous chanter « La Vosgienne », sur l'air « Les artilleurs de Metz », mais en nous épargnant les paroles originales, ... peut-être à tort, car leur traduction aurait donné lieu à une étude lexicale fort riche et imagée !

Les patoisants de Xertigny ont interprété une des chansons les plus connues des Vosges : « Jean Batis », une chanson qui connaît un nombre incroyable de variantes et qui nous raconte l'amertume d'un père qui n'arrive pas à marier son grand dadais de fils. Dans une version publiée par les Ménestrels de Gérardmer, le dernier couplet fait curieusement référence à un chat :

« Je ne me mêlerai plus d'tes ouvrages,
Tu fras ton beurre et ton fromage,
Garde ton chat, bougre de tausé,

Jamais, je ne te marierai. »

Le chat dont il est question rappelle une coutume fort amusante des Vosges : quand une jeune fille voulait repousser une demande en mariage, elle signifiait son refus en remettant au prétendant le chat de la maison pour dire : prends le chat si tu veux, mais moi tu ne m'auras pas.

« **La feuille di Geôrmont** », les filles du Girmont, dont le triste sort a été évoqué par le jeune groupe des Trois rivières, n'est pas sans rappeler celui des filles de Lapoutroie, dont les perspectives de mariage, guère plus enviables, sont relatées dans la chanson « Les filles de Lapoutroie » transcrite dans l'ouvrage « Les Épices de la langue ».

Dans la douce chanson « Raivije-t-en », souviens-toi, de l'Union des patoisants de Belfort-Montbéliard, c'est le mot « paitchifeus », printemps, qui a retenu notre attention. Ce mot vient de « paitchi », partir, et de « feus », dehors (« fu » dans notre patois), du latin « forus », dehors. Dans la strophe suivante, l'on retrouve le verbe partir, il est dit « i seus paitchi sudai », je suis parti soldat. L'on peut donc traduire « paitchifeus » par « mettre dehors », un sens que l'on retrouve un peu partout quoique formulé un peu différemment. En Franche-Comté, le printemps se dit « paitchifo », au Ban de la Roche c'est « kanterfye », « quand ça met dehors », et chez nous c'est « lo futa », « le temps qui met dehors ».

Il nous appartenait de clore cette matinée de chansons. Notre choix s'est porté sur « S'a lé djèn bas de Fralang », ce sont les filles de Fréland, une chanson fort ancienne, dont l'air n'est pas sans rappeler la musique celtique et qui nous montre les filles de Fréland sous un jour qu'on ne leur connaît plus ! (voir le texte dans « Les Épices de la langue »)

Pour mettre...l'eau à la bouche des participants, nous avons choisi le mot « bigré ». Le « bigré » est un verre qui contient un quart de vin ou d'eau de vie. « Bigré » vient du latin « bicarium », gobelet, qui a aussi donné « Becher », gobelet, en allemand, pichet en français, « Bikerla » en alsacien. Dans notre canton, le mot « bigré » n'est guère connu qu'à Fréland, mais on l'emploie aussi dans la vallée de la Haute-Meurthe sous la forme « bigré ». Selon Eugène Mathis (« le patois de la Haute-Meurthe »), ce mot entrainait dans une expression plaisante : « dir lè mas o bigré », dire la messe au bigré, c'est à dire, s'attabler au cabaret au lieu d'aller à la messe.

Après les discours d'usage et la bénédiction des personnalités présentes, la messe était dite. Un apéritif ponctué des sonneries des cors des alpes de Walbach et un excellent repas agrémenté des danses folkloriques des Baladins du Hohnack de Labaroche allaient nous permettre d'avoir du cœur à l'ouvrage pour l'après-midi.

LA CHANSON « TANTE ELISABETH »

Au programme, une présentation succincte du canton welche par Armand Simon et, plat de résistance, la chanson connue « **dèri tchi tant Elisabeth** », présentée d'une voix assurée par Rosa, une chanson que chaque groupe avait été invité à traduire dans son patois. L'occasion de comparer les mots utilisés, parfois presque identiques, parfois différents, et de les comprendre.

Dans le texte de notre chanson, plusieurs mots ont été étudiés plus particulièrement.

« **Lo djadi** », le verger, est issu du francique « gardo » qui a donné « jart » en ancien français, Garten en allemand, garden en ancien provençal, garden en anglais. Le jardin était un lieu clos d'un fossé, de haies, de murailles, dans lequel on cultivait des légumes, des fleurs, des arbres.

« **Lo mèzèy** » ou « **mè** » à Orbey, vient du latin « maneo » qui signifie rester, « mansum », qui est resté. Dans les Vosges, le mot « **meix** » se retrouve en de nombreux lieux. Au départ, « le meix » était l'habitation d'un cultivateur, jointe à autant de terre qu'il en faut pour l'occuper et le nourrir. Par la suite, le meix est devenu le terrain seul. Le « meix » couvrait une superficie variant de moins de un are à un ou deux ares, situé le long de la maison ou devant la maison, clos et cultivé. (Voir « La vie rurale et le folklore dans le canton de Gérardmer » de Marc Georgel.)

« **Lo machni** » ou « **manchni** », la branche maîtresse, est emprunté du francique « mast » qui a donné « Mast », le mât, en allemand, mast en ancien provençal, mât en français. Dans la vallée de Munster, on utilise le terme « Mast » pour désigner la branche charpentière principale d'un arbre.

« **Lè kech** », la branche, pourrait tenir du celtique « keun », selon une étude (non publiée) de Xavier Demoulin du Bonhomme. Dans le lexique français-breton et breton-français de Stéphan-Sèité on trouve le mot « keuneud » qui signifie bois de chauffage, ce qui est proche de ce qu'avance Demoulin. Adolf Horning avance le mot latin « coxa », hanche, cuisse, comme origine. (« Glossare der romanischen Mundarten von Zell und Schönenberg »). On trouve la même racine dans le wallon « coch » et en Franc-Comtois où « queueche » signifie une trique, mais aussi une cuisse. En Franche-Comté, il existe aussi une bouteille de moins de ¾ de l. appelée « coeuche de chien », cuisse de chien, en raison de sa forme. Branche, trique et bouteille rappellent en effet la forme d'une cuisse.

Pour terminer, « tant Elisabeth », accompagnée à l'orgue électronique par Joseph Didierjean, fut reprise par tous les congressistes et après force histoires, sketch, blagues et bons mots, ils se quittèrent dans la bonne humeur, dans l'attente du prochain colloque qui se tiendra le 29 mai 2011 à Delle chez nos amis du Territoire de Belfort.

Gilbert MICHEL,
Jean-François MILLION
et Rosa LOPEZ



Français	Patois de Labaroche (Canton de Lapoutroie)
TANTE ELISABETH	TAN:T ÉLIZABÈT
Derrière la maison, chez notre tante Elisabeth	dèri: lè mau:jo tchi: not tan:t élizabèt
Vous ne savez pas ce qu'il y a	vo n'sèvau: mi sou k'él i:
Il y a le plus beau cerisier des cerisiers	él i: lo pu byè: serji dé serji
Le cerisier est dans le verger	lo serji a da lo djadi
Derrière la maison, chez notre tante Elisabeth	dèri: lè mau:jo tchi: not tan:t élizabèt

Et sur le cerisier	è tsu lo serji
Vous ne savez pas ce qu'il y a	vo n'sèvau: mi sou k'él i:
Il y a la plus belle branche charpentière des branches charpentières	él i: lo pu byè: man:chni dé man:chni
La branche charpentière est sur le cerisier	lo man:chni a tsu lo serji
Le cerisier est dans le verger	lo serji a da lo djadi
Derrière la maison, chez notre tante Elisabeth	dèri: lè mau:jo tchi: not tan:t élizabèt.

Et sur la branche charpentière	è tsu lo man:chni
Vous ne savez pas ce qu'il y a	vo n'sèvau: mi sou k'él i:
Il y a les plus belles branches des branches	él i: lé pu bèl kech dé kech
Les branches sont sur la branche charpentière	lé kech so tsu lo man:chni
La branche charpentière est sur le cerisier, Le cerisier est dans le verger Derrière la maison, chez notre tante Elisabeth	lo man:chni a tsu lo serji. lo serji a da lo djadi dèri: lè mau:jo tchi: not tan:t élizabèt.

Et sur les branches	è tsu lé kech
Vous ne savez pas ce qu'il y a	vo n'sèvau: mi sou k'él i:
Il y a les plus belles feuilles des feuilles	él i: lé pu bèl fouyat dé fouyat

Les feuilles sont sur les branches <i>Les branches sont sur la branche charpentière, etc</i>	lé foyat so tsu lé kech lé kech so tsu lo man:chni etc
Et dans les feuilles <i>Vous ne savez pas ce qu'il y a</i>	è da lé foyat vo n'sèvau: mi sou k'él i:
Il y a le plus beau nid des nids	él i: lo pu byè: nu dé nu
Le nid est dans les feuilles <i>Les feuilles sont sur les branches etc</i>	lo nu a da lé foyat lé foyat so tsu lé kech etc
Et dans le nid <i>Vous ne savez pas ce qu'il y a</i>	è da lo nu vo n'sèvau: mi sou k'él i:
Il y a les plus beaux œufs des œufs	él i: lé pu byè: u: dé-z-u:
Les œufs sont dans le nid, <i>Le nid est dans les feuilles, etc.</i>	lé-z-u: so da lo nu lo nu a da lé foyat etc
Et sur les oeufs <i>Vous ne savez pas ce qu'il y a</i>	è tsu lé-z-u: vo n'sèvau: mi sou k'él i:
Il y a le plus bel oiseau des oiseaux	él i: lo pu byè: oujéy dé-z-oujéy
L'oiseau est sur les oeufs <i>Les œufs sont dans le nid, etc.</i>	l'oujéy a tsu lé-z-u: lé-z-u: so da lo nu etc
Et sur l'oiseau <i>Vous ne savez pas ce qu'il y a</i>	è tsu l'oujéy vo n'sèvau: mi sou k'él i:
Il y a les plus belles plumes des plumes	él i: lé pu bèl pyèm dé pyèm
Les plumes sont sur l'oiseau <i>L'oiseau est sur les œufs, etc.</i>	lé pyèm so tsu l'oujéy l'oujéy a tsu lé-z-u: etc
Et sur les plumes <i>Vous ne savez pas ce qu'il y a</i>	è tsu lé pyèm vo n'sèvau: mi sou k'él i:
Il y a les plus belles couleurs des couleurs	él i: lé pu bèl koule:r dé koule:r
Les couleurs sont sur les plumes <i>Les plumes sont sur l'oiseau, etc.</i>	lé koule:r so tsu lé pyèm lé pyèm so tsu l'oujéy etc
Et sur les couleurs <i>Vous ne savez pas ce qu'il y a</i>	é tsu lé koule:r vo n'sèvau: mi sou k'él i:
Il y a le plus beau ciel des ciels	él i: lo pu byè: su: dé su:
Le ciel est sur les couleurs <i>Les couleurs sont sur les plumes, etc</i>	lo su: a tsu lé koule:r lé koule:r so tsu lé pyèm etc
Et dans le ciel <i>Vous ne savez pas ce qu'il y a</i>	è da lo su: vo n'sèvau: mi sou k'él i:
Il y a les plus beaux nuages des nuages	él i: lé pu bèl nwa:y dé nwa:y
Les nuages sont dans le ciel <i>Le ciel est sur les couleurs etc.</i>	lé nwa:y so da lo su: lo su: a tsu lé koule:r etc
Et dans les nuages <i>Vous ne savez pas ce qu'il y a</i>	è da lé nwa:y vo n'sèvau: mi sou k'él i:
Il y a la plus belle pluie des pluies	él i: lè pu bèl pyou: dé pyou:
La pluie est dans les nuages <i>Les nuages sont dans le ciel etc.</i>	lè pyou: a da lé nwa:y lé nwa:y so da lo su: etc
Et sur la pluie <i>Vous ne savez pas ce qu'il y a</i>	è tsu lè pyou: vo n'sèvau: mi sou k'él i:
Il y a le plus beau soleil des soleils	él i: lo pu byè: slo dé slo
Le soleil est sur la pluie <i>La pluie est dans les nuages, etc.</i>	lo slo a tsu lè pyou: lè pyou: a da lé nwa:y etc
Depuis-là, et bien ma foi	ènda toulà , è bé: ma fou
Puisqu'il n'y avait plus rien	pusk é n'y awou: pu ré:
Nous sommes revenus.	no rvenen

PETITE ETUDE LEXICALE DE MOTS PATOIS (3)

Lé jnach – Lè djonay do morkèr – lé-z-ot

Gilbert MICHEL

Les mots de cette étude ont été présentés lors des trois tables de patois de l'année 2010, dont les thèmes abordés étaient :

LÉ JNACH, les sorcières

Lé jnach

Dans *No prako lo patwè*, Pierre Colin écrit que le souvenir des dianes antiques s'est perpétué dans la montagne, et que le mot « jnach » est le descendant du latin « diana ». Dans le *Dictionnaire des patois romans de la Moselle*, Léon Zéliqzon cite un « jénat » qui est un sorcier, diminutif de Jean, les sorciers ayant été ainsi nommés à cause des pratiques superstitieuses auxquelles ils se livraient à la St-Jean. « Jnach » pourrait-il être l'équivalent féminin ? Pour désigner un sorcier, le Welche n'a pas de mot particulier. À Labaroche, c'est « in sorsi ». À Fréland, c'est « in sorsir ». Faut-il en déduire que le « sorsir » de Fréland a quelque chose de plus que le « sorsi » de Labaroche, cet « r » qu'il a en plus serait-il un « air mauvais » ? Serait-il plus méchant ?

Lé mèynèñki, la menée Hennequin

Dans le secteur de Fraize, Eugène Mathis a relevé Méhhennhi. Dans la vallée de Cleurie, Thariat parle de Mouhi-hennequin ou de Mouni-hennequin dérivé de Megneye, domestique et de Hennequin, diable qui habite les airs.

Le mot vient de l'expression française « menée Hennequin » ou « mesnie Hennequin ». La légende de la menée Hennequin est omniprésente au Moyen Age, dans toute l'Europe de l'Ouest : en Suède, en Allemagne, en Angleterre, en France... Une menée est un cortège, une mesnie est une maison. Il s'agit de l'entourage du seigneur de l'autre monde qui fait parfois irruption dans le nôtre. La menée se rencontre de nuit, surtout les nuits de sabbat et entraîne ou menace d'entraîner celui qu'elle rencontre. Accompagné d'un tintamarre démentiel, le cortège de fantômes passe à toute allure au-dessus de nos têtes, c'est un enfer en déplacement. On disait que la troupe se composait des enfants morts sans baptême.

Mais on parle aussi de chasse sauvage composée de chasseurs noirs montant des chevaux noirs et accompagnés de chiens noirs. Cette légende n'est pas sans rappeler la légende des hommes noirs du Faudé. À la tête de cette troupe se trouvent des personnages mythiques tels qu'Odin/Wotan le Dieu de la mythologie scandinave. Chez les Scandinaves, les forêts sacrées étaient placées sous l'invocation d'Odin. En Allemagne, quand un bruit soudain se faisait entendre, le peuple disait : c'est Odin qui passe. En Angleterre, le héros mystérieux est un personnage celtique : le roi Arthur. Dans la mythologie saxonne, Odin rassemble tous les guerriers morts dans le Walhalla pour former son armée Einherjar. Peut-on faire un rapprochement avec « lè fam dé-z-èva » de notre pays welche, la méchante sorcière qui vivait sur une « hopat » non loin de la Basse-Baroche et dont on menaçait les méchants enfants ? « Èva » serait-il une contraction de Walhalla ?

L'étymologie de Hellequin est assez mystérieuse. Certains la font dériver de l'alsacien Elfenfrind, ami des Elfes, d'autres pensent que c'est une déformation de Charles Quint. Hennequin serait aussi un comte, un personnage d'une chanson de gestes. En consultant *Les vieilles coutumes des Vosges* de Fournier, nous apprenons qu'un certain Jean des Beaumes qui avait chassé tous les dimanches sans jamais penser à Dieu fut condamné à chasser éternellement avec sa meute de chiens dans les nues. C'est la chasse de St Hubert ou haute chasse. Fournier pense que le nom de Jean pourrait venir de Joe ou Joejager, donné par certaines populations du Nord au chasseur mystérieux. Nous retrouvons peut-être ici le Jean dont parle Zéliqzon.

À Labaroche, on raconte une légende identique, « lé tché dé-z-èva », les chiens de l'Avent, dont les hurlements lugubres sont annonceurs de mort. Pour conjurer cette malédiction, il fallait prier St Hubert, le patron des chasseurs.

Dans la plaine d'Alsace, ce n'est pas toujours Odin qui mène la troupe, mais une femme appelée Frau Perchte ou Frau Holle. Elle dirigerait une armée composée d'enfants morts avant que leur heure soit venue, mais, contrairement aux autres troupes, celle de Frau Holle n'était pas malfaisante.

Dans les Vosges, pour repousser la menée Hennequin, il fallait invoquer, St Dié, St Georges ou St Michel.

En fait, les clameurs entendues pourraient provenir de bandes d'oies sauvages émigrant dans la nuit.

Ètchèrmè, ensorceler

Signifie charmer, ensorceler. Charmer vient du latin « carminare », qui vient de charme, du latin « carmen » avec le sens de formule magique.

LÈ DJONAY DO MORKÈR, la journée du marcaire

Andlè

Formé à partir de « and », le pis. Peut-être d'origine allemande, de « Hand », la main. « Ein Hand-druck » est un serrement de main, à mettre en rapport avec « andlè è lè piset », traire à la pincette, en pinçant. Peut-être en relation avec l'allemand « Ernte », l'alsacien « Arnt », récolte.

Chterni, faire la litière : Du latin « sternere », répandre sur le sol.

Chtreiy, étriller

Verbe d'origine latine : « strigilare », étriller ; « striegeln » en allemand a la même origine.

Lo chtrouéy, la pelle à ramasser le fumier dans l'étable

À mettre en rapport avec « lè chtrouèl », la truëlle. Truëlle vient du latin de basse époque « truella ». En vieux français, on parlait de « trouell ». « Chtrouéy » pourrait être la forme au masculin de « chtrouèl ». Horning appelle « chtrouéy », la pelle de bois dont on se sert pour remuer le blé. À Orbey, « lo chtrouéy » désigne aussi la pelle à enfourner le pain. À Fréland, cette dernière est « l'è foner ».

Èrji, fourrager

Probablement en rapport avec le mot de vieux français « areger », arranger, relevé par Borel, avec le sens de faire les choses dans l'ordre. Bloch fait dériver arranger et rang du francique « hring », cercle, anneau, puis assemblée.

Lo graub, la rigole au milieu de l'étable : Vient de l'allemand « Graben », rigole.

Lè krap, la crèche : Formé à partir de l'allemand « Krippe », la crèche

Fèr lè mechtur

C'est extraire le foin du fenil, le secouer pour le desserrer et faire sortir la poussière, puis le jeter en contrebas dans la grange par l'ouverture prévue à cet effet. Du vieux français « mesture », issu du latin « mixtura », mélange.

Rmi, ruminer : Emprunté au latin « ruminare », qui a donné ruminer en français.

LÉ-Z-OT, la fête du village

« Lé-z-ot », vient du mot odes. Une ode est un poème qui chez les Grecs était chanté. Aujourd'hui, c'est un poème lyrique composé de strophes de mêmes vers et d'égale mesure. L'on connaît les odes de Ronsard, Lamartine, Hugo, ... L'ode à la joie de Schiller a servi d'inspiration à Beethoven pour son célèbre hymne à la joie de la 9e symphonie.

Le mot ode vient du bas latin « ode, oda », chant, lui-même emprunté au grec. Dans le canton welche, « lé-z-ot » étaient toujours associées à la fête patronale, dont l'éclat était rehaussé par les chants, et probablement par des odes, car elles peuvent aussi être religieuses.

C'est l'équivalent de la « kilbe » du Haut-Rhin alsacien qui, avant d'être une fête villageoise, était la fête patronale. Le mot « kilbe » est issu de « kirchweih, bénédiction d'église.

Lè gél, la quille

Probablement emprunté au moyen haut allemand « Kegel », conservé par l'allemand moderne, dont le mot français quille est aussi issu. On n'a gardé que la deuxième syllabe du mot.

Lo kénts, la quille du milieu au jeu de quilles

Sans doute une déformation de « Kenig », le roi, mot qui désigne en alsacien la quille du milieu. Mot en usage à Fréland.

Lo kamang, l'épouvantail, le mendiant

Dérivé de l'ancien français « caymand » qui signifiait « mendiant ». L'on retrouve encore cette origine dans le mot « quémander » qui s'écrivait « queymander » en ancien français.

Quémander est peut-être issu de l'association de « qué », peut-être issu du latin « queso », nous vous en prions et de « demander », du latin « demandare », avec le sens de demander pour avoir.

L'angepaley, le garde du corps

Désigne celui qui accompagne un camarade qui rend visite à une jeune fille d'un autre village et même du village.

Dérivé du mot de vieux français « un emparlier », un avocat, celui qui défend. C'était bien le rôle de « l'angepaley », même si ses propos pouvaient être musclés à l'occasion. Mot surtout en usage à Fréland, entendu peu souvent à Orbey, inconnu ailleurs.

Lo partrak ou chtro d'och, le rouleau de réglisse

Le mot « partrak », c'est le mot alsacien « Baredrack », littéralement excrément d'ours. Le mot « Chtro d'och » est la traduction patoise de « Baredrack ».

« Chtro » vient du mot de vieux français « étron », excrément, emprunté au francique « strunt ». « L'och », c'est l'ours, du latin « ursus », « ursa ».

SOURCES

- BLOCH Oscar : *Dictionnaire étymologique de la langue française*, P.U.F., 1932
- BOREL : *Dictionnaire des termes du vieux français*, L. Favre, 1882
- HORNING, *Glossare der romanischen Mundarten von Zell und Schönenberg*, Halle, 1916
- FOURNIER, *Vieilles coutumes, usages et traditions populaires des Vosges*
- E. MATHIS, *Lexique du patois de la Haute Meurthe*
- G. MICHEL, *Labaroche, mémoire retrouvée ; Le sel de la langue ; Les Épices de la langue*
- SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DU VAL D'ORBÈY, *No prako lo patwè*
- L. ZÉLIQZON, *Dictionnaire des patois de Haute Meurthe*
- Sites sur GOOGLE en tapant « menée Hennequin »

LES TABLES DE PATOIS 2011

Armand SIMON

1. L'automne : Lo rwèni, lo wèñi

Samedi 29 janvier 2011 Hachimette Hôtel du Saut de la Truite
Jean-François Million a animé les débats et préparé des exercices
Gilbert Michel et Joseph Didierjean ont réalisé
la chanson: **Keyat da lé prè : Colchique dans les prés**

2. Les travaux des femmes : Lé bzagn dé fam

Samedi 12 mars 2011 Labaroche Hôtel du Tilleul
Jean-François Million a animé les débats et préparé des exercices
Gilbert Michel et Joseph Didierjean ont réalisé
la chanson: **Lé bzañ dé fam : Les travaux des femmes.**

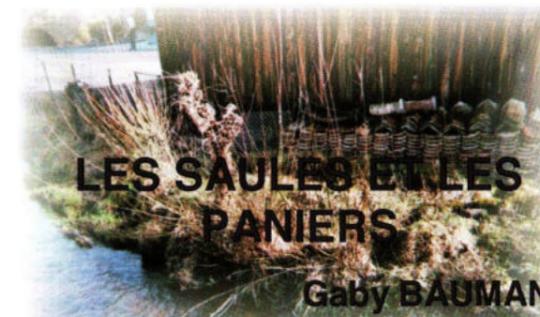
3. Les métiers ambulants : Sô k'pèssan da lo vilèdj

Samedi 9 avril 2011 Lapoutroie Hôtel du Faudé
Jean-François Million a animé les débats et préparé des exercices
Gilbert Michel et Joseph Didierjean ont réalisé
la chanson: **Lo djoyou dèrza : la joyeuse bohème**



Moments saisis lors de la table de patois de Labaroche
(Photos J.F. Million, 12 mars 2011)

LÉ SAUS È LÉ BOCHTEY



Sa èn bzañ prék rêvay, portang lé saus ne manko mi.

Si en pû dir, sa èn bzañ de présizyo, é fau piantè lé saus da in ley o bor dé ru.

Kat èl so bon è kauwpè, en pra toukou lé pu bèl. É fau lé noyè, lé botè po pakè, lé ptit d'in koté è lé grand d'in aut.

Po lé bochtéy d'èn ans, en lé lèch natur. Po n'è fèr dé pu dja, en lé kauwp o futa, lé plè po avou dé djat tcharpiat.

Po fèr én tcharpèñ, en èantch po fèr in ro, épré lé montang è piantang lé saus da lo ro. Sa servant robé po fèr dé tcharpèñ po bté lo bauw po espar lo fey, lé kmartièr.

Lé korbio po lé pêt de pèñ, dé fru. Él i aussi dé hot po poté lof é, po rmanté lè tyèr da lé tchang.

Lé bokilio po i boté loré z'èbèch, répoté dé fèchi, do pti bauw.

Auchtang de souvnir da lè vî de dda lo ta, è spiang lé bochtéy solid è biè è lè fou.

É ne fau vouèr d'èbèch po n'é fér : in koutèy, in sécateur, èn pwènt é surtou lé dau.

C'est un travail presque oublié, pourtant les saules ne manquent pas

Si on peut dire, c'est un travail de précision, il faut planter les saules au bord du ruisseau.

Quand elles sont bonnes à couper, on prend toujours les plus belles. Il faut les trier, les mettre par paquets, les petites d'un côté, les grandes d'un autre.

Pour les paniers d'une anse, on les laisse nature. Pour en faire de plus jolis, on les coupe au printemps, les éplucher pour avoir de jolis petits paniers.

Pour faire une corbeille, on commence par faire un rond, ensuite les montants en plantant les saules dans le rond. Ça servait beaucoup pour faire des corbeilles pour porter le bois pour allumer le feu, les pommes de terre.

Des petits paniers pour la pâte à pain, des fruits. Il y a aussi des hottes pour porter le fumier, pour remonter la terre dans les champs.

Les bûcherons y mettaient leurs outils, rapporter des fagots, du petit bois.

Autant de souvenirs de la vie d'autrefois en regardant les paniers solides et beaux à la fois.

Il ne faut guère d'outils pour en faire : un couteau, un sécateur, une pointe et surtout les doigts.



Photos G. Baumann

DÉ MORKÈR ERTRÈTÈ

Dje rvenan de Noter-Dèm, sir l'okazyo de nallè vèr noté vi'z èmi.

É fen èj de no rvèr, an dmande nak'é nallan.

Èbé vo vèyo, méytnan dje so toupiano, lé-z-èfan so èvoye, tchèki da sè katray.

Djo louè noté tchan é noté prè, an é mèk wadè dou prè po noté dou vètch, dé fou sa ko tro.

È lè fnau, lé wèzi vno no èdi. Po no sa no tchèyndt: é z-èpouto brauma de djoy.

Dje no mi vlu dmourè o vilèdj, éni d'ézèrond ké dvallo, i moma an'yavou sanndji, mèk an avou trovè i lodjma èkat lo motey.

Mè dje dotan d'avou lo ta gran, po lu, djo wadè i pauw d'bzán, tan ké lèré dou vètch é swèni, é ne s'énoyré mi, é se pyè mé ézèrond.

Èko in'amm ké ne fè ré, sa dandjurou, é pu se botè è bour.

An fè ko ènsèkam de fermèdj, not mèzèy no dèn souk an é debza, dje twau i pochéy tchèk ènay, kik jlin é èn déyjàyn de lapin, èvo torto sla éko noté ptit pansyo, dje ne so mi è pyand.

DES AGRICULTEURS RETRAITES

Maurice HERMANN

Nous revenions des Trois-Épis, c'était l'occasion d'aller voir nos vieux amis.

Ils furent contents de nous revoir, on demanda comment ils allaient.

Eh bien vous voyez, maintenant nous sommes seuls, les enfants sont partis, chacun dans son coin.

Nous avons loué nos champs et nos prés, on a seulement gardé deux prés pour nos deux vaches, des fois c'est encore trop.

A la fenaison, les voisins viennent nous aider. Pour nous, ça nous change : ils apportent beaucoup de joie.

Nous n'avons pas voulu demeurer au village, il y en a des écarts qui descendent, un moment on y a songé, même qu'on avait trouvé un logement près de l'église.

Mais nous avons peur d'avoir le temps long, pour lui nous avons gardé un peu d'occupation, tant qu'il aura deux vaches à soigner, il ne s'ennuiera pas, il se plaît mieux dans les écarts.

Et puis un homme qui ne fait rien, c'est dangereux, il peut se mettre à boire.

On fait encore pas mal de fromages, notre jardin nous donne ce que l'on a besoin, nous tuons un cochon chaque année, quelques poules et une dizaine de lapins, avec tout cela et nos petites pensions, nous ne sommes pas à plaindre.

PRAKO I PAUW PATWÈ

Quelques expressions bien de chez nous

Maurice HERMANN

- Dje ne sèy mi freyou, mè portan djè antch è chouklè
- Kat é pès èkat mi èvo sè watur, é trutel
- Pri da lè pyou, mé'z èbi so tchafè
- É fau èyt mou tcharan po ne mi djoy de permat
- Lè kmat-la a mon-mèye
- Èn skéy dé djo, dje lè tchervu o vilèdj
- Mo pér fe prijni dota dè gyèr
- Skoutè lo prautch do kuréy dsu so pauro
- É fau èt fauw po dnè dé sou é séy ké né puk ti
- Évo sé véy frat é sé vectur, an vou ke sa i lichtrou
- Kwèchi sé èbèch da i erchtlé
- Èn'aland ne fè mi lo fūta
- Botè lè tcharou dèvan lé bu
- É fè ney, é fau nallè è lè santouy
- Avou do mau po dvalè lé zgrè
- Berzombè èk anter lé pot é ne ré kompar
- Avou so saw d'oyi lo bru-la
- • Je ne suis pas frileux, mais pourtant je commence à ressentir le froid
- • Quand il passe près de moi avec sa voiture, il klaxonne
- • Pris dans la pluie, mes habits sont trempés
- • Il faut bien être fainéant pour ne pas pouvoir promettre
- • Cette pomme n'est pas mûre
- • Récemment, je l'ai aperçu au village
- • Mon père fut prisonnier pendant la guerre
- • Écouter le sermon du curé sur sa chaire
- • Il faut être fou pour donner de l'argent à celui qui en a plus que toi
- • Avec ses frusques et ses vêtements, on voit que c'est un négligent
- • Cacher ses outils dans un bosquet
- • Une hirondelle ne fait pas le printemps
- • Mettre la charrue devant les bœufs
- • Il fait nuit, il faut aller à tâtons
- • Avoir du mal à descendre les escaliers
- • Marmonner quelque chose entre les lèvres à ne rien comprendre
- • Être excédé d'entendre ce bruit

CONJUGUONS LE VERBE TNI : TENIR

Présent		Passé		Futur	
Dje té	Je tiens	Djé tnu	J'ai tenu	Dje tarè	Je tiendrai
Te té	Tu tiens	Té tnu	Tu as tenu	Te taré	Tu tiendras
É té	Il tient	É lé tnu	Il a tenu	É taré	Il tiendra
Dje tno	Nous tenons	Djo tnu	Nous avons tenu	Dje taro	Nous tiendrons
Vo tnaou	Vous tenez	Vo'zo tnu	Vous avez tenu	Vo tarau	Vous tiendrez
É tno	Ils tiennent	É'zo tnu	Ils ont tenu	É taro	Ils tiendront
Impératif					
		Te	Tiens		
		Tnaou	Tenez		

LES ÉVÉNEMENTS DANS LE CANTON DE LAPOUTROIE EN 1911

Philippe JÉHIN

Il y a un siècle, les habitants du canton de Lapoutroie semblent souffrir des mêmes plaies que celles qui affligent leurs descendants du XXI^e siècle naissant. A une époque où les véhicules automobiles sont encore rares, plusieurs accidents de la route se produisent déjà, mettant en cause des bicyclettes, des attelages ou d'autres engins. Beaucoup d'accidents se déroulent sur les lieux de travail comme les chantiers ou les carrières, ou sous la forme d'incendies. L'insécurité existe aussi avec des cambriolages, des escroqueries et le vandalisme. Rien de nouveau sous le soleil !

Lapoutroie : longévité

Au début du mois de janvier, paraissent les statistiques démographiques communes : le nombre d'habitants de la commune constaté le 1^{er} décembre 1910 s'élève à 2096, soit le même chiffre qu'en 1905. 82 personnes sont âgées à plus de 70 ans et réparties de la façon suivante : 40 ont entre 70 et 75 ans, 21 entre 75 et 80 ans, 11 entre 80 et 85 ans, 9 entre 85 et 90 ans et un a dépassé les 90 ans.

Pairis : cambriolage (1)

Le 17 janvier sont arrêtés deux cambrioleurs qui avaient dévalisé quelques jours plus tôt une résidence secondaire à Pairis. Mais les deux voleurs parviennent à s'échapper.

Lapoutroie : démission du maire

M. Woindrich, maire de la commune, a donné sa démission le 3 février. De sérieux désaccords au sujet de la reconstruction de l'église paroissiale en semblent la cause.

Lapoutroie : feu de cheminée

Un feu de cheminée s'est déclaré à l'école des sœurs le 10 février. Les deux puits de l'école étaient gelés, il a fallu chercher l'eau dans les maisons voisines. Heureusement, le feu a été rapidement maîtrisé.

Hachimette : incendie (1)

Trois jours plus tard, le feu a pris pour une raison inexpliquée dans un petit chalet appartenant à M. Simon, aubergiste. Le bâtiment qui se trouvait dans un jardin derrière la gare d'Hachimette a été entièrement détruit par les flammes.

Canton de Lapoutroie : grandes manœuvres

Dans la nuit du 10 au 11 février, les régiments d'infanterie de Colmar et de Neuf-Brisach ont été cantonnés dans les villages d'Orbey, Le Bonhomme, Lapoutroie et Hachimette à l'occasion des manœuvres de montagne qui se font tous les ans dans notre région à pareille époque. Chaque maison devait abriter des soldats et certains propriétaires ont dû loger jusqu'à six hommes. La plupart des habitants du canton ont offert aux soldats un repas chaud alors qu'ils n'étaient tenus que de leur fournir le gîte.

Orbey : audacieuse escroquerie

A la fin du mois de février, deux individus se sont présentés auprès des couturières et des mères de famille d'Orbey pour leur annoncer un cours de couture qui devait être donné à la mairie. Ce cours, disaient-ils, durerait quinze jours à raison d'heure par jour et coûterait 15 Mark. Comme droits d'inscription, il fallait verser d'avance la somme de 3 Mark. Seize couturières et jeunes filles s'engagèrent et payèrent l'acompte demandé. Au jour fixé, elles se réunirent à la mairie. Personne ne vint. Les deux escrocs ont disparu en emportant les acomptes. Ils n'ont laissé aucune adresse, aucun nom, aucune indication permettant de les retrouver.

Hachimette : épidémie de rougeole

Au courant du mois de mars, une épidémie de rougeole s'est déclarée. Un grand nombre d'enfants en est déjà atteint et les bancs d'école demeurent vacants.

Orbey : cambrioleurs épinglés

Les cambrioleurs de Pairis ont finalement été arrêtés en mars. Ils écotent de lourdes peines de prison.

Fréland : accident de vélo

Le 21 mars, de bon matin, l'abbé Mertian, vicaire à Fréland, est descendu à bicyclette de Fréland à Hachimette. Au bas du village de Fréland, une voiture attelée à un bœuf est venue à sa rencontre. Ne pouvant plus s'arrêter, ni aller de côté, l'abbé Mertian a heurté violemment l'attelage. Le bœuf a une corne cassée. L'ecclésiastique a été transporté en automobile à l'hôpital. Il souffre d'une fracture du bras et de nombreuses blessures qui ne semblent cependant pas mettre sa vie en danger. Le vicaire se rendait à la gare pour aller occuper le nouveau poste qui lui avait été assigné à Vieux Thann. Le même soir, sa mère qui souffrait depuis quelque temps d'une maladie cardiaque, mourut subitement à Rouffach.

Lapoutroie : déserteur

Les gendarmes ont arrêté à Lapoutroie le 4 avril un soldat du régiment des dragons de Colmar qui avait quitté la caserne la veille. Il avait rodé toute la journée dans les environs du village. Il était à bout de force et avait les pieds en sang. Il aurait voulu désertir pour échapper aux mauvais traitements qui lui faisaient subir ses camarades.

Fréland : accident dans une carrière

Un éboulement s'est produit le 5 avril dans la carrière située près de la gare de Fréland. Quatre ouvriers ont été ensevelis mais, heureusement, les secours sont parvenus à les dégager rapidement. Un ouvrier est grièvement blessé, l'état des trois autres est moins inquiétant. Ils ont tous été conduits à l'hôpital de Kaysersberg.

Lapoutroie : cambriolage (2)

Près de la carrière qui fournit les pierres pour la construction de la nouvelle église paroissiale, se trouve un abri pour les ouvriers où ils prennent leurs repas et rangent leurs outils. Pendant la nuit du 9 mai, cette baraque a été totalement saccagée. Les provisions de bouche, la poudre, la vaisselle ont été volées ou détruites. La population est indignée.

Fréland : inauguration de la conduite d'eau

A l'occasion de la fête locale, le 14 mai, les autorités ont procédé à l'inauguration de la nouvelle conduite d'eau. Les maisons du village étaient décorées et donnaient un air de fête. Tous les habitants semblaient satisfaits enfin ces travaux achevés. A 12 heures 30, a eu lieu à la mairie un banquet auquel ont pris part les représentants des autorités, le maire et le conseil municipal et plusieurs invités.



Lapoutroie : pose de la première pierre de l'église paroissiale

Le jeudi 15 juin, jour de la Fête-Dieu, s'est déroulée la cérémonie de la pose de la première pierre de la nouvelle église en construction. Cette fête a été célébrée en grande solennité avec la présence de tous les paroissiens, de nombreux ecclésiastiques et des autorités civiles, notamment M. l'abbé Wetterlé, député de la circonscription. En fin de journée, un dîner a été offert par la municipalité à l'Hôtel de la Poste.

Orbey : accident de travail

Fin juin, un cylindre compresseur à vapeur qui fonctionnait sur la nouvelle route en construction de Pairis aux Lacs a glissé et est tombé au bas du talus. L'engin gît désormais dans la forêt, tout à l'envers, la cheminée enfoncée dans le sol et les trois grosses roues en l'air. Le mécanicien a pu heureusement se sauver à temps en sautant de sa machine. Celle-ci ne pourra être relevée qu'après avoir été presque complètement démontée pièce par pièce.

Hachimette : incendie (2)

Le 12 juillet, le village est réveillé en pleine nuit par le tocsin : un incendie s'est déclaré dans la menuiserie Maire. Le feu se propage rapidement car tous les bâtiments ne sont construits qu'en charpente légère. Inutile de tenter de sauver la maison en feu. En revanche, les secours ont tout fait pour protéger la grange voisine remplie de foin.

Orbey : nouvelle route

Le 15 juillet, le premier tronçon de la nouvelle route carrossable d'Orbey aux Lacs est livré à la circulation. Il s'arrête pour l'instant à l'entrée de la forêt domaniale. L'initiative de cette entreprise est due à M. Baffrey, maire d'Orbey et conseiller général. On espère achever l'année prochaine la route jusqu'au Lac Blanc.

Orbey : nécrologie (1)

Léon Lefébure, ancien député et ancien sous-secrétaire d'État, est mort subitement le 4 août dans son château d'Orbey où il était venu passer quelques semaines. Il était âgé de 73 ans. A 32 ans, il fut élu député dans la circonscription de Colmar. Après 1870, il se consacra entièrement à des travaux d'érudition et de bienfaisance. Il était resté très attaché à l'Alsace et chaque année, il venait passer ses vacances à Orbey où il possédait de belles propriétés et où il avait construit sur les hauteurs qui dominant la ville un petit « château ». Il passait le reste de l'année dans son hôtel parisien. Ses obsèques ont été célébrées à Orbey le 8 août.



Bonhomme : accident de la route

Comme chaque année, des habitants du canton sont partis en pèlerinage à Lourdes avec le diocèse de Saint-Dié. Le 31 août, M. Paul Humbert, sacristain à Lapoutroie, est allé les chercher à la gare de Fraize avec sa voiture hippomobile. Sur le chemin du retour, vers minuit, dans la descente entre Le Bonhomme et Lapoutroie, le cheval s'est subitement emballé. La charrette a heurté une pierre et s'est complètement brisée. Le conducteur a été projeté de son siège et s'est cassé la nuque. Il est décédé sur le coup. Plusieurs voyageurs souffrent de blessures et de contusions.

Orbey : reconstruction de l'hôpital de Pairis

Les travaux de reconstruction de l'hôpital de Pairis détruit par un incendie criminel en août 1910 avancent rapidement. En septembre 1911, la grange, l'écurie et les dépendances, sont presque terminées et pourront bientôt être réutilisées. Prochainement, on commencera la reconstruction des bâtiments de l'hospice. En creusant un canal de dérivation dans les sous-sols des dépendances, les terrassiers ont retrouvé les restes de vieilles fondations assez étendues et bien conservées qui proviennent sans doute de l'ancienne abbaye. Un expert désigné par le conservatoire des monuments historiques viendra étudier ces restes sur place¹.

Orbey : vandalisme (1)

Plusieurs jeunes pommiers plantés par l'administration sur la route d'Orbey à Tannach ont été de nouveaux abimés la nuit au courant du mois d'octobre. Des troncs ont été cassés et jetés dans le fossé. Des dégâts du même genre ont déjà été commis à plusieurs reprises ces dernières années au même endroit.

Lapoutroie : élections

Le 22 octobre s'est déroulé le premier tour des élections à la seconde Chambre pour le Landtag d'Alsace-Lorraine. Le Haut-Rhin est découpé en dix-sept circonscriptions correspondant à un canton ou à un groupement de cantons. La circonscription Sainte-Marie-aux-Mines et Lapoutroie compte 29 952 habitants. Pour le secteur Sainte-Marie-aux-Mines et Lapoutroie, le Dr Helmer (Union nationale) a obtenu 2004 voix, M. Obrecht (démocrate) 941 voix et M. Meyer (socialiste) 2406 voix. Une semaine plus tard, le 29 octobre, le second tour des élections permet à M. Meyer d'être élu avec 3031 voix contre 2682 voix au Dr Helmer.

¹ Sur l'incendie de l'hospice de Pairis, voir Philippe JÉHIN. « L'incendie de l'hospice de Pairis en août 1910 », Bulletin de la Société d'histoire du canton de Lapoutroie, n° 29, 2010, p. 52-53.

Le Bonhomme : nécrologie (2)

Le 13 novembre, ont eu lieu les obsèques de M. Louis Minoux, décédé à l'âge de 73 ans, propriétaire de l'hôtel du Cheval Blanc, adjoint de la commune de 1891 à 1907, membre du conseil municipal depuis 1882 et maire par intérim en 1907-1908. La fonction de maire semble une affaire de famille : son frère aîné, Joseph Minoux fut maire du Bonhomme de 1870 à 1876 et Louis Minoux avait cédé la place de premier édile à son frère cadet Nicolas Minoux.

Orbey : vandalisme (2)

Le cantonnier communal désespère de pouvoir élever des arbres fruitiers le long de la route Orbey-Tannach. En effet, depuis sept ans, tous les jeunes arbres nouvellement plantés sont systématiquement arrachés ou cassés par une main criminelle. « Il serait temps qu'on puisse mettre la main sur le coupable pour que les soupçons ne soient plus portés sur des personnes innocentes » déplore le correspondant du *Nouvelliste d'Alsace-Lorraine* le 16 novembre.

Hachimette : accident du travail

Un maçon de Lapoutroie occupé à réparer le toit d'une maison a perdu l'équilibre par suite d'un faux pas. Il est tombé d'une hauteur d'environ cinq mètres sur les rails du chemin de fer et s'est blessé grièvement. Il souffre d'une blessure à la tête et deux côtes enfoncées. Il est soigné à l'hôpital de Lapoutroie.

Basses-Hutttes : inauguration de l'école

Le 20 novembre, est inaugurée la nouvelle école des Basses-Hutttes. Elle remplace avantageusement une misérable mesure qui menaçait ruine et qui servait d'école pour les garçons et les filles depuis de nombreuses années. Les travaux de construction ont été suivis par l'architecte Daubenger et réalisés par l'entreprise Franzetti. La journée a commencé par une messe et la bénédiction du bâtiment par le curé des Basses-Hutttes. Les enfants du hameau ont organisé un petit spectacle avec des chants et des poésies. L'institutrice, M^{lle} Linz, a chanté l'Ave Maria de Gounod. Le maire d'Orbey, M. Baffrey, a prononcé le discours d'usage. Il a souligné que l'école a été construite avec les fonds de la commune et une précieuse aide du gouvernement. La journée s'est terminée par un banquet qui a réuni vingt-cinq personnes au restaurant Wetterer.

Fréland vandalisme (3)

Au courant du mois de novembre, quatre individus ont démoli quinze bancs et un abri qui se trouvaient près du sanatorium d'Aubure. Un gendarme a réussi à mettre la main sur les auteurs de cet acte de vandalisme, ce sont quatre jeunes gens de Fréland.

Le Bonhomme : fête locale

Le 27 novembre, la fanfare communale l'Écho du Brézouard dirigée par M. Paul Prudhomme a donné un concert pour célébrer la sainte Cécile. M. Netter, directeur de la fabrique et président de la fanfare, a organisé une projection cinématographique dans la grande salle du nouveau bâtiment communal. La salle toute neuve et éclairée à l'électricité était comble.

Lapoutroie : un nouveau maire

Le 2 décembre, M. Jean-Baptiste Hauschel, maître menuisier à Lapoutroie, est nommé maire en remplacement de M. Urbain Woindrich démissionnaire en février.

Le Bonhomme : démographie

Le bilan démographique de la commune pour la décennie écoulée (1901-1910) donne les résultats suivants : 370 naissances, 78 mariages et 203 décès. La commune compte aussi dix-huit personnes âgées de 80 à 90 ans. Il convient de souligner l'effroyable taux de mortalité infantile qui s'élève à 15,6% avec le décès de 22 enfants à la naissance et de 36 enfants âgés de moins d'un an.

Source : Le Nouvelliste d'Alsace-Lorraine de 1911

NOS PUBLICATIONS

Armand SIMON

LES CAHIERS DU GÉNÉALOGISTE

La publication suit son cours, grâce au travail inlassable de l'équipe de Jean Claudepierre, Bertrand Munier et Jean-Marie Munier.

Chaque numéro est vendu 15 Euros (+ frais d'envoi de 5 €),
Par correspondance,
À la bibliothèque municipale d'Orbey
Au CDHF (à Guebwiller ou sur le site : www.cdhf.net)

N°	Période	Auteur	Parution
1	1793-1802	Bertrand Munier	1 ^{er} trimestre 209
2	1803-1812	Bertrand Munier	2 ^o trimestre 2009
3	1813-1822	Bertrand Munier	3 ^o trimestre 2009
4	1823-1832	Bertrand Munier	1 ^{er} trimestre 2010
5	1833-1842	Bertrand Munier	2 ^o trimestre 2010
6	1843-1852	Bertrand Munier	3 ^o trimestre 2010
7	1853-1862	Jean-Marie Munier	4 ^o trimestre 2010
8	1863-1872	Bertrand et Jean-Marie Munier	Janvier 2011
9	1873-1882	Jean-Marie Munier	Avril 2011
10	1883-1892	Jean-Marie Munier	Juillet 2011
11 (à paraître)	1893-1902	Bertrand et Jean-Marie Munier	Octobre 2011
Hors-Série N° 1	Bureau des Hutttes 1866-1902	Jean-Marie Munier	4 ^o trimestre 2009
Hors-Série N° 2 (à paraître)	Commune du Bonhomme 1902 →	Michel Masson	Novembre 2011 (Salon du Livre de Colmar)

